

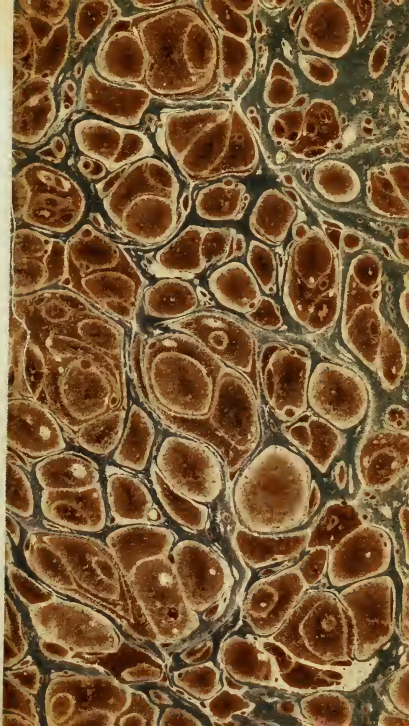
The image shows the front cover of a book. The main part of the cover is decorated with a marbled paper pattern in shades of blue and cream. The spine, visible on the left, is made of a dark brown material. A white rectangular label is affixed to the spine, containing the text 'PQ 1957 B535. 1824' in a black, sans-serif font.

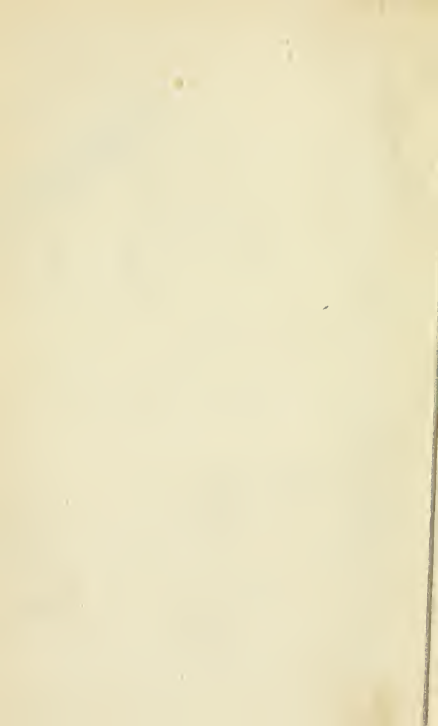
PQ
1957
B535.
1824



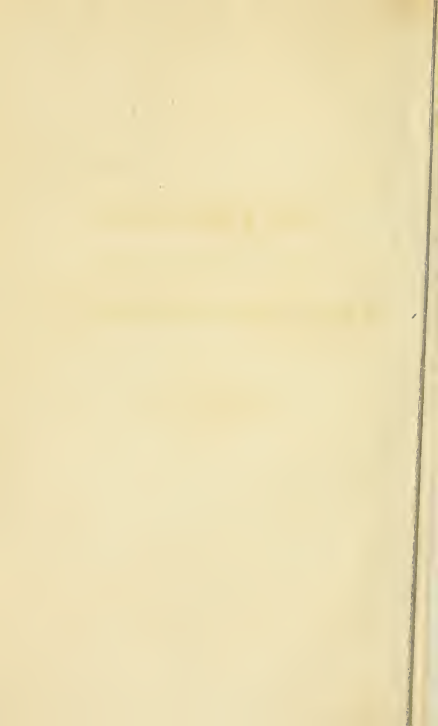
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

C. Carrington Smith









RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XXXV.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
 GUIBERT, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10;
 LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
 VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

H.P.C

R4254

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

BLIN DE SAINMORE,
IMBERT,
ET FORGEOT.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT, AÎNÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

144534.
27 11 17

PQ

1957

B535

1824

ORPHANIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR BLIN DE SAINMORE,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre
1773.

NOTICE

SUR

BLIN DE SAINMORE.

ADRIEN-MICHEL BLIN DE SAINMORE naquit à Paris, le 15 février 1733, de parents peu riches, qu'il perdit fort jeune. Son aïeule se chargea de l'élever, et, le destinant à l'état ecclésiastique, elle lui fit faire ses études au collège du Cardinal Le Moine. Après les y avoir achevées avec distinction, le jeune Blin de Sainmore, qui dans l'intervalle avoit perdu sa bienfaitrice, se trouva dénué de ressources et sans appui. Libre de suivre son penchant, autant qu'on peut l'être dans cette situation, il s'essaya dans la carrière des lettres. Le succès qu'obtinrent plusieurs héroïdes qu'il fit paroître successivement, l'engagea à travailler pour le

théâtre. *Orphanis*, tragédie jouée pour la première fois le 25 septembre 1773, eut douze représentations, et un succès qui donna les plus grandes espérances.

On a lieu de regretter que cet auteur estimable n'ait pas fait jouer d'autres ouvrages. Il a laissé une tragédie reçue au théâtre Français en 1786, sous le titre d'*Isemberge ou le Divorce de Philippe-Auguste*. On ignore pourquoi elle n'a pas été représentée.

Blin de Sainmore a aussi traduit en vers français *OEdipe roi*, tragédie de Sophocle.

En 1776 il fut nommé censeur royal, et obtint une pension sur la Gazette de France. En 1786 Louis XVI le nomma historiographe, garde des archives et secrétaire des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

Il venoit de perdre ses places et la plus grande partie de sa fortune, par les suites de la révolution, lorsque la grande duchesse de Russie, dont il avoit été pendant quatorze ans le correspondant littéraire, lui fit passer la somme de 2,000 écus. Napoléon l'avoit nommé bibliothécaire conservateur de la bibliothèque de l'Ar-

senal. Il préparoit une édition complète de ses œuvres, lorsqu'une mort subite l'enleva à sa famille le 26 septembre 1807, dans sa soixante-quinzième année. Il étoit sur la liste des candidats pour entrer à l'Institut.

PERSONNAGES.

SÉSOSTRIS, roi d'Égypte.

ARCÈS, neveu de Sésostris et héritier de la couronne.

ORPHANIS, veuve tyrienne.

IDAMAS, ambassadeur d'Idoménée roi de Crète.

ISSA, confidente d'Orphanis.

AZOR, officier de l'armée égyptienne.

HIDASPE, officier du palais de Sésostris.

GARDES.

SOLDATS.

La scene est à Thèbes en Égypte , dans le palais
de Sésostris.

ORPHANIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Eh quoi, belle Orphanis, Thèbe au repos livrée,
Des premiers feux du jour est à peine éclairée,
Tout dort dans ce palais, et vos yeux sont ouverts !
Arcès a-t-il en Crète essuyé des revers ?
Ce prince est-il vaincu ?

ORPHANIS.

Chère Issa, je l'ignore.
Arcès après vingt jours ne paroît pas encore.
J'espère... je crains tout. Oui, la mer en fureur
N'est qu'un foible tableau du trouble de mon cœur ;
Et tu veux, en ces maux, tu veux que je repose !

ISSA.

Sans doute les dangers où sa valeur l'expose,
Son absence, un combat dont le sort est douteux,
Vous font craindre à-la-fois pour ses jours et vos feux,

Mais loin de vous former une image cruelle ,
Songez au sort brillant où l'amour vous appelle.
Tout vous rit : le destin ne présente à vos vœux
Que l'aspect séduisant d'un avenir heureux.
Sésostris vous chérit et vous tient lieu de père.
Arcès, en qui le roi voit le fils de son frère ,
Au rang de Sésostris ne veut monter un jour
Que dans l'espoir d'offrir un trône à votre amour.
Et quand il vit pour vous et vous garde un cœur tendre ,
Quel bien plus fortuné pouvez-vous en attendre ?

ORPHANIS.

S'il triomphe, le trône ; et s'il périt, la mort.
Sa chute ou son succès va décider mon sort.

ISSA.

Puisqu'il combat pour vous, espérez la victoire.
Bientôt, n'en doutez pas, Arcès couvert de gloire ,
Des perfides Crétois heureux tromphateur,
Viendra mettre à vos pieds le prix de sa valeur.

ORPHANIS.

Eh ! que ne vient-il donc lui-même me l'apprendre !
Qu'à mon empressement il tarde de se rendre !
Je languis, je succombe...

ISSA.

Ah ! qu'il seroit heureux,
S'il voyoit le retour dont vous payez ses feux !

ORPHANIS.

Je ne m'en défends pas. Sa tendresse m'est chère.
Il est jenne, vaillant, impétueux, sincère ,
Et, prêt à vaincre tout pour me prouver sa foi,
Il met tout son bonheur à régner avec moi.

Quel mortel peut avoir plus de droits sur mon ame ?

ISSA.

A vos brillants destins j'applaudirai, madame.
Puis-je vous voir bientôt...

ORPHANIS.

Je vais te révéler

Des secrets qu'à ta foi je ne puis plus celer :
Apprends à me connoître ; enfin mon ame altière
A tes yeux étonnés va s'ouvrir tout entière.
Tu sais que Sésostris , pour terme à ses exploits ,
Résolut d'asservir mon pays à ses lois.
Issa , tu te souviens de l'affreuse journée
Où Tyr au fer cruel se vit abandonnée.
Tout périt : le vainqueur fit tomber sous ses coups
Mes deux fils au berceau , mon père et mon époux.
Moi-même au sein des morts , foible , pâle et mourante ,
J'allois suivre au tombeau ma famille expirante.
Le roi , que ma jeunesse alors semble toucher ,
Des mains de ses soldats vient soudain m'arracher ;
Il prend soin de mes jours , et sa bonté facile
M'amène en ce palais et m'y donne un asile.
Voilà ce que tu sais. Mais tu ne peux savoir
Quels sont mes sentiments et quel est mon espoir.
Te le dirai-je , Issa ? Près du trône amenée ,
La pompe de ces lieux ne m'a point étonnée :
Je ne me trouvai point étrangère à la cour.
Mais dès que j'approchai de ce fatal séjour ,
La soif du rang suprême , ainsi qu'un trait de flamme ,
Vint saisir , vint brûler , vint dévorer mon ame :
Dans ces fiers courtisans je crus voir mes sujets.

Bientôt l'amour d'Arcès seconda mes projets.
Ce prince entroit alors dans l'âge où l'ame ardente
De ses premiers penchans suit la fougue imprudente :
Je sus en profiter ; et ces foibles attrait
Favorisant l'orgueil de mes desseins secrets ,
Arcès brûla pour moi. Tout plein de son ivresse ,
Il venoit chaque jour m'exalter sa tendresse ,
Et par mon artifice étoit , en me quittant ,
Toujours plus amoureux , et toujours mécontent.
Enfin , pour assurer ma fortune incertaine ,
J'exigeai des serments qu'il prodigua sans peine.
Il me promit sa main. Ainsi je puis compter
Que cet hymen au trône un jour me fait monter.
Oui , si j'en crois , Issa , le transport qui m'inspire ,
Il me semble déjà , maîtresse de l'empire ,
Tenir entre mes mains le sceptre redouté ,
Et déjà de ce rang j'ai toute la fierté.

ISSA.

Pouvez-vous présumer que Sésostris ignore
Le penchant que pour vous...

ORPHANIS.

Il ne sait rien encore.

Aux regards curieux de ce peuple indiscret
Ma prudence avec soin sut cacher mon secret.
Nos feux se nourrissoient dans la nuit du mystère.
Mon amant m'adoroit , et je savois lui plaire.
Nous attendions en paix un moment plus heureux ,
Quand un sort imprévu vint l'offrir à nos vœux.
On apprend que du roi la Crète tributaire
Ose lui refuser le subsidie ordinaire.

Arcès, qui voit alors l'instant de nous unir,
 Obtient de Sésostris l'honneur de la punir.
 Il part : il va combattre, et c'est cette journée
 Qui doit de notre hymen régler la destinée.
 S'il revient triomphant, bientôt aux pieds du roi,
 Pour prix de sa victoire, il demande ma foi.
 Peut-être on t'a parlé de cet antique usage
 Que des rois dans l'Égypte établit le plus sage :
 Le tyran le plus fier y fut toujours soumis.
 Quand la première fois domptant les ennemis,
 Un prince désigné pour succéder au trône
 A par de grands exploits affermi la couronne,
 Le roi, sans résistance, est forcé d'accorder
 Tout ce que le vainqueur ose lui demander.
 Mais malgré cette loi mon ame déchirée,
 A la crainte, à l'espoir, tour-à-tour est livrée.
 Je touche enfin au jour si funeste, ou si beau,
 Qui m'élève à l'empire ou me plonge au tombeau.

ISSA.

Vous verrai-je toujours, incertaine et flottante,
 Languir dans les tourments d'une sinistre attente?
 Et, lorsqu'à vos desirs tout paroît conspirer,
 A de sombres terreurs devez-vous vous livrer?

ORPHANIS.

Dans le fond de mon cœur si tes yeux pouvoient lire,
 Tu me plaindrois, Issa. Que puis-je enfin te dire?
 Je gémis que le ciel, par un bienfait nouveau,
 N'ait pas au rang suprême élevé mon berceau.
 Je gémis que d'un roi l'autorité jalouse,
 D'un partage inégal toujours dote une épouse,

Ne laisse à celle-ci qu'un titre auguste et vain ,
Et garde pour lui seul le pouvoir souverain.
Sexe ingrat et cruel , quelle est ton injustice ?
Faut-il qu'ainsi sur nous ton joug s'appesantisse ?
Le sort , pour nous barbare , a-t-il pu n'accorder
Qu'à nos fiers oppresseurs l'honneur de commander ?
De quel droit leur orgueil ose-t-il nous réduire
Au frivole talent de plaire et de séduire ?
Et ne pouvons-nous pas , sur le trône comme eux ,
Gouverner un empire et rendre un peuple heureux ?

ISSA.

J'admire vos projets et vois avec surprise
La vaste ambition dont votre ame est éprise.
Mais combien de revers vous faut-il dévorer !
Du suffrage du roi qui peut vous assurer ?
J'avouerais que pour vous il est moins roi que père ,
Qu'à son cœur chaque jour vous devenez plus chère :
Je suppose qu'enfin sa tendresse pour vous
Consente à vous donner son neveu pour époux ;
Les grands , sans murmurer , verront-ils qu'on préfère
Aux filles de leur sang une femme étrangère ?

ORPHANIS.

J'ai prévu les dangers que tu crains aujourd'hui.
Je puis tout sur Arcès , et voila mon appui.
Je ne me cache point , comme tu crois peut-être ,
L'obscurité du rang où les dieux m'ont fait naître.
Oui , je sais que du ciel l'impitoyable loi
Mit un espace immense entre le trône et moi ;
Qu'à quelque sort brillant où je pusse m'attendre ,
Jamais à tant d'honneurs je n'aurois dû prétendre.

Mais aussi conçois-tu le triomphe flatter
D'avoir d'un si beau rang pu franchir la hauteur ?
Chère Issa, quelle gloire et quel plaisir extrême
De ne devoir sur-tout ma grandeur qu'à moi-même,
Et sur le trône assise, un sceptre dans mes mains,
De voir ramper sous moi la foule des humains !
Voilà ce qui me flatte et ce qui me tourmente.
Ma soif pour les grandeurs à chaque instant s'augmente ;
Tous mes vœux, tous mes pas ne tendent qu'à régner :
Malheur à qui du trône osera m'éloigner !
Que Sésostris me soit favorable ou contraire,
Rien de ce grand dessein ne pourra me distraire.
Oui, je braverai tout, roi, prince, amis, sujets :
Je veux forcer le sort à remplir mes projets.
Quand j'observe en secret ces merveilles antiques,
Ces vastes monuments, ces immenses portiques ;
Cette foule de rois, à la honte endurcis,
Traînant le char superbe où leur maître est assis,
Tant d'hommes sous un seul fléchissant en silence ;
Mon ame, à ces objets, s'agrandit et s'élance ;
Et dans le noble orgueil dont mon cœur est épris,
Je ne veux que régner : il n'importe à quel prix.

ISSA.

Qu'entends-je ? Dans ces lieux quelqu'un vient nous surprendre
On ouvre. C'est Azor.

ORPHANIS.

Ciel ! que vient-il m'apprendre ?

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA, AZOR.

ORPHANIS.

Quoi ! c'est vous , cher Azor ! vous qui chez les Crétois
Avez suivi l'amant dont mon cœur a fait choix ?
Que votre aspect sans lui m'étonne et m'inquiète !
Venez-vous m'annoncer sa mort ou sa défaite ?

AZOR.

Madame , aux coups du sort il faut vous préparer.

ORPHANIS.

Quel effroi de mes sens vient soudain s'emparer !

AZOR.

Le ciel n'a point voulu favoriser nos armes.

ORPHANIS.

Hélas ! c'en est donc fait : ô mortelles alarmes !
N'est-il plus d'espérance ? ah ! daignez , cher Azor ,
Me confirmer les maux dont mon cœur doute encor.

AZOR.

Après avoir long-temps combattu la tempête ,
Enfin du mont Ida nous découvrons le faite.
On aborde , on descend , et les Crétois surpris ,
Poussent en nous voyant de formidables cris.
Chacun range les siens , et s'apprête au carnage :
Le signal est donné ; déjà tout le rivage
N'est qu'un vaste théâtre où règne la terreur.
L'un et l'autre parti s'avance avec fureur.

Aux efforts des Crétois nos bataillons répondent :
On se heurte, on se mêle, et les rangs se confondent.
Nous nous réunissons : nous redoublons nos coups ;
Le sort, long-temps douteux, semble pencher pour nous.
Mais, ô revers funeste ! ô disgrâce cruelle !
Tout-à-coup d'ennemis une troupe nouvelle
Vient au milieu de nous fondre de tous côtés.
Nous abandonnons tout : surpris, épouvantés,
Nous fuyons. Le Crétois, que ce renfort excite,
En nous enveloppant s'oppose à notre fuite.

ORPHANIS.

Eh ! que devient Arcès ? Qu'il vive, c'est assez !

AZOR.

Arcès, qui voit au loin nos soldats dispersés,
Quelque temps incertain garde un morne silence.
Au même instant vers moi je le vois qui s'avance.
« Quitte aussitôt le camp, vole aux rives du Nil,
« Va trouver Orphanis, cher Azor, me dit-il ;
« Dis-lui qu'à nos projets la fortune rebelle
« A trahi sans pitié sa tendresse et mon zèle ;
« Dis-lui qu'enfin je vais, par un dernier effort,
« Défier en ces lieux la victoire ou la mort. »
Il dit ; et tout-à-coup ranimant sa vaillance,
Au milieu des Crétois furieux il s'élance ;
Il court, il vole, il frappe, il fond à coups pressés ;
Ceux que son bras poursuit tombent morts ou blessés.
Ah ! si vous aviez vu ce héros intrépide !
L'éclair est moins brillant, la foudre est moins rapide.
Pour le suivre aussitôt j'ai vainement couru ;
Dans la foule à mes yeux ce prince a disparu.

ORPHANIS.

Ah ! prince, en quel péril l'amour te précipite !

AZOR.

Enfin , prompt à remplir la loi qu'il m'a prescrite ,
Je pars : soudain les vents et les flots en courroux ,
Aux rives de Gaulos nous jettent malgré nous.
Nous y restons dix jours ; depuis ce temps j'ignore
Si le prince est défait , ou s'il respire encore.

ORPHANIS.

C'est donc là ce bonheur si brillant , si certain ,
Qu'à mon crédule espoir présentait le destin !
Dans quel gouffre profond suis-je précipitée !
Ton zèle , chère Issa , m'avoit trop tôt flattée.

AZOR.

Deux vaisseaux , que j'ai vus voguer non loin du port ,
Vont sans doute bientôt vous confirmer son sort.

ORPHANIS.

(à Azor, qui s'en va.)

O ciel ! quel coup de foudre !... Il suffit , qu'on nous laisse.

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Grands dieux , vous vous jouez de ma triste foiblesse !
Le sort m'offroit le trône , et , prête d'y monter ,
D'un seul coup pour jamais il vient m'en écarter.
A ces cruels revers la fortune est sujette ,

Sa main au même instant nous flatte et nous rejette :
Si le prince n'est plus, tout est fini pour moi.

ISSA.

Que dites-vous, madame, et quel est votre effroi ?
Ainsi donc du malheur la plus foible apparence
Peut en vous sans retour détruire l'espérance.
Le coup que vous craignez est encore incertain.
Arcès, me dites-vous, a fini son destin :
Comment de son trépas êtes-vous informée ?
Par qui cette nouvelle est-elle confirmée ?
Azor dit ce qu'il craint, et non ce qu'il a vu.
Qui sait même, qui sait si ce prince est vaincu ?
Loin de presser ces nœuds, vous devriez les craindre
Sésostris vit encore ; il pourroit vous contraindre.
Ce roi, vous le savez, touche à ses derniers jours ;
La parque à chaque instant peut en trancher le cours :
Alors votre état change, et tout obstacle cesse ;
Arcès en liberté se livre à sa tendresse ;
Il monte au trône : et vous, fière d'un tel appui,
Vous l'épousez, madame, et réglez avec lui.

ORPHANIS.

Pourrai-je supporter cet éternel orage ?
Qu'une attente si longue affoiblit mon courage !
Heureux qui, peu séduit d'un dangereux honneur,
Des caprices du sort n'attend pas son bonheur !
Arcès ne revient point... et mon incertitude
Me fait de mon espoir le tourment le plus rude
Crois-tu que, de périls par-tout enveloppé,
A la mort qu'il cherchoit ce prince ait échappé ?
Il n'est plus... Tout accroit ma douleur et mon trouble.

(*On entend un grand bruit.*)

Mais qu'entends-je ? Grands dieux ! quel tumulte !... il redouble
La crainte et l'espérance agitent mes esprits.
Ah ! si c'étoit Arcès que m'annoncent ces cris !
On vient... Ciel ! quel objet se présente à ma vue !

SCÈNE IV.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA, SOLDATS.

ARCÈS.

Nous triomphons, madame, et la Crète est vaincue.

ORPHANIS.

Est-ce vous, cher Arcès ? en croirai-je mes yeux ?
Par quel événement vous revois-je en ces lieux ?

ARCÈS.

O ma chère Orphanis, livrons-nous à la joie ;
Partagez les transports où mon ame est en proie.
Je puis vous posséder : nous allons être unis :
Le ciel nous favorise, et nos maux sont finis.

ORPHANIS.

Que j'ai craint pour vos jours ! Aveuglé d'un faux zèle,
Azor ne m'a donc fait qu'un récit infidèle ?

ARCÈS.

Madame, il est bien vrai que nos soldats troublés
Fuyoient ou perissoient, par le nombre accablés.
Hélas ! c'en étoit fait : affrontant la tempête,
Soudain je les rassemble et je vole à leur tête.
« C'est ici, mes amis, qu'il faut vaincre ou périr ;
Sur mes pas aussitôt je vois chacun courir ;

Chacun ne connoît plus qu'un aveugle courage;
A travers mille morts chacun s'ouvre un passage.
Les Crétois, par les coups qu'ils n'avoient point prévus,
Sont dans le même instant attaqués et vaincus.
L'un meurt en combattant, et l'autre prend la fuite.
Ceux-ci de nos guerriers évitant la poursuite,
Vont se précipiter dans l'abyme des mers.
Le reste lâchement s'abandonne à nos fers.
Enfin les miens suivant la fureur qui les guide,
Vers les murs de Phœnix volent d'un pas rapide.
Bientôt je les devance. Au pied de ses remparts,
Phœnix voit en tremblant flotter nos étendards.
Je saisis ce moment; j'ordonne à mes cohortes
D'assiéger cette ville et d'enfoncer ses portes.
On les ouvre... Indigné, je voulois les briser.
Animé d'un beau feu qu'il fallut maîtriser,
Je cède avec regret la palme qu'on m'enlève :
Mais un héraut s'avance et demande une trêve;
J'y consens. Aussitôt nous suspendons nos coups;
Le soldat valeureux en frémit de courroux.
J'apaise ce murmure, et ma main désarmée
Aux soins du sage Arbate abandonne l'armée.
Je pars, et le destin me ramène à vos yeux.

ORPHANIS.

Je l'avois bien prévu ce succès glorieux.
L'Égypte l'espéroit d'un aussi grand courage.
Ah! cher prince, la paix sera donc votre ouvrage;
Et moi qui vous dois tout...

ARCÈS.

Orphanis, vantez moins

Un si foible avantage et de si foibles soins.
Je combattois pour vous , et vous devez bien croire
Que , quand l'amour inspire , on combat avec gloire.
Ce triomphe , il est vrai , doit enfler ma valeur ;
Mais j'en attends un prix bien plus cher à mon cœur.
Vous le savez , madame , et si le ciel seconde
L'espérance flatteuse où mon bonheur se fonde ,
Il ne tardera pas à serrer un lien ,
Qui doit joindre à jamais votre sort et le mien.
Je ne sais si pour nous la guerre est terminée ,
Mais un ambassadeur du sage Idoménée ,
Chargé d'ordres secrets que je ne prévois pas ,
A Thèbes doit bientôt arriver sur mes pas.
Dans votre appartement , madame , allez vous rendre ;
Et moi , pour notre amour prêt à tout entreprendre ,
Je vais à Sésostris raconter le succès
Dont le dieu de la guerre honora mes essais ;
Et , pour prix de mes soins , le presser de souscrire
A ces nœuds fortunés où ma tendresse aspire.
Heureux , cent fois heureux , si j'ai pu dans un jour
Servir en même temps mon prince et mon amour !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, GARDES.

SÉSOSTRIS.

Embrassez-moi, mon fils. Désormais ma tendresse
Vent de ce nom si doux vous appeler sans cesse.
Ainsi vous triomphez, et vos heureux destins
Ont subjugué la Crète et puni des mutins.
Qu'il est satisfaisant pour mon amour extrême
De voir un défenseur dans un prince que j'aime,
D'entendre chaque jour tout mon peuple à-la-fois
Applaudir vos vertus et confirmer mon choix !
Votre bras aujourd'hui nous venge l'un et l'autre :
En défendant mon bien vous défendez le vôtre.
Car enfin votre roi ne peut plus se cacher
Que la mort de ce trône est prête à l'arracher.
C'en est fait, j'ai vécu : soixante ans souveraines,
Ces mains vont de l'empire abandonner les rênes ;
Et dans ma dernière heure il me sera bien doux
D'avoir pour successeur un héros tel que vous.

ARCÈS.

Seigneur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.
Si, secondé du sort, mon zèle a pu vous plaire ;

Si jaloux en tout temps de marcher sur vos pas,
J'ai rencontré la gloire en cherchant le trépas ;
Si d'un père égaré j'efface enfin le crime...

SÉSOSTRIS.

N'en parlons plus, mon fils : sa mort fut légitime.
Le perfide Armaïs dans mes embrassements
Égorgea sans pitié ma femme et mes enfants.
J'ai combattu le traître, et ma main sanguinaire
S'est plongée à regret dans le sein de mon frère.
Je l'aimois, et malgré ses lâches attentats,
Je n'ai pu refuser des pleurs à son trépas :
Les bienfaits que sur vous mes maius ont pu répandre
Ont peut-être suffi pour apaiser sa cendre.
Son fils de ses fureurs ne doit point hériter.
Si malgré ses complots j'ai pu vous adopter,
Ce choix vous prouve assez que ma juste colère
N'a jamais confondu le fils avec le père.

ARCÈS.

O mon prince ! ô mon père ! oui, ce nom vous est dû :
Moins à tous vos bienfaits je me suis attendu,
Et plus ils resteront gravés dans ma mémoire ;
C'est à les mériter que je borne ma gloire.
Mais puis-je me flatter que le grand Sésostris
Aux biens dont il me comble ajoute un nouveau prix ?

SÉSOSTRIS.

Oui, je sais qu'en ces lieux une loi consacrée,
Par mes prédécesseurs en tout temps révérée,
Quand la première fois signalant son grand cœur,
L'héritier de l'empire est déclaré vainqueur,
Me force d'accorder la grace qu'il demande.

Mais je n'ai pas besoin que la loi me commande :
Demandez tout, mon fils, et je vous le promets ;
Parlez, qu'exigez-vous ?

ARCÈS.

Mon père, ah ! si jamais...

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, ARCÈS, HIDASPE.

HIDASPE.

Du prince des Crétois l'ambassadeur s'avance,
Seigneur, et sans témoins vous demande audience.

ARCÈS.

O ciel !

SÉSOSTRIS.

(à *Hidaspe qui sort.*) (à *Arcès.*)

Qu'il entre... Et vous, allez offrir aux dieux
De vos premiers exploits le tribut glorieux,
Et revenez ensuite, assuré de me plaire,
De vos nobles travaux recevoir le salaire.

(*Arcès sort, et les gardes se retirent.*)

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, IDAMAS.

IDAMAS.

Seigneur, un roi puissant, et de ses droits jaloux,
Daigne emprunter ma voix pour se plaindre de vous.

Il sait qu'à vous servir la gloire toujours prête ,
A cent fois de lauriers couronné votre tête ;
Et que dans l'univers, par vos armes dompté ,
Au rang des plus grands rois Sésostris est compté :
Mais s'il admire en vous un courage intrépide ,
Ne croyez pas du moins que , tremblant et timide ,
A mendier la paix abaissant sa fierté ,
Il puisse s'avilir par un lâche traité.
Vous savez ce qu'il est , et sa valeur peut-être
Devant les murs troyens s'est assez fait connoître ;
Mais plaignant en secret cette aveugle chaleur
Qui fit de tant de rois la honte ou le malheur ,
Sa vertu , de Minos suivant la trace auguste ,
Au nom de conquérant préféra d'être juste ;
Et par plus d'un exemple il fut trop bien instruit
Qu'en voulant s'agrandir, souvent on se détruit.
Vous nous avez vaincus. Le sort, qui vous couronne ,
Peut un jour nous donner les faveurs qu'il vous donne.
Idoménée enfin vous demande aujourd'hui
Quel crime a pu , seigneur, vous armer contre lui.
Si de quelques mutins la révolte indiscrete
Refusa le tribut imposé sur la Crète,
Mon roi vous fait savoir qu'il n'a point prétendu
Affranchir ses sujets du droit qui vous est dû ;
Et que , loin d'approuver ces trames criminelles ,
Il offre entre vos mains de livrer les rebelles .
Après un tel aveu , c'est à vous de juger
Si vous deviez vous plaindre avant de vous venger.

SÉSOSTRIS.

Je plains Idoménée. Oui, si ce roi si sage

M'avoit instruit plus tôt d'où partoît cet orage ,
 Il ne m'auroit pas vu , plein d'un juste courroux ,
 Troubler l'heureuse paix qui régnoit entre nous.
 Je n'ai pas cru devoir , par un lâche silence ,
 D'un peuple audacieux enhardir l'insolence :
 Cependant mon esprit , écartant tous soupçons ,
 Est éclairé par vous et cède à vos raisons.
 Oui , puisque Idoménée en ce moment s'engage
 A remettre en mes mains les auteurs de l'outrage ,
 Sa grandeur me désarme et plaît à ma fierté.
 Croyez que , comme lui , je connois l'équité.
 Plus il est généreux , plus il me force à l'être.
 Ces rebelles sujets , je les rends à leur maître :
 Ma clémence à lui seul veut les abandonner.
 Il peut , tout à son choix , punir ou pardonner.
 J'estime ses vertus , son amitié m'est chère.
 Dans le fils de Minos je respecte le père ;
 Et s'il daigne en ce jour souscrire à mes souhaits ,
 Il ne tiendra qu'à lui de nous donner la paix.

IDAMAS.

Il l'accepte , seigneur , j'ose vous en répondre.
 Qu'une vertu si rare a droit de me confondre !
 Et des ambassadeurs que l'emploi seroit doux ,
 S'ils n'avoient à parler qu'à des rois tels que vous !
 Ainsi donc à vos yeux bannissant le mystère ,
 Des secrets de mon maître heureux dépositaire ,
 Je puis vous informer , sans trahir sa fierté ,
 Du séduisant espoir dont son cœur s'est flatté.
 Seigneur , si pour jamais votre grande ame oublie
 Un trouble passager qui vous réconcilie ,

Souffrez que de la paix, qui vous rejoint tous deux,
L'hymen auguste et saint resserre encor les nœuds.
Consentez qu'il unisse Arcès avec sa fille.
Sans vous vanter ici l'éclat dont elle brille,
Le sang de Jupiter peut sans orgueil, je crois,
Prétendre à s'allier au sang des plus grands rois.

SÉSOSTRIS.

Je consens qu'à jamais cet heureux hyménée
Enchaîne Sésostris avec Idoménée.
Que ce nœud, dieux puissants, soit un de vos bienfaits!

IDAMAS.

Ainsi vous arrêtez l'hymen avec la paix?

SÉSOSTRIS.

J'en jure par les dieux : recevez ma parole :
Ma foi n'est point un gage inutile et frivole :
Vous pouvez y compter.

IDAMAS.

Comptez aussi, seigneur,
Que mon maître avec joie accepte un tel honneur.
Moi, pour accélérer un hymen si prospère,
Je vais en informer la princesse et son père.

SÉSOSTRIS.

Arcès vient... Sans témoins je vais lui déclarer
Le choix inattendu dont on veut l'honorer.

(*Idamas sort.*)

SCÈNE IV.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Cher prince , vos succès ont passé mon attente.
Quels honneurs , quels bienfaits , quelle grace éclatante ,
Peuvent récompenser des exploits si famenx ?
Né du sang des héros , vous triomphez comme eux.
L'Égypte vous doit tout : votre heureuse victoire
Assure en même temps son repos et sa gloire.
Mon sceptre pour jamais est par vous affermi ,
Et le Crétois dompté n'est plus notre ennemi.
Au bonheur de l'Égypte Arcès est nécessaire.
Pour payer vos bienfaits , parlez , que puis-je faire ?
Au trône avant ma mort faut-il vous élever ?
Ces états que si bien vous savez conserver ,
Faut-il que Sésostris avec vous les partage ?

ARCÈS.

Je ne desire point un si grand avantage ;
Et si pour quelques vœux j'élève au ciel ma voix ,
C'est pour vous voir long-temps au trône où je vous vois.
Daignez m'instruire encor : mais puisque avec franchise
Votre bonté , seigneur , à parler m'autorise ,
Il est un prix qu'Arcès ose attendre de vous ;
Pour moi de vos bienfaits ce sera le plus doux.

SÉSOSTRIS.

N'en doutez point , mon fils , s'il est en ma puissance ,
Vous pouvez l'exiger de ma reconnoissance.

Quel est-il ?

ARCÈS.

Ah ! mon cœur ressent tant de bonté.
Seigneur, vous connoissez cette jeune beauté
A qui vous tenez lieu de père et de famille,
Que déjà vos bienfaits font nommer votre fille.
Ses graces, ses vertus, tous ses charmes puissants,
Que vous-même admirez, ont subjugué mes sens.
Orphanis...

SÉSOSTRIS.

Vous l'aimez !... Ciel ! que viens-je d'entendre

ARCÈS.

Hélas ! de cet amour je n'ai pu me défendre.
Décidez de mon sort : c'est sa main qu'à genoux
Le vainqueur des Crétois ose attendre de vous.

SÉSOSTRIS.

Je ne vous dirai point que, du trône éloignée,
Pour régner sur l'Égypte Orphanis n'est point née ;
Mais je vous apprendrai qu'Idamas en ces lieux
Vient d'obtenir la paix ; que , pour l'assurer mieux ,
Idoménée enfin demande qu'Hirzanie
Par des nœuds éternels avec vous soit unie.
J'ai juré cet hymen, et vous devez juger
Que rien de mes serments ne peut me d'égager.

ARCÈS.

Vous avez tout promis, je n'ai rien à vous dire...
Avant qu'à cet hymen Arcès puisse souscrire,
Vous le verrez plutôt... Ah ! pardonnez, seigneur ,
Aux éclats imprudents d'une trop vive ardeur ;
Pardonnez ces transports à la douleur extrême

D'un amant malheureux qui perd tout ce qu'il aime.
 Je sais ce que mon cœur doit à tous vos bienfaits :
 Votre fils pourroit-il les oublier jamais ?
 Mais j'adore Orphanis ; et le feu qui m'enflamme
 Avec la même ardeur brûle aussi dans son ame.
 Mon être tout entier est soumis à ses lois ;
 Je ne veux, je ne puis former un autre choix.
 Seigneur, si l'on pouvoit , par une heureuse adresse ,
 Sans déplaire aux Crétois , seconder ma tendresse ?

SÉSOSTRIS.

Je vous l'ai déjà dit ; j'ai tout promis : nu roi ,
 Quand il fait un serment , ne peut trahir sa foi.

ARCÈS.

Et cependant , seigneur, vous venez de promettre
 Que vos desirs aux miens daigneroient se soumettre.

SÉSOSTRIS.

Oui, prince , j'en conviens : vous pouvez contre moi
 Alléguer ma promesse et réclamer la loi.
 Mais la nécessité veut qu'enfin je préfère
 Des serments plus sacrés à ceux qu'on pnt vous faire :
 Soumettez-vous au sort ; et quels que soient vos droits
 L'intérêt de l'état est le tyran des rois.

ARCÈS.

Eh ! que redoutez-vous d'un roi qui vous implore ?
 J'ai vaincu les Crétois ; je puis les vaincre encore.

SÉSOSTRIS.

La valeur est trompeuse , et le sort peut changer.

ARCÈS.

Je méprise la gloire acquise sans danger.

SÉSOSTRIS.

Ainsi, lorsque la paix peut être votre ouvrage,
Vous allez tout détruire ! Ainsi votre courage
A vos moindres desirs prétend tout immoler,
Et le sang sous vos mains va de nouveau couler !
Ah ! mon fils, connoissez les malheurs de la guerre.
Sous mon joug autrefois j'ai fait gémir la terre ;
Et , du fer inhumain n'écoutant que les droits ,
J'ai brisé sans pitié le sceptre de vingt rois.
Ce fat moi qui rangeai sous mon obéissance
Ces vingt milles cités qui forment ma puissance :
J'ai du Gange au Danube étendu mes exploits ,
Et le monde en tremblant fut soumis à mes lois ;
Mais que j'ai payé cher cette gloire cruelle !
Que de pleurs , que de sang j'ai fait couler pour elle !
Le repentir m'en reste ; et mon bras aujourd'hui ,
Las d'effrayer le monde , en veut être l'appui.
Ah ! loin de vous tromper par des chimères vaines ,
Songez au sang des rois qui coule dans vos veines.
Songez que vous devez l'exemple à l'univers ,
Que sur vos premiers pas tous les yeux sont ouverts.
L'erreur vit chez le peuple , et nos fautes passées
Sont par la main du temps rarement effacées.
Il faut vous maîtriser ; et, doublement vainqueur ,
Ainsi que des Crétois , l'être de votre cœur .
Comme vous , dans les feux d'une ardente jeunesse ,
Des folles passions j'ai senti l'ivresse ;
Mais lorsque le devoir m'ordonnoit d'étouffer
De coupables penchants , j'en ai su triompher.
D'un moment , quand on veut , cet effort est l'ouvrage ;

Et je l'attends, mon fils, d'un aussi grand courage.

ARCÈS.

En vous j'honore un père et respecte mon roi;
Mais cet effort, seigneur, est au-dessus de moi.

SÉSOSTRIS.

Si les soins que j'ai pris d'élever ton enfance,
T'ont jamais inspiré quelque reconnoissance,
Sur le bord de ma tombe au moins console-moi.
Ne trahis point l'espoir que j'ai conçu de toi.
Oui, cher prince, oui, mon fils, c'est moi qui t'en conjure,
Ne fais point à ton père une pareille injure.
J'en mourrois de douleur. Ah! tu ne voudrois pas
Avancer, sans pitié, l'instant de mon trépas.

ARCÈS.

Pour prolonger vos jours, je donnerois ma vie...
Mais je ne puis souscrire à l'hymen d'Hirzanie.
Quand je domptai pour vous un peuple audacieux,
Mon cœur s'applaudissoit de la faveur des cieus,
Qui, sur mes premiers ans, répandit quelque gloire.
Il faut donc aujourd'hui gémir sur ma victoire;
Et la triste Orphanis, à qui j'en dois l'honneur,
N'aura donc embrassé qu'une ombre de bonheur!
Tous deux nous nous flattions de la douce chimère
De vous nommer bientôt du tendre nom de père.
L'un et l'autre empressés nous aurions, chaque jour,
Hélas, par tant de soins mérité votre amour!
Ah! seigneur, se peut-il que votre ame inflexible...

SÉSOSTRIS.

Vous le savez, Arcès, je porte un cœur sensible;

Mais j'ai fait un serment, je ne le puis trahir.

ARCÈS.

Je crains de ne pouvoir jamais vous obéir.

SÉSOSTRIS.

J'employai la douceur; mais tant de résistance
A la fin, malgré moi, peut lasser ma constance
Obéissez.

ARCÈS.

Seigneur, qu'osez-vous exiger?

Dans quels nœuds effrayants voulez-vous m'engager!

SÉSOSTRIS.

Je ne dis plus qu'un mot : je le veux, je l'ordonne.
Acceptez sans délai l'épouse qu'on vous donne;
Et craignez d'irriter, par de nouveaux refus,
Un roi trop indulgent, qui ne vous connoit plus.

SCÈNE V.

ARCÈS.

Grands dieux ! à ce revers aurois-je dû m'attendre ?
Tant de soins, tant de feux, une amitié si tendre...
Malheureuse Orphanis, ah ! que vas-tu penser ?
Ton amant espéroit te mieux récompenser.
Comment pourrai-je encor soutenir sa présence ?
Que lui dire ? Fuyons... je la vois qui s'avance.

SCÈNE VI.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS, *arrêtant Arcès.*

Consent-il à l'hymen qui fait tout mon bonheur ?
Puis-je enfin espérer?... Vous me fuyez, seigneur !

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

O ciel ! que cet accueil m'accable et m'épouvante !
Il se tait, il me fuit, et mon ame tremblante...
Que dis-je ? Moi, trembler ! et contre un foible écueil,
Voir périr mon espoir et briser mon orgueil !...
La foudre gronde : eh bien ! faisons tête à l'orage :
Opposons au destin le plus ferme courage ;
Et sans perdre le temps en frivoles discours,
Volons. Toi, chère Issa, seconde-moi : va, cours ;
Informe-toi de tout, et viens tout me redire...
Mais non : à mes projets je veux seule suffire.
Par moi-même il vaut mieux tout entendre, tout voir.
Oui, je veux que, toujours soumis à mon pouvoir,
Daus mes pièges lui-même il vienne enfin se rendre.
Pour obtenir le trône osons tout entreprendre ;
Et sachons avec art employer tout-à-tour
Les larmes, la fureur, l'artifice, et l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARCÈS.

Roi superbe , il faut donc qu'au gré de ton caprice
Mon ame sous tes lois en esclave fléchisse.
Je combats, je triomphe , et tu voudrois pour prix
M'arracher à l'objet dont mon cœur est épris !
Ah ! tyran , vaute moins ton amitié cruelle.
Je préfère ta haine et je ne veux plus qu'elle.
Oublier Orphanis !... Si jamais ton pouvoir
Prétendoit me contraindre à ne la plus revoir,
Je saurois te montrer que cette main vaillante,
Ainsi que mon pays , sait venger mon amante...
Que dis-je , malheureux ! la venger ?... et de qui ?
D'un roi qui m'a placé sur le trône avec lui ;
D'un ami dont la main , secourable et propice ,
Veut sous mes pas tremblants fermer le précipice ;
Dont le rang que j'occupe est le moindre bienfait ;
Que j'appelai mon père. . et qui l'est en effet :
Et pour tant de faveurs , sacrilège et barbare ,
Je pourrois !... Ah ! plutôt du trouble qui m'égare ,
Abjurons à ses pieds la tyrannique erreur ;
Soyons sujet soumis et roi de notre cœur.

Oui, je veux en ce jour m'immoler pour te plaire.
Admire bien l'effort que sur moi je vais faire :
Tu soumis, il est vrai, l'univers à ta loi;
En domptant mon amour j'aurai fait plus que toi.
Qu'il est beau, qu'il est grand de se vaincre soi-même...
Je vais donc renoncer à la beauté que j'aime...
Qui moi, ne la plus voir ! l'abandonner, la fuir !
Après tant de serments lâchement la trahir !
Non ; l'effort est trop grand et j'en suis incapable
Moi, d'une trahison je deviendrois coupable !
Pardonne, cher objet de mon cœur enflammé ;
Ah ! pardonne... jamais tu ne fus plus aimé.
Oui, toujours en tyran tu régnes sur mon ame.
Chaque instant, chaque obstacle, irrite encor ma flamme.
Sans mon amour, sans toi je ne puis respirer...
Eh bien ! c'est pour cela qu'il faut m'en séparer.
Le foible honneur de vaincre un penchant ordinaire
N'est que d'un sage obscur l'héroïsme vulgaire ;
Mais fuir avec effort un objet adoré ,
Mais étouffer un feu dont on est dévoré ,
Mais arracher le trait qui flatte et qui déchire ,
Voilà l'heureux triomphe où mon orgueil aspire !
Voilà l'honneur d'un prince, et voilà mon devoir !
C'en est fait : commençons à ne la plus revoir.
Je le dois, je le veux... Que vois-je ? O dieux ! c'est elle.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ARCÈS, ISSA.

ORPHANIS.

On dit, et ce rapport me semble assez fidèle,
Que le fier Sésostris, désapprouvant nos feux,
Vous réserve, seigneur, à de plus nobles nœuds;
Que ma présence ici lui devient importune.
Je ne sais point lutter contre mon infortune:
Le sort, qui me poursuit, m'apprit à tout souffrir.
Non, seigneur, je n'ai point de sceptre à vous offrir;
Mon front n'est point orné d'un brillant diadème.
Hélas! mon foible cœur a cru, d'après vous-même,
Qu'il suffisoit d'aimer pour mériter vos feux.
Il est vrai que vos soins nobles et généreux
Ont daigné quelquefois rechercher ma misère.
Vous changez... Je n'ai point de reproche à vous faire.
Vous ne m'entendrez point, dans ces tristes moments,
Alléguer contre vous ma flamme et vos serments.
Vous me quittez: du moins, prince, laissez-moi croire
Que l'amour a long-temps disputé la victoire;
Que, lorsqu'un si grand cœur peut manquer à sa foi,
Il ne fait qu'obéir aux volontés du roi.
Mais, seigneur, si jamais Orphanis vous fut chère,
Pour unique faveur, qui sera la dernière,
Souffrez que, loin de vous, j'aille au fond des déserts
Pleurer ma destinée et le bien que je perds.

ARCÈS.

Oui, j'espérois en vous voir un jour mon épouse.
Hélas! tout m'en flattoit : la fortune jalouse,
Opposant à mes vœux je ne sais quel devoir,
D'un bien si séduisant veut me ravir l'espoir.
Je sens trop qu'à ce coup je ne pourrai survivre;
Que cet arrêt du sort...

ORPHANIS, *avec fierté.*

Seigneur, il faut le suivre.

ARCÈS.

Ah! loin de m'imputer le sujet de vos pleurs,
Orphanis, apprenez l'excès de nos malheurs :
Sésostris, ébloui d'un intérêt frivole,
Sans consulter mon cœur, a donné sa parole.

ORPHANIS.

Sans doute à ce traité vous vous êtes soumis,
Et vous avez juré...

ARCÈS, *troublé.*

Moi, je n'ai rien promis.

Il est vrai que le roi, s'il faut ne vous rien taire,
Attend de ma vertu l'effort le plus austère;
Que je crains son courroux... et qu'au fond de mon cœur,
Plus fort que ma raison, l'amour seul est vainqueur.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Il faut donc m'oublier.

ARCÈS.

Vous oublier, madame!

Ah! quel trait déchirant lancez-vous dans mon ame!
Vous oublier! Le roi peut bien nous séparer;
Mais le destin d'Arcès est de vous adorer :

Si le ciel eût daigné nous unir l'un à l'autre,
Je le sens, mon bonheur eût dépendu du vôtre.
Ah ! pouvez-vous cesser de m'être chère ?

ORPHANIS.

Et moi,

Je reprends ma parole, et vous rends votre foi.
Il ne faut point ici, versant d'indignes larmes,
D'un bonheur qui n'est plus envisager les charmes.

(avec ironie.)

De la fille d'un roi soyez l'heureux époux,
Et ne trahissez point ce qu'on attend de vous.

ARCÈS.

Quoi ! de votre ame ainsi souveraine maîtresse,
Vous pourriez...

ORPHANIS.

Moi, je dois, étouffant ma tendresse,
Prendre exemple de vous, ne pouvant le donner.
Le roi vous le commande, il faut m'abandonner.
Oui, c'en est fait : cédons au sort qui nous sépare.

ARCÈS, *avec dépit.*

Eh bien ! puisque c'est vous qui l'ordonnez, barbare,
Je vais vous obéir, m'arracher de vos bras,
Et vous forcer peut-être à pleurer mon trépas.

(Arcès sort.)

SCÈNE III.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous m'étonnez, madame; eh! qu'espérez-vous faire?
A vous-même soudain qui vous rend si contraire?
Vous aspirez au trône, et, si j'en juge bien,
Pour vous en écarter vous ne négligez rien.

ORPHANIS.

Va, le prince m'adore; et je n'ai rien à craindre.
C'est en lui résistant qu'on lui fait tout enfreindre.
Tu le verras, pressé par un fier ascendant,
Revenir à mes pieds plus tendre et plus ardent.
Je veux, poussant plus loin la feinte et l'artifice,
Paroître aux yeux du roi faire un grand sacrifice.
Je veux... Mais le voici.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Je vous cherchois, seigneur.

Souffrez que, découvrant les replis de mon cœur,
Sans crainte devant vous je rompe un long silence.
Je dois tout à vos soins, et ma reconnaissance
Va confesser mon crime, et ne rien déguiser.
Qu'une amante est crédule et prompte à s'abuser!

Oui, seigneur, malgré moi j'aime Arcès, je l'adore.
Que dis-je ! c'étoit peu : j'osai prétendre encore
Que l'hymen nous unît et confondît nos rangs.
Cet espoir fit long-temps mon bonheur. Mais j'apprends
Qu'un monarque fameux le demande pour gendre.
Il m'a donné son cœur, et je viens le lui rendre.
Pour prix de vos bienfaits vous ne me verrez pas
Exciter la discorde au sein de vos états.
Quoi qu'il m'en coûte enfin, quand mon amour vous blesse
C'est à moi d'immoler mon cœur et ma foiblesse.
Ainsi demain, seigneur, l'astre naissant du jour
Me verra pour jamais fuir le prince et la cour.

SÉSOSTRIS.

Aux nobles sentiments que vous faites paroître,
J'ouvre les yeux, madame, et j'apprends à connoître
Quel hommage on doit rendre au sang dont vous sortez.
Vous dédaignez le trône, et vous le méritez.
Le prince vous chérit ; que ne puis-je, madame,
Couronner à la fois vos vertus et sa flamme !
Mais vous savez qu'un prince est soumis à la loi
De ne donner sa main qu'à la fille d'un roi.
Vous en avez le cœur sans en avoir le titre.
Je vous plains : cependant je vous laisse l'arbitre
De choisir pour séjour Memphis ou ce palais,
Et vous pouvez par-tout compter sur mes bienfaits.

SCÈNE V.

ARCÈS, SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

ARCÈS, dans le fond du théâtre.

Non, mon cœur un instant ne peut s'éloigner d'elle.

SÉSOSTRIS, apercevant Arcès.

Venez, prince; approchez: voici votre modèle.

Orphanis, de l'amour méprisant le pouvoir,

Se dispose à partir, et renonce à vous voir.

Cédez à votre tour; imitez son courage.

(à Orphanis.)

Madame, il faut encore achever votre ouvrage.

Montrez-lui qu'il se doit plus à l'état qu'à lui;

Qu'il apprenne à se vaincre, et qu'il sache aujourd'hui

Que, si l'on veut sur soi remporter la victoire,

Ce n'est pas sans effort qu'on triomphe avec gloire;

Et moi je vais presser un hymen dont l'éclat

Doit rejaillir sur lui, sur vous et sur l'état.

SCÈNE VI.

ARCÈS, ORPHANIS, ISSA.

ARCÈS.

J'ai peine à concevoir ce que je viens d'entendre.

Quoi! dans le même instant où l'amour le plus tendre

Pour jamais à vos pieds vous rapporte ma foi,

J'apprends que vous brûlez de vivre loin de moi.

Ah ! de grace , madame , au moins daignez m'instruire
Si vous avez pensé ce que l'on vous fait dire.

ORPHANIS.

Il n'est que trop certain : je pars ; et mon devoir,
Pour la dernière fois , me permet de vous voir.

ARCÈS.

Je demeure interdit , et mon ame étonnée
N'espéroit pas vous voir si bien déterminée.
Après le sort affreux dont j'éprouve les coups ,
Il ne me restoit plus qu'à l'apprendre de vous.
Trouverai-je par-tout la même résistance ?
Quoi ! vous qui devriez soutenir ma constance ,
C'est vous qui vous plaisez à me persécuter !

ORPHANIS.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il falloit nous quitter ?

ARCÈS.

Falloit-il sans combattre au même instant vous rendre ?
Avec nos ennemis falloit-il vous entendre ?
Ah ! jamais , non , jamais , vous ne sûtes aimer.

ORPHANIS.

Qu'ai-je fait ? j'obéis ; pouvez-vous m'en blâmer ?

ARCÈS.

Si je vous étois cher , auriez-vous pu , cruelle ,
Presser l'instant suivi d'une absence éternelle ?
Hélas ! si vous saviez quel ascendant vainqueur ,
Quel empire l'amour vous donne sur mon cœur ,
Ce qu'il m'en a coûté de tourmens et de larmes
Pour m'être un seul instant séparé de vos charmes ,
Pourriez-vous me payer d'un si foible retour ?
Quand je brûlois pour vous du plus ardent amour ,

J'espérois vous trouver un cœur moins inflexible.
J'avois tant de plaisir à vous croire sensible !
Pourquoi me détromper ?

ORPHANIS.

Hélas ! pensez-vous bien
Que , s'il faut nous quitter, il ne m'en coûte rien ?
Croyez-vous que souvent , dévorant ses alarmes ,
Orphanis en secret n'ait point versé de larmes ?
Quand j'ose envisager cet instant douloureux
Qui doit , sans nul espoir, nous séparer tous deux ,
Mon cœur, en condamnant ma démarche indiscrete ,
Revole tout entier vers le bien qu'il regrette.
Mais nous devons songer que le destiu cruel
Vient de mettre à nos feux un obstacle éternel.
Pour la dernière fois revoyez votre amante.

ARCÈS.

Non , ne vous flattez pas que jamais j'y consente.
L'univers conjuré ne peut m'intimider.
Je ne veux que vous seule , et pour vous posséder
Je n'épargnerai rien : l'état , le roi lui-même ,
Je pourrai tout braver , et c'est ainsi que j'aime.

ORPHANIS, *avec tendresse.*

Cher prince !

ARCÈS.

M'aimez-vous ?

ORPHANIS.

Si je vous aime !

ARCÈS.

Eh bien !

Dans mes justes transports je n'écoute plus rien.

Dussé-je m'attirer tout le courroux céleste ,
En dussé-je périr ; un seul moyen me reste ,
Et je cours le teuter. Je vais trouver le roi ,
Faire à ses pieds valoir mon service et la loi ,
Supplier, conjurer, presser, demander grace ;
Aux larmes, s'il le faut, abaisser mon audace ;
Lui peindre mes transports, mes feux, mon désespoir ;
Enfin épuiser tout ce qui peut émouvoir.

ORPHANIS.

Mais s'il résiste encor ?

ARCÈS.

Si, toujours inflexible ,
Il oppose à mes feux un obstacle invincible ;
Alors, n'écoutant plus qu'une farouche ardeur ,
J'irai, bravant le roi, bravant l'ambassadeur ,
J'irai leur déclarer que, prêt à tout enfreindre ,
Je déteste l'hymen où l'on veut me contraindre ;
Que, loiu de me ranger sous ces injustes lois ,
Par le fer et le sang je défendrai mes droits.

SCÈNE VII.

ORPHANIS, ISSA.

ORPHANIS.

Tu vois comme à mon gré je sais avec souplesse
Enflammer son audace et flatter sa faiblesse.
Si j'en crois ses transports, je puis compter sur lui ;
Et mon sort, chère Issa, se décide aujourd'hui.

ISSA.

Ah ! vous devez trembler, si j'en crois l'apparence.

ORPHANIS.

Plus l'instant est terrible, et plus j'ai d'espérance.

ISSA.

Craignez de rencontrer des obstacles nouveaux,
Et de perdre à jamais le fruit de vos travaux.

ORPHANIS.

Je vois tous les dangers qui marchent à ma suite.
Sans doute, dans l'état où les dieux m'ont réduite,
Aux coups les plus affreux je dois me préparer ;
Mais en les prévoyant je saurai les parer.
Sésostris me priva d'un époux et d'un père ;
Sans lui, sans le cruel, je serois encor mère.
Il a fait mes malheurs, il ose m'outrager,
Et je le souffrirois !... non : je veux m'en venger.
Je médite un dessein qui pourra te surprendre.

ISSA.

Quel temps choisissez-vous pour oser l'entreprendre ?

ORPHANIS.

Il suffit. Si le roi persiste à m'accabler,
Tu verras avant peu qui de nous doit trembler.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ORPHANIS.

Où vais-je ? que résoudre ? et quel trouble m'agite ?
Déjà vers son déclin le jour se précipite ;
Demain je dois partir : et mon cœur incertain ,
Quand je devrois tout faire , attend tout du destin.
Allons : c'est maintenant qu'il faut braver l'orage ;
Tant d'obstacles ne font qu'irriter mon courage.
L'homme intrépide et ferme en ses vastes desseins
Tient toujours , quand il veut , sa fortune en ses mains ,
Et des événements il sait se rendre maître.
Le foible les attend ; un grand cœur les fait naître.
Le roi va me poursuivre , il le faut prévenir ,
Et le forcer enfin lui-même à me punir.

SCÈNE II.

ORPHANIS, ISSA.

ISSA.

Vous l'emportez, madame; oui, les dieux plus propices
Vont resserrer des nœuds formés sous leurs auspices.

Arcès a vu le roi : plein d'espoir et content ,
Ce prince du palais sortoit au même instant ;
Tout exprimoit sa joie ; et j'ai sur son visage
Lu d'un bonheur certain l'infailible présage.
Pour vous entretenir il sembloit vous chercher.
Son cœur impatient brûloit de s'épancher.
Il vouloit me parler : il alloit tout m'apprendre ,
Lorsque l'ambassadeur est venu le surprendre.
Mais, si j'ai bien jugé, vos tourments vont finir ;
Sésostris, en un mot, consent à vous unir.

ORPHANIS.

Peux-tu le croire, Issa ? Va, je suis moins crédule.
Le roi refuse tout, ou le roi dissimule.
Ah ! je connois trop bien Sésostris et la cour.

ISSA.

Et pourquoi maintenant craindre un fâcheux retour ?
Pourquoi désespérer quand tout vous favorise ,
Quand le roi...

ORPHANIS.

Chère Issa, que veux-tu que je dise ?

Mon ame impatiente est lasse de se voir
Le jouet éternel d'un chimérique espoir.
Réduite à perdre tout, ou bien à tout enfreindre ,
Orphanis désormais ne peut plus se contraindre.
J'ai su gagner du temps ; et, pour en profiter ,
Je vais auprès d'Arcès tout faire, tout tenter,
Le forcer à l'éclat, et, s'il faut te le dire ,
Me plonger dans l'abyme afin qu'il m'en retire.
Je sens que mon courage est capable de tout.
Qui suit bien un projet en vient toujours à bout.

La route que je tiens est terrible , mais sûre :
C'est sur les coups du sort qu'un grand cœur se mesure.
Si , servant mes projets et découvrant mes feux ,
Sésostris osoit prendre un parti rigoureux ,
Avertis-en le prince , et fais-lui bien comprendre
Que l'amour seul pour lui me fait tout entreprendre.
Exagère-lui bien les dangers que je cours ;
Enfin dis-lui qu'il est mon unique recours.
On vient ; c'est Sésostris !... Ciel ! que vient-il me dire ?

SCÈNE III.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA, GARDES.

SÉSOSTRIS.

(aux gardes.)

Demeurez, Orphanis. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE IV.

SÉSOSTRIS, ORPHANIS, ISSA.

SÉSOSTRIS.

Madame , approchez-vous , et daignez m'écouter :
Sur un point important je viens vous consulter.
Peut-être il vous souvient qu'en ces lieux étrangère
Vous trouvâtes en moi moins un maître qu'un père ;
Je réparerai vos maux autant qu'il fut en moi :
Je ne m'en repens pas ; c'est le devoir d'un roi.
Mais on dit qu'à mes yeux habile à vous contraindre

Vous nourrissez un feu que vous feignez d'éteindre ,
Qu'affectant sur votre ame un pouvoir éclatant
Vous pensez me cacher le piège qui m'attend ,
Et que , sans respecter l'autorité suprême ,
Un jour vous prétendez...

ORPHANIS.

Moi, seigneur?

SÉSOSTRIS.

Oui, vous-même.

Vous vous flattez, dit-on, que, bravant mon courroux ,
Arcès aux yeux de Thèbe ose s'unir à vous.

ORPHANIS.

Comme mon bienfaiteur, seigneur, je vous révère ;
Mais je mérite peu ce reproche sévère.
Demain je fuis le prince , et le ciel m'est témoin
Que mon respect pour vous ne peut aller plus loin.
Je vous laisse ignorer, seigneur, ce qu'il m'en coûte.

SÉSOSTRIS.

Vous répondez trop tôt. On dit plus : on ajoute
Que dans le fond du cœur vous osez aspirer
Au rang qu'après ma mort Arcès doit espérer ;
Qu'en lui vous recherchez moins son cœur que l'empire ;
Qu'enfin ce n'est qu'au trône où votre orgueil aspire.
Répondez maintenant, et tâchez d'éclaircir
Les bruits injurieux dont on veut vous noircir.

ORPHANIS.

Des efforts des méchants je ne suis point surprise :
Mais qu'un roi tel que vous, seigneur, les autorise ;
Qu'un prince inaccessible aux brigues des flatteurs
Ait pu prêter l'oreille à mes accusateurs ;

Que par de tels'soupçons il se laisse surprendre ;
Non , c'est ce que jamais je ne pourrai comprendre.
Il me reste un témoin que je n'ose nommer ;
De mes crimes , seigneur , il peut vous informer.

SÉSOSTRIS.

On me trompe , sans doute , et j'ai trop peine à croire
Que vous payiez mes soins d'une fourbe aussi noire.
Ces bruits sont peu fondés ; mais pour les démentir ,
Madame , au même instant soyez prête à partir.

ORPHANIS.

Dans l'instant !

SÉSOSTRIS.

Oui , sur l'heure.

ORPHANIS.

(à part.)

O ciel ! je suis perdue.

(à Sésostris.)

De cet ordre pressant je reste confondue.

SÉSOSTRIS.

Eh quoi ! vous résistez. J'entrevois vos raisons :
Vos refus pourroient bien confirmer mes soupçons.
Obéissez.

ORPHANIS.

Eh bien ! frappez votre victime.

Il faut donc à vos pieds vous confesser mon crime.
Voyez tout ce qu'en moi vous avez à punir ;
Mon cœur vous a promis plus qu'il n'a pu tenir.
Hélas ! je me flattois de maîtriser mon ame.
J'ai pressé même Arcès de vaincre aussi sa flamme .
Mais pour nous séparer rassemblés en ce lieu ,

Nous n'avons pu nous dire un éternel adieu.

Aisément, pour jamais, quitte-t-on ce qu'on aime?

Ah ! loin de vous tromper, je me trompois moi-même.

SÉSOSTRIS.

Quoi qu'il en soit, partez et ne m'opposez rien :

L'absence pour vous vaincre est le plus sûr moyen.

ORPHANIS.

Convenez-en, seigneur, quelque effort que je fasse,

A vos yeux prévenus rien ne peut trouver grace.

Votre injuste rigueur, me soupçonnant toujours,

Même avant de m'entendre, avoit proscrit mes jours.

Vous m'avez, il est vrai, souvent servi de père ;

Mais s'il faut avec vous m'expliquer sans mystère,

Seigneur, j'avois un père, un époux et deux fils ;

Si je les ai perdus, qui me les a ravis ?

Vous le savez trop bien ; hélas, ce sont vos armes

Qui dans Tyr embrasée ont fait couler mes larmes.

J'ai cru que, sans orgueil, je pouvois espérer

Que qui fit mes malheurs voudroit les réparer ;

Qu'enfin c'étoit à vous, auteur de ma misère,

De rendre à mes regrets mon époux et mon père.

SÉSOSTRIS.

Que prétendez-vous donc ? Vous, régner en ces lieux !

Vous, épouser le prince ! Ah ! connoissez-vous mieux.

Songez quel est Arcès, et songez qui vous êtes.

ORPHANIS.

Veuve d'un étranger fameux par cent conquêtes,

Certes, je n'ai pas cru qu'un fils de souverain,

Qu'un roi même rougit de me donner la main,

Ni qu'un jour avec moi partageant la couronne

Arcès pût avilir la majesté du trône.

SÉSOSTRIS.

Je n'en saurois douter, on m'a trop bien instruit,
 Et votre seul orgueil confirme assez ce bruit.
 Ingrate ! c'est donc vous de qui le front timide,
 Sous des traits imposants, cache un cœur si perfide !
 Vous qui ne respirez que par mes seuls bienfaits,
 C'est vous qui dans ces lieux osez troubler la paix ;
 C'est vous qui, nourrissant un amour qui m'outrage,
 Osez à la révolte enhardir le courage ;
 Qui, par de faux dehors éblouissant mes yeux,
 N'affectez la vertu que pour me tromper mieux !
 Mais je vous punirai d'un si lâche artifice,
 L'exil que j'ai prescrit n'est qu'un foible supplice ;
 Un plus grand châtiment est réservé pour vous,
 Et vous allez sur l'heure éprouver mon courroux.
 Enfin de mes bontés pour vous voici le terme.
 Gardes, que dans la tour à l'instant on l'enferme.

(Issa sort par le côté où doit entrer Arcès.)

ORPHANIS.

(à part.) *(à Sésostris.)*

Je triomphe... Un soupçon fait tous mes attentats ;
 Mais avant que le jour renaisse en ces états,
 Vous pourrez me connoître et me rendre justice.

SÉSOSTRIS.

(aux gardes.)

Ce que j'ordonne est juste. Allez, qu'on m'obéisse.

(On emmène Orphanis.)

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS.

Suis-je encor Sésostris? Moi qui sus autrefois
Soumettre à mes états les peuples et les rois,
Dont l'univers vantoit la valeur intrépide,
J'étois donc le jouet d'une femme perfide!
Si par sa vertu feinte elle a su me tromper,
A ses pièges mon fils devoit-il échapper?
A-t-il pu s'en défendre? Avec quel artifice
La cruelle infectoit ce cœur simple et novice!
Mais ou vient. C'est lui-même.

SCÈNE VI.

ARCÈS, SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS.

Ah! prince, où courez-vous?

Et qui peut dans vos yeux allumer ce courroux?

ARCÈS.

Quoi! seigneur, Orphanis vient de m'être ravie!
Votre fureur n'a plus qu'à m'arracher la vie.
Que lui reprochez-vous? Eh! qui peut en un jour
La noircir à vos yeux, et changer votre amour?
Vous l'admiriez vous-même : eh quoi! n'est-ce pas elle
Que vous m'avez tantôt offerte pour modèle?
Qu'a-t-elle fait depuis pour mériter des fers?

SÉSOSTRIS.

Mes yeux étoient fermés , mes yeux se sont ouverts :
Plût aux dieux que les tiens pussent s'ouvrir de même !
Ai-je pu sans courroux voir son audace extrême ?
La perfide déjà , prompte à se démentir ,
Après l'avoir promis , refuse de partir.

ARCÈS.

De grace , à sa vertu rendez plus de justice.
De mes égarements elle n'est point complice ;
Et si tantôt , seigneur , j'eusse exaucé ses vœux ,
L'absence , sans retour , nous séparoit tous deux ;
Sa fuite pour jamais m'eût privé de ses charmes.
C'est moi dont la douleur , la prière et les larmes
Ont arrêté ses pas ; et si la retenir
Est un crime à vos yeux , c'est moi qu'il faut punir.

SÉSOSTRIS.

Mais toi qui la défends , crois-tu la bien connoître ?
Mes yeux moins prévenus , ou trop justes peut-être ,
Ont , à travers son voile et sa fansse candeur ,
De ses desseins secrets percé la profondeur.
J'ai vu que , par l'amour cherchant à te séduire ,
Elle n'en veut qu'au trône où tu peux la conduire.

ARCÈS.

Orphanis trahiroit un cœur tel que le mien !...
Mais ce n'est pas à moi de soupçonner le sien...
Hélas ! ayez pitié des tourments que j'endure.
Pouvez-vous à la gloire immoler la nature ?
Vous savez si jamais j'ai trahi mon devoir.
Ne m'abandonnez pas à tout mon désespoir.
En vous aimant tous deux je trouve tant de charmes !

Mon père, serez-vous insensible à mes larmes ?
 Vous vous attendrissez... je tombe à vos genoux.
 Rendez-moi ce que j'aime.

SÉSOSTRIS.

Ah ! prince, levez-vous.
 Ingrat, tu sais pour toi combien mon cœur est tendre ;
 Mais par tes pleurs enfin ne crois plus me surprendre :
 Le bonheur de mon peuple est préférable au tien.
 Le sort en est jeté, je n'écoute plus rien.
 Je tiens entre mes mains l'objet de ta tendresse.
 Je puis tout : cependant, si son sort t'intéresse,
 Si tu lui veux enfin rendre la liberté,
 Épouse la princesse, et consens au traité.

ARCÈS.

Je vous l'ai déjà dit, et dois vous le redire,
 Jamais à cet hymen ma main ne peut souscrire.
 Qui, moi ? vaincre mes feux ! En dussé-je expirer,
 Jamais !...

SÉSOSTRIS.

De votre part j'avois lieu d'espérer
 Un peu plus de respect et plus d'obéissance.

ARCÈS.

Et j'attendois de vous plus de reconnoissance.
 Oui, seigneur, quelque loi qu'on daigne m'imposer,
 Ce cœur est tout mon bien, et j'en veux disposer.
 En un mot, rendez-moi la beauté qui m'est chère :
 Rendez-la-moi, seigneur, ou...

SÉSOSTRIS.

Tremble, téméraire !
 Tes pleurs et ton courroux sont pour moi superflus.

Je te le jure enfin , tu ne la verras plus.

ARCÈS.

Je ne la verrai plus ! De quel droit , à quel titre ,
De ses jours et des miens vous rendez-vous l'arbitre ?
Dès l'instant que mon bras dompta vos ennemis ,
Au pouvoir de la loi n'êtes-vous pas soumis ?
On ne m'abuse point par un espoir frivole ;
Vous m'avez tout promis , et vous tiendrez parole.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je ! un imprudent brave ainsi mon pouvoir !
Vante moins ta valeur , et suis mieux ton devoir.
Qu'as-tu donc fait , enfin , que t'acquitter du zèle
D'un fils reconnoissant et d'un sujet fidèle ?

ARCÈS.

La loi m'accorde un prix , et je veux l'exiger.

SÉSOSTRIS.

Celui qui fait les lois a droit de les changer.

ARCÈS.

Mais en changeant la loi changerez-vous mon ame ?
Détruirez-vous ce feu qui m'entraîne et m'enflamme ?
Si , n'ayant pu le vaincre , on s'y veut opposer ,
Craignez tout d'un amant qu'on force à tout oser.
Hélas ! vous m'étiez cher ; mais votre injuste haine
Va briser entre nous le seul nœud qui m'enchaîne.

SÉSOSTRIS.

Lâche , fais éclater tes coupables transports.
Non , tu ne démens point le monstre dont tu sors.
Traître , il ne manque plus à tant de perfidies
Que d'oser sur mes jours porter tes mains hardies.
Crois-tu par tes fureurs m'inspirer de l'effroi ?

Va, je te crains trop peu pour m'assurer de toi.
 Mais je veux bien encor, modérant ma colère,
 Par pitié te donner un avis salutaire.
 S'il t'échappe un seul mot, un seul geste douteux,
 Je puis du même coup vous immoler tous deux.

ARCÈS.

L'immoler ! Si jamais... Ah ! j'en frémis de rage,
 A quelle extrémité portez-vous mon courage ?
 Mais sachez qu'Orphanis, seigneur, est tout mon bien ;
 Que, s'il ne m'est rendu, je ne connois plus rien.

(*Arcès sort.*)

SCÈNE VII.

SÉSOSTRIS.

Grands dieux ! jamais si loin poussa-t-on l'insolence ?
 J'aurois dû... Vengeons-nous... Quoi ! cette main balance ?
 Eh ! quel dieu si long-temps peut reteuir mon bras ?
 Que faut-il donc encor ?... Perfide, tu mourras !
 Que dis-je ! réprimons un transport si funeste.
 Irai-je de mon sang verser le foible reste,
 M'ôter le seul appui de mes jours languissants ?
 Qu'a-t-il fait ? Sans l'amour qui subjugue ses sens,
 L'aurois-je jamais vu lever un front rebelle ?
 Par combien de respects m'a-t-il marqué son zèle !
 O toi dont j'ai souvent admiré la vertu,
 Toi que j'aime, ô mon fils ! à quoi me réduis-tu ?
 Pressé de tous côtés, quel parti dois-je prendre ?
 Je ne puis le punir, et je ne puis me rendre.

Hélas ! j'ai vu l'instant où , prêt à lui céder,
Ma foiblesse tantôt alloit tout accorder.
O mon fils ! quels tourments tu causes à ton père !...
Mais de cette pitié que faut-il que j'espère ?
Idoménée attend l'effet de mes serments ;
Irai-je m'exposer à ses ressentiments ,
De mes tristes états hâter la décadence ?
Que faire ? Du conseil implorons la prudence.
Qu'il juge , qu'il décide , et qu'il accorde en moi
La tendresse du père et la gloire du roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Ici le jour diminue insensiblement.

SCÈNE I.

ARCÈS, ORPHANIS, GARDES.

ARCÈS, *tenant Orphanis d'une main et son sabre de l'autre.*

(*Les amis d'Arcès font un mouvement, et les gardes de Sésostris, après un léger combat, reculent dans la coulisse.*)

(*aux gardes.*)

N'avancez pas, cruels, ou tremblez de paroître :

Reconnoissez en moi le sang de votre maître.

Et vous, braves amis, ne vous éloignez pas ;

J'ai peut-être encor besoin de votre bras :

(*à Orphanis.*)

Allez... D'indignes fers vous êtes délivrée.

Je vous revois, madame, et mon ame enivrée,

En rompant vos liens, ne connoît d'autre espoir,

N'éprouve d'autre bien que celui de vous voir.

Si j'ai pu quelque temps suspendre cet orage,

Je vois qu'il faut encore achever mon ouvrage.

(avec vivacité.)

Vous rendre... Mais que vois-je? Orphanis, vous pleurez?

ORPHANIS.

Ah, prince!

ARCÈS.

Expliquez-vous : vous me désespérez.

Est-il encor des maux où je doive m'attendre?

ORPHANIS.

Prince, il n'est plus pour nous de bonheur à prétendre.

ARCÈS.

Ah! de grace, parlez.

ORPHANIS.

L'amour ingénieux

Sur vos seuls intérêts m'a fait ouvrir les yeux.

Tremblez.

ARCÈS.

De quel péril êtes-vous informée?

ORPHANIS.

Des menaces du roi justement alarmée,

Du fond de ma prison j'ai su veiller sur lui.

Je sais l'affreux destin qu'il nous garde aujourd'hui.

ARCÈS.

Eh! qu'avons-nous à craindre?

ORPHANIS.

Une mort assurée;

Par lui dans le conseil notre perte est jurée.

ARCÈS.

Vous croyez ..

ORPHANIS.

Tout ici confirme ma terreur.

ARCÈS.

Juste ciel ! je ne puis contenir ma fureur
 Vous , mourir ! Ah ! je vais...

ORPHANIS.

Et qu'espérez-vous faire ?

ARCÈS.

Aux projets du tyran je prétends vous soustraire.
 Venez , et sur mes pas cherchez en d'autres lieux
 Un asile assuré qui vous cache à ses yeux.

ORPHANIS.

Moi , seigneur , moi que j'aïlle , amante criminelle ,
 Vous dérober au rang où le sort vous appelle !
 Que je prive l'état de son plus ferme appui !

ARCÈS.

Hélas ! si mon amour doit vous perdre aujourd'hui ,
 Que m'importent la vie , et le trône et l'empire !
 Vous voir , vous posséder , c'est le bien où j'aspire.
 Vous êtes tout pour moi. Malgré le sort jaloux ,
 Je mourrai votre amant , ou vivrai votre époux.
 Plus on fait contre vous éclater de colère ,
 Et plus dans ces instants vous me devenez chère.

ORPHANIS.

Qu'un intérêt si tendre alarme mon amour !
 C'est pour vous que je crains Sésostris en ce jour.
 Je mourrois sans regret si sa cruelle envie
 Se bornoit à trancher ma déplorable vie ;
 Mais rien ne peut sur vous rassurer mes esprits :
 Il a perdu le père , il va perdre le fils.

ARCÈS.

Généreuse Orphanis ? Quoi ! parmi tant d'alarmes ,

C'est pour moi, pour moi seul, que vous versez des larmes !

ORPHANIS.

Faut-il que j'aime encor ? Hélas ! prince , sans vous
J'aurois vécu fidèle aux cendres d'un époux ;
J'ignorerois les maux où l'amour nous expose.
Mais que malaisément de son cœur on dispose !
Que n'ai-je pu toujours , dans le sein de la paix,
Couler les jours heureux que le ciel m'avoit faits !

ARCÈS.

Si le plus tendre amour a pu toucher votre ame ,
Vous repentez-vous donc d'avoir payé ma flamme ?

ORPHANIS.

Je ne regrette rien : mais quel est notre sort ?
Il ne nous reste plus d'autre espoir que la mort.
Voilà donc ce bonheur dont la riante image
Au milieu des revers soutenoit mon courage !
Voilà donc ces plaisirs , cet avenir heureux,
Dont le ciel dut un jour récompenser nos feux !
Hélas ! tout est détruit.

ARCÈS.

Je saurai tout vous rendre.

ORPHANIS.

Vous vous flattez en vain. Que peut-on entreprendre ?
Aux projets du tyran ici tout est livré.
Ce palais est par-tout de gardes entouré.

ARCÈS.

Eh bien ! qu'en ces moments ta prudence m'éclaire !
Pour assurer tes jours, parle , que faut-il faire ?
Décide-toi ; commande , et je cours obéir.

ORPHANIS.

Ne me consulte point. Ah ! laisse-moi te fuir.

ARCÈS.

Eh quoi ! chère Orphanis, ta pitié m'abandonne ?

ORPHANIS.

Quels conseils attends-tu que ma raison te donne ?

Ah ! si tu connoissois l'excès de mon amour !

Que ne ferois-je pas pour te sauver le jour !

Pour te prouver ma foi, pour conserver la tienne,

Il n'est point, je le sens, de nœud qui me retienne.

ARCÈS.

Eh ! crois-tu donc mes feux moins ardents que les tiens ?

Je puis, ainsi que toi, tenter tous les moyens,

Braver tous les dangers : enfin, pour te défendre,

Il n'est rien qu'en ce jour je ne puisse entreprendre.

ORPHANIS.

Peut-être en ces moments il jure mon trépas ;

Peut-être il vient ici m'arracher de tes bras ;

Peut-être sa fureur implacable et sanglante

Aux plus affreux tourments va livrer ton amante.

ARCÈS.

Eh ! prends-tu donc plaisir à redoubler mes maux ?

Que me dis-tu ? qui, moi ! sous le fer des bourreaux

Je verrois expirer !... Dieux ! cette horrible image

Aux excès les plus grands peut porter mon courage.

ORPHANIS.

Que dites-vous ? ô ciel ! le trouble où je vous voi,

Vos fureurs, nos dangers, tout me glace d'effroi.

Il est d'affreux moments où la vertu s'oublie.

Ne vous attendez pas que je le justifie.

Il en veut à nos jours, il vous ravit ma foi;
Mais de ses cruautés ne punissez que moi.
On a vu des aimants, dans l'accès qui vous presse,
Immoler leur tyran pour venger leur maîtresse.
Leur exemple...

ARCÈS.

Qui, moi?

ORPHANIS.

J'en frémis.

ARCÈS.

Quelle horreur!

Quelle affreuse clarté jettes-tu dans mon cœur!

ORPHANIS.

Je m'égare moi-même, et ma raison tremblante
D'un reproche éternel doit sauver ton amante.
Que vais-je devenir? Je n'ai donc aujourd'hui
Que la mort pour espoir, ou ton bras pour appui!

ARCÈS.

Je ne sais que résoudre. Extrémité cruelle!
Prêt à me décider, mon courage chancelle.
Quoi! je n'ai qu'à choisir son trépas ou le tien?
Que dois-je faire, ô dieux?

ORPHANIS.

Quittons cet entretien.

Entre ces deux partis quand ton ame balance,
Je vois trop que la mort est ma seule espérance.
Puisqu'il n'est qu'un moyen de t'unir avec moi,
Laisse-moi fuir ces lieux, et mourir loin de toi.
Où vais-je?... Si je fuis, le tyran plein de joie
Avec avidité va ressaisir sa proie,

Et, poursuivant le cours de ses projets affreux,
Il peut dans sa fureur nous immoler tous deux.
Eh bien ! remplis mes vœux ; et , si je te suis chère ,
Ose par un seul coup terminer ma misère.

ARCÈS.

Comment ?

ORPHANIS.

Il m'est plus doux de mourir de ta main.
(*lui remettant un poignard, et lui présentant son sein.*)
Arme-toi de ce fer ; frappe : voici mon sein.

ARCÈS, *lui arrachant le poignard.*

Orphanis ! ah ! grands dieux ! qu'oses-tu me prescrire ?
Je sens que je succombe : à peine je respire...
Non, tu ne mourras point. Je verrois sans trembler
De la terre sous moi les voûtes s'écrouler ;
Mais m'offrir de ta mort une image sanglante ,
De toutes les horreurs c'est la plus accablante...
Eh ! puisqu'il faut choisir , rien ne peut m'arrêter.
Tu m'as montré l'écueil ; c'est m'y précipiter.

ORPHANIS.

Adieu : le roi bientôt en ces lieux se doit rendre ;
Il seroit dangereux qu'il nous y vînt surprendre.
Il faut nous séparer ; mais sur-tout songe bien
Qu'Orphanis attend tout... et ne commande rien.
Tu connois nos dangers. Consulte , délibère :
Décide-toi ; choisis : vois ce que tu dois faire.
Si, trahissant mes feux , tu peux vivre sans moi ,
J'aurai la fermeté de m'immoler pour toi.
Adieu.

SCÈNE II.

ARCÈS, *regardant sortir Orphanis, et après un moment de silence.*

Dans quelle horreur la cruelle me laisse !
A quelle épreuve, ô dieux, mettez-vous ma foiblesse !
Et j'ai pu soutenir ce fatal entretien !
Qu'ai-je promis, grands dieux !... Non, je ne promis rien.
De ce projet sauglant l'horreur me persécute,
Et la nécessité veut que je l'exécute.
Ce bras que la vengeance et l'amour ont armé,
Hélas, au meurtre encor n'est pas accoutumé !...
Que dis-tu, lâche amant ! D'une ame indifférente
Vois donc dans les tourments ta maîtresse expirante.
Quoi ! tu peux d'un seul coup prévenir son trépas,
L'arracher au supplice... et tu ne l'oses pas ?
Attends-tu qu'un tyran l'immole ou nous sépare ?
Frappe : il t'a trop appris à devenir barbare.
C'est un crime, n'importe ; il faut qu'il soit commis.
Frappons. Qui me retient ?... D'où vient que je frémis ?
Dans le fond de mon cœur déjà je crois entendre
De ce foible vieillard la voix plaintive et tendre.
Je crois le voir tomber sous mes coups inhumains,
M'implorer et mourir en me tendant les mains.
Quoi ! je suis innocent, et le remords m'accable !
Que sera-ce, grands dieux, si je deviens coupable !
Non, je ne ferai rien qui souille ma vertu.

De remords trop cuisants mon cœur est combattu.
On vient... Ciel ! quel objet vois-je marcher dans l'ombre ?
Qui vient chercher la mort dans ce lieu triste et sombre ?

SCÈNE III.

ARCÈS, ISSA.

ISSA.

Ah ! seigneur, du conseil j'ai vu le roi sortir.

ARCÈS.

Qu'entends-je ! c'est Issa.

ISSA.

Je viens vous avertir

De quel prix sa fureur va payer vos services.
Tout retentit des mots d'exil et de supplices.
La tremblante Orphanis, qui frémit pour vos jours,
En vain de vos amis implore le secours.
Polyclète auprès d'elle a fait ranger sa garde.
Je ne puis, sans horreur, voir le sort qu'on lui garde.
C'en est fait, et ce bruit est par-tout répandu,
Orphanis va périr, et vous êtes perdu.

SCÈNE IV.

ARCÈS.

Orphanis périroit ! Ce mot seul me décide ;
Et sans être effrayé du nom de parricide
Frappons : c'est toi, tyran, qui fis tous mes malheurs,

Tantôt sans être ému tu vis couler mes pleurs ;
C'est donc , pour te fléchir , du sang qu'il faut répandre.
Eh bien ! de ce poignard mon destin va dépendre.
O nuit , lugubre nuit , seconde ma fureur.
Viens sur ces lieux sanglants répandre la terreur.
Cache-moi dans l'horreur des profondes ténèbres :
Que ton silence affreux , que tes ombres funèbres ,
Enhardissent mon bras et ma timidité !
Ma foiblesse a besoin de ton obscurité.

SCÈNE V.

SÉSOSTRIS, ARCÈS.

SÉSOSTRIS, dans le fond du théâtre.

Dieux , ménagez ce cœur trop sensible et trop tendre.

ARCÈS.

Quelle voix lamentable ici se fait entendre ?

SÉSOSTRIS.

Grands dieux !

ARCÈS, levant le poignard.

C'est le tyran... avançons... je ne puis.

SÉSOSTRIS.

Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.

Des pièges qu'on lui tend préservez sa jeunesse.

ARCÈS.

Que dit-il ? écoutons.

SÉSOSTRIS.

D'une fatale ivresse

Écartez loin de lui le charme empoisonneur.

Mon cœur, vous le savez, ne veut que son bonheur.
Qu'il connoisse les maux où sa fougue l'expose,
Et n'éprouve jamais les chagrins qu'il me cause!
Daignez enfin le reudre à ma tendresse... Et toi,
Arcès, mon cher Arcès, que fais-tu loin de moi?

ARCÈS.

Où suis-je? malheureux!... Grands dieux! que dois-je faire?

SÉSOSTRIS.

Est-ce toi que j'entends, ô mon fils?

ARCÈS, *jetant le poignard, et tombant aux pieds de Sésostris*

O mon père!

Vous voyez des mortels le plus infortuné!
Pour être criminel, Arcès n'étoit pas né.
Ah! vous ne savez pas combien j'étois barbare.

SÉSOSTRIS.

De tes sens égarés quel désordre s'empare?

ARCÈS.

Pour mon cœur il n'est plus, de repos, de vertu.
Hélas! j'ai tout trahi.

SÉSOSTRIS.

Malheureux! que dis-tu?

ARCÈS.

Connoissez de ce cœur l'ingratitude affreuse:
Tandis que vers le ciel votre voix généreuse
S'élevoit pour me plaindre et pour me pardonner,
Votre fils n'aspiroit qu'à vous assassiner.

SÉSOSTRIS.

Qui, toi? m'assassiner! Dieux! que viens-je d'entendre?

(regardant Arcès de l'air le plus touchant.)

Hélas ! de tes amis tu perdois le plus tendre.
Ingrat , à mon amour quel prix réservojs-tu ?

ARCÈS.

Grands dieux ! que l'homme est foible , et qu'il faut de vert
Pour dompter un penchant qui nous entraîne au crime !
Hélas ! je me suis vu sur le bord de l'abyme.
N'imputez mon forfait qu'à l'excès de mes feux ;
Sans ce fatal amour j'eusse été vertueux.
Oui , j'abjure à jamais cette foiblesse extrême...
Quoi ! je n'ai point tourné ce fer contre moi-même !
Que dis-je ! Vengez-vous ; ordonnez mon trépas :
Mais en me condamnant ne me haïssez pas.
Accordez-moi , pour prix de mon remords sincère ,
Le plaisir , en mourant , de vous nommer mon père.

SÉSOSTRIS.

Le repentir suffit pour désarmer les dieux ,
Et je ne serai pas plus inflexible qu'eux.
Mon fils , que pour jamais cette faute t'éclaire !
Entraîné par l'erreur d'un charme involontaire ,
(Eh ! quel cœur peut ne pas quelquefois s'égarer ?)
La gloire est de le vaincre et non de l'ignorer.
Je t'aimai sans foiblesse , et ce triomphe insigne.
De ma tendre amitié te rend encor plus digne.

ARCÈS.

Si vous m'aimez eucor , mon sort est moins affreux :
Je ne méritois pas un roi si généreux.

SCÈNE VI.

ORPHANIS, ARCÈS, SÉSOSTRIS, GARDES.

ORPHANIS.

Cœur ingrat, j'ai prévu ta faiblesse perfide.
 Tu te crois vertueux, et tu n'es que timide.
 Triomphe, indigne amant. Monte au trône sans moi.
 Je renonce aux grandeurs, à ton amour, à toi.
 Règne seul. Mais apprends d'une femme intrépide
 Comment dans les revers un grand cœur se décide.

(après une pause, à Sésostris.)

Tu peux lui pardonner : ce fut moi dont la main
 Conduisit sans pitié le poignard dans ton sein.
 Mais son amour pour toi trompa mon artifice.

(Elle se tue.)

C'est moi qui fis le crime... et voilà le supplice.
 Trône, objet de mes vœux, délices des grands cœurs,
 Je n'en voulois qu'à toi : tu m'échappes... je meurs.

FIN D'ORPHANIS



LE
JALOUX SANS AMOUR,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,
PAR IMBERT,

Représentée, pour la première fois, le 8 janvier
1781.

NOTICE

SUR IMBERT.

BARTHÉLEMI IMBERT, né à Nîmes en 1747, mourut à Paris en 1790, dans sa quarante-quatrième année. On a de lui des poèmes, des contes, des fables, des pièces pour le théâtre Italien ; mais nous ne parlerons, suivant notre usage, que de celles qu'il a composées pour le théâtre Français.

Le Gâteau des Rois, comédie en un acte, en vers, jouée le 6 janvier 1775, n'eut que cette représentation.

Le 8 janvier 1781 parut pour la première fois *le Jaloux sans Amour*, comédie en cinq actes, en vers libres. Cette pièce fut mal accueillie : on la donna néanmoins le surlendemain ; le public ne la reçut guère mieux. Mais, au moyen des changements que l'auteur y a faits, elle a obtenu depuis un succès flatteur.

L'Inauguration du Théâtre Français, pièce

en un acte, en vers, représentée le 7 avril 1782, à l'occasion de l'ouverture de la salle du faubourg Saint-Germain, fut fort applaudie.

Les Fausses apparences, ou le Jaloux malgré lui, comédie en trois actes, en vers, qui fut représentée pour la première fois le 24 avril 1789, et eut peu de succès.

Marie de Brabant, tragédie, donné le 9 septembre de la même année, obtint plusieurs représentations; mais elle n'est point restée au répertoire. C'est la dernière pièce de son auteur.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ORSON.

LA COMTESSE D'ORSON.

LE MARQUIS DE RINVILLE.

LE CHEVALIER D'ELCOUR.

MADemoisELLE D'ORSON.

LISETTE.

FRONTIN.

DUMON.

La scène est à Paris , chez le comte d'Orson.

LE
JALOUX SANS AMOUR.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Un serviteur fidèle et sage,
Mon enfant, fait toujours passer
Les devoirs du service avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainsi donc tu vas me laisser
Sans me dire un seul mot?

FRONTIN.

Si fait, ma chère femme ;
Je te dis... bonjour.

LISETTE.

Où, pour t'enfuir de ces lieux.
Tous tes bonjours sont des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISSETTE, *entendant sonner.*

Et moi, j'entends madame.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

FRONTIN.

Mon cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.

Quand dans la tête on a plus d'une affaire,

Il faut se raconter le soir ce qu'on a fait,

Et le matin ce qu'on doit faire.

D'abord, aller parler au joaillier Martin;

Venir de mon message aussitôt rendre compte;

Puis porter à Sophie un billet du matin ;

Puis... Voilà tout, je crois. Monsieur le comte

Ne me laisse pas vivre en homme désœuvré.

De deux emplois ici je me vois honoré :

Courir après Sophie, et garder la comtesse ;

Avoir l'œil sur la femme, et servir la maîtresse ;

Ce n'est pas là, je crois, un petit embarras.

Mais ne nous plaignons point; mon maître n'a-t-il pas

Une peine égale à la nôtre?

Comme nous, il a deux emplois

Assez embarrassants : être tout à-la-fois

Jaloux de l'une, amant de l'autre ;

C'est employer son temps, je crois.

Voici le chevalier. Tâchons de disparaître.

Je crains son entretien. Quoique ami de mon maître,
De notre train de vie il paroît mécontent ;

Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faisoit autant.

*(Il fait semblant de ranger dans l'appartement, pour
tâcher de s'esquiver.)*

SCÈNE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

Frontin, ce confident si discret, si fidèle,
Pourroit bien nous servir à démasquer la belle.

(haut.)

Bonjour, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier !

LE CHEVALIER.

Venez, des bons valets rare et parfait modèle.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier !

LE CHEVALIER.

Vous savez allier
L'amour et le respect, la prudence et le zèle.

FRONTIN.

Ah ! monsieur...

LE CHEVALIER.

Approchez ; allons, point de pudeur.
Tant de timidité me paroît bien étrange :

Quand on mérite la louange,
Il ne faut pas en avoir peur.

FRONTIN.

(à part.)

(haut.)

Voudroit-il me sonder? Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh! non; point du tout; c'est justice.
Je vous trouve pour le service
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Aussi

Le comte librement vous parle, vous écoute;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, monsieur, en ami?

Monsieur le chevalier veut plaisanter, sans doute.
Oh! monsieur sait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laisser de distance entre un valet et lui.
Non, il se rend justice, et je sais me la rendre;
Comme il connoit ses droits, je connois mon devoir.

Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi monter jusqu'à lui, lui jusqu'à moi descendre!
Il seroit, à vrai dire, un sot de le vouloir;
Je serois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'est être trop modeste: un fidèle valet,
Sans avilir son maître, obtient sa confiance.

Le comte est juste; il vous connoît discret;

Et je gagerois bien, s'il a quelque secret,
Qu'il vous en a fait confidence.
Il le doit du moins.

FRONTIN, *d'un air indifférent.*

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas,
(*à part.*)

Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN, *d'un air pénétré.*

Ah ! monsieur, il n'est plus, ce temps passé trop vite,
Où les maîtres moins fiers, plus sages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus secrets desseins.

Dans leurs plus graves entreprises
D'amour, d'hymen, de tout absolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,

Je ne m'étonne plus s'ils font tant de sottises !

Pour le conseil on nous a cassés tous :

Hors les moments où l'on nous gronde,
On ne songe pas plus à nous
Que si nous n'étions pas au monde.

Le service autrefois de tant d'honneur suivi

Est bien tombé ! C'est à n'y rien connoître.

Quelle pitié ! maintenant chaque maître

Ne prend des serviteurs que pour être servi.

Des valets confidents ? on n'en voit plus paroître ;

Il ne s'en fait plus ici-bas.

LE CHEVALIER.

Oh ! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.

(à part.)

Il s'avance.

LE CHEVALIER.

(à part.) (haut.)

Il recule. Oh! ça, mon cher, écoute :

Entre nous, comment va son cœur?

FRONTIN.

De qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute

Il la voit souvent?

FRONTIN.

Qui, monsieur?

LE CHEVALIER.

Parbleu! cette aimable personne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point. Monsieur en connoît tant...

LE CHEVALIER, *s'approchant de l'oreille de Frontin.*

Sa maîtresse. Hem! cela s'entend?

FRONTIN, *reculant deux pas.*

Ah! monsieur!

LE CHEVALIER.

Quoi! cela t'étonne?

Quel mal vois-tu donc à cela?

FRONTIN.

O ciel! que me dites-vous là?

Comment! monsieur pourroit vivre en mari coupable,
Possédant une épouse honnête, douce, affable,

Qui n'a nul défaut, nul travers ;
 Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers
 N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable ?
 Non, monsieur, non, cela n'est pas croyable ;
 Et si la chose étoit réellement ,
 Sans un chagrin mortel je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne sais rien, soit. Dis-moi seulement,
 Ton maître... à ton insu, va-t-il assidûment ?...

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre ;
 Cet entretien pour vous n'est qu'un amusement.
 Être gai, je le sais, est votre affaire unique ;
 Mais j'en ai d'autres, moi : si je les différois ,
 Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
 Ce beau renom de parfait domestique :
 Je veux le conserver. Pardon, monsieur, pardon.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER.

Le coquin est impénétrable,
 Et cependant la comtesse d'Orsou
 Se désole, est inconsolable.
 Son cœur auprès de moi se déguisoit en vain ;
 Hier j'en arrachai l'aveu de son chagrin.
 Cesser de plaire étoit trop peu pour elle ;
 Il faut que son injuste éponx
 Joigne à l'affront d'être infidèle

Le travers d'être encor jaloux.

Cet assemblage-là n'est que trop en usage ;

Plus d'un époux , en promenant ses vœux ,

Au dehors est amant volage ,

Au dedans mari soupçonneux.

D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître :

Il est de faux jaloux , j'en trouve chaque jour ;

Et l'amour-propre fait peut-être

Autant de tyrans que l'amour.

La comtesse, quoiqu'un peu fière...

La voici.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous dînez avec nous ?

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté sur vous :

Je vous retiens pour la journée entière.

Vous êtes gai ; moi, vous n'en doutez pas ,

J'ai besoin de gaieté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie

Mon enjouement, dont on fait tant de cas ,

De pouvoir égaler votre philosophie.

Sans que votre chagrin ait jamais éclaté ,

Des amours de d'Orson vous avez connoissance;
 Vous feignez, par votre silence,
 D'ignorer sa légèreté;
 Et votre amoureuse prudence
 Dérobe aux yeux d'autrui son infidélité,
 Comme vous cacheriez votre propre inconstance.
 Par exemple, sa fête arrive; c'est demain :
 A son insu, d'Erbon fait exprès une pièce
 Pour son bouquet, où l'on vous voit soudain
 Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendresse...
 On vous croiroit heureuse au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? La plainte, en pareille infortune,
 Est toujours inutile... et souvent importune.
 Tout inconstant qu'il est, chevalier, entre nous,
 Je l'avouerai, j'aime encor mon époux.
 Mes reproches pourroient exciter sa colère.

Si je suis triste auprès de lui,

Il me fuira pour éviter l'ennui.

Quoi! si, même en l'aimant, j'ai cessé de lui plaire,
 Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront?

Dois-je espérer que mes plaintes feront

Ce que mon amour n'a pu faire?

Contre moi ce seroit l'armer.

Exhaler son dépit contre un mari coupable,

C'est, en voulant se faire aimer,

S'efforcer d'être moins aimable.

L'avouerai-je? il me semble aussi que dès ce jour,

Feignant de ne pas voir un amour qui me blesse,

Je facilite son retour,

S'il me rend jamais sa tendresse.
Mais s'il savoit déjà qu'on m'a dit ses secrets,
Une fausse pudeur, mêlée à ses regrets,
Peut rendre vain un remords véritable;
Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le seroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour le coup, c'est là, je le confesse,
Mettre d'accord l'amour et la raison.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, pour vous, vivez avec d'Orson;
Attendons que le temps me rende sa tendresse.
Vous voulez épouser sa sœur, dont la jeunesse...
A propos, chevalier, pour changer l'entretien
Qui, grave en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la tristesse,
Votre ami dès long-temps, d'Orson veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il desire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je, entre nous,
Je redoute souvent en vous
Un certain air... peu sage, un ton d'insouciance...
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, sans risque, d'Orson vous destine pour femme
Sa jeune sœur ?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, madame.
Vous craignez... des écarts. Oh ! ce n'est plus cela.
Bon, je me suis rangé ; mais là, réforme entière.
Il est vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,

Mille exploits ont marqué ma brillante carrière.

Peu touchés de ma gloire, un jour

Mes chers parents, je le confesse,

Furent près d'obtenir un ordre de la cour

Pour m'enfermer, par défaut de sagesse.

Peut-être ils disoient vrai; mais on voit bien, je croi,

Que maintenant c'est par-là que je brille;

Je suis plus sage qu'eux, à coup sûr; et ma foi,

Aujourd'hui ce seroit à moi

A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement

Guéri, là, tout-à-fait?

LE CHEVALIER.

Oh! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne sais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah! soyez raisonnable aussi.

Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon style;

Car bien que ma réforme ait des mieux réussi,

Elle est nouvelle encor; c'est un apprentissage.

J'ai bien changé mes mœurs; mais ma foi, jusqu'ici,

Je n'ai pas eu le temps de changer mon langage.

Agir vaut, après tout, mieux que parler, dit-on.

Combien de gens qui, dans la vie,

Se conduisent en fous et qui parlent raison!

Pour moi j'agis en sage et je parle folie.

Voyez un peu le grand malheur!

Madame, pour mon style ayez quelque indulgence;

Encore un coup , par lui ne jugez point mon cœur ;
Je ne suis libertin que par réminiscence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs , à parler franchement ,
Si j'étois père de famille ,
Avec tout l'or du monde , impitoyablement
Je refuserois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu sagement ;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez ?

LA COMTESSE.

Cette idée est neuve. Apparemment ,
Chevalier, c'est ici quelque réminiscence ?

LE CHEVALIER.

Non , madame : je crains tout précoce Caton ;
Je crains toujours son arrière-saison.
On n'est pas bon marin , si l'on n'a fait naufrage ;
A force de broncher , on marche en sûreté :
Il faut enfin , pour être vraiment sage ,
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là , sur votre mariage
Je reprends ma sécurité.
Mais notre jeune sœur , ça , que pensez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop. Ma foi...

LA COMTESSE.

Cette crainte est encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaise à l'effroi

Que vous donne mon caractère,

Je crois que c'est moi seul qui suis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire? Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Votre charmante sœur a tout; elle sait plaire.

De son couvent elle apporte chez nous

Cette aimable candeur qui nous est étrangère;

Malgré sa précoce raison,

Son esprit toujours gai conserve encor le ton

Et presque les goûts de l'enfance :

C'est un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y pense ,

Elle est bien jeune ! elle n'aime encor rien !

Elle a mon cœur, et moi j'attends le sien.

Sous les lois de l'hymen sans peine elle se range;

Mon enjouement lui plaît; je la vois chaque jour :

Mais il est clair qu'on me donne en échange

De l'amitié pour de l'amour.

C'est perdre gros.

LA COMTESSE.

Un peu de patience.

L'amour viendra; peut-être est-il déjà venu.

LE CHEVALIER.

Il se cache donc bien.

LA COMTESSE.

Non, je trouve.. j'ai vu

Dans ses regards un air de complaisance ,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi je voi
Qu'avec plaisir elle cause avec moi.
Ma gaieté lui plaît, elle en use.
Lui parlé-je d'amour? après,
Demandez-lui si je lui plais;
Elle répond que je l'amuse.

Voilà tous mes succès.

LA COMTESSE.

Attendez jusqu'au bout.
D'avance je vous suis garant de sa tendresse.
Mais à notre vieux oncle attachez-vous sur-tout;
Vous connoissez son crédit, sa richesse :
Il aime sa petite nièce...
Comme il vous aimera, j'en ferois le serment.
Du fond de son château, le marquis de Rinville
Vient passer avec nous quelques jours seulement :
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile,
Sur un mot, quelquefois, le marquis brusquement,
De l'extrême douceur, passe à l'empportement ;
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire ;
Et quand ce qu'il a fait ou ce qu'il vient de dire
Mérite la louange, on le voit à l'instant
Faire lui-même sa satire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend.
Du reste il se dévoue aux personnes qu'il aime ;
Il met à les servir une chaleur extrême ;
Toujours allant, venant, actif, plein de raison,

Même d'esprit.

LE CHEVALIER.

Je connois son mérite ;

Je sais aussi comme il aime d'Orson.

Mais le plaisant , c'est que sur sa conduite

Il n'ait pas le moindre soupçon.

Il croit voir en vous deux Astrée et Céladon.

Et son erreur ne doit pas nous surprendre :

Chez la femme l'ennui prend l'air gai ; chez l'époux ,

L'infidèle est caché sous les traits du jaloux.

Qui pourroit ne pas s'y méprendre ?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'est encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Oui , je dine avec vous ;

J'ai changé mes projets. Il n'est pas si facile

De se débarrasser du marquis de Rinvillè.

(à la comtesse.)

Monsieur le chevalier, votre valet. Ma foi,

Le cher époux aussi revient ; je vous l'amène.

Cela vous fait bien de la peine ?

Vous m'en voulez ?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, je le croi.

Que vous vous haïssez !... Savez-vous qu'il m'étonne ?

Comment ! il raffole de vous.

C'est un amant, et non pas un époux.

Oh ! celui-là, je vous le donne

Pour un mari fidèle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidèle est bien vu !

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orson n'en est pas convenu ;

Mais j'ai vu ce travers, et je le lui pardonne.

(*confidemment.*)

Avouez cependant qu'en lui donnant la main ,

A ce qui vous arrive enfin

Vous étiez loin de vous attendre ?

LA COMTESSE, *en soupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que , le connoissant peu ,

Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu ,

Trouver un époux aussi tendre ?

Que vous ne comptiez pas du moins

En être à la fleurette encore , aux petits soins ,

Une fois la noce passée ?

LA COMTESSE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Hem ? vous voir aimer si constamment !

A la folie ! éperdument !

Comme un enfant gâté sans cesse caressée !

LA COMTESSE.

De grace , brisons sur ce point...

LE MARQUIS, *s'emportant*.

Eh bien , quoi ! ne diroit-on point

Qu'il vient de sortir de ma bouche

Des termes , quelques privautés

Dont votre pudeur s'effarouche ?

Vous avez quelquefois des puérilités...

Vous fais-je tort de ?...

LA COMTESSE.

Non , sans doute ,

Et ce n'est rien de tout cela ;

Mais je crois que ces discours-là

Amusent peu monsieur , qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame !...

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi donc , s'il vous plaît ? Moi je croi
Que ceci l'intéresse ainsi que vous et moi.

Oui , monsieur , vous avez mon estime ; et j'espère
Qu'à son tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout , monsieur , pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous soupçonne un fort bon caractère :

Oui, jamais d'humeur, toujours gai;
Ici d'abord je vous ai distingué,
Et j'aurois fait le choix que d'Orson vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à sa sœur un époux enjoué.
A mon sens, la gaieté vaut presque la sagesse.
On dit que c'est un don ; Pour moi je le confesse ,
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur,
Comme un seul homme gai sait bannir la tristesse !
L'homme gai, dans le monde, est un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur
L'être aussi malgré la vieillesse.

LE CHEVALIER.

J'ignore si réellement
L'âge a, monsieur, pris sur votre enjouement ;
Mais quant à moi, je vous proteste
Qu'à vous juger sur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reste.

LA COMTESSE.

Mon oncle ? il est plus gai que nous ,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous ?
Ma foi, dans cette triste vie
Je ris tant que je peux, je ne le cèle point.

Le code entier de ma philosophie

Se renferme dans ce seul point.

Pourquoi donc s'affliger tant que le plaisir dure?

Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?

Dois-je prendre au mois d'août le manchon, la fourure,

Parcequ'il doit geler au milieu de janvier?

Au gré du temps je m'amuse ou m'ennuie;

Comme il vient, je le prends; quand la goutte me tient,

Je ne fais pas le fier, je crie;

Je ris d'autant quand ma santé revient.

Mais peut-être, ma nièce, avec mon bavardage,

Je radote? hem? n'est-ce pas? mes amis,

C'est le lot des vieillards, c'est un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, si l'on radote en tenant ce langage,

Nulle sagesse, à mon avis,

Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, messieurs, je vous quitte un instant.

D'Elcour, je vais parler à ma sœur qui m'attend :

Elle a quelque chose à m'apprendre;

Et les secrets qu'on va me confier,

J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orson, j'ai cru l'entendre.
Gageons, monsieur le chevalier,
Qu'au passage elle va l'attendre,
Pour lui dire en particulier
Son petit bonjour. Hem?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh! oui, ces pauvres enfants-là,
Ce sont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part*.

Oui-dà, c'est fort bien s'y connoître!

LE MARQUIS.

Allois trouver d'Orson. Monsieur, j'attends de vous
Qu'à son tour ma petite nièce,
Quand une fois vous serez son époux,
Aura le sort de la comtesse.

LE CHEVALIER, *à part*.

C'est lui vouloir grand bien!

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.

Vous me le promettez?

LE CHEVALIER.

J'emploierai tous mes soins...

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orson.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà ! bon ! serment d'amoureux !
Qui promet trop tient peu : laissez ce style ;
Aimez autant, c'est tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, monsieur, qu'il me sera facile
D'obéir sur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.

Eh ! non.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur ; je vous assure...
Mon cœur me dit...

LE MARQUIS.

Il ment.

LE CHEVALIER.

J'ai là

De quoi l'aimer...

LE MARQUIS.

Eh ! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Je sens bien plus...

LE MARQUIS.

Ne sentez que cela.

LE CHEVALIER.

Je vous dis...

LE MARQUIS.

Eh ! monsieur !

LE CHEVALIER.

Mon cœur...

LE MARQUIS, *le prenant par dessous le bras et
l'entraînant.*

Ah ! quelle rage !

Ma nièce ne veut pas qu'on l'aime davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'Orson, à ce que j'aperçois,

Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,

Ne peut l'emporter sur la nôtre ;

Et nous boudons toujours : souvent, Dieu sait pourquoi !

Nous ne pouvons, le comte et moi,

Ni vivre en paix, ni vivre l'un sans l'autre.

Ce qui, par exemple, est pour nous

La cause d'un débat toujours prêt à renaître,

C'est son caractère jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux ? oh ! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être :

Car la comtesse enfin doit à peine endurer

Cette ennuyeuse frénésie.

LE MARQUIS.

Eh ! non, non : les amants, j'ose vous l'assurer,

Se plaignent de la jalousie,

Et sont ravis de l'inspirer.

Lorsqu'un jaloux déplaît, c'est qu'on est sans tendresse;

Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.

Pour mon neveu, je le confesse,

Du privilège il use largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'est-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment

Il nous suivait.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah! la bonne folie!

Ma nièce alloit écrire un mot à son amie;

J'oserois gager hardiment

Qu'il est parti sans nous rien dire,

Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en est capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous aperçu presque un air de courroux

Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage,

Sans doute, dans son cœur, a réveillé l'image

De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.

Il entre...

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Il a l'air pensif.

LE CHEVALIER.

Sa figure

A, ce me semble, un peu d'humeur.

(*au comte.*)

Qui peut t'avoir donné, comte, cet air rêveur?

Seroit-ce encor ton aventure?

LE MARQUIS.

Une aventure? Et peut-on la savoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle est... fort plaisante.

LE CHEVALIER.

A te voir,

On ne la croiroit pas plaisante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au soir, est arrivé d'Erbon.

Tout en entrant il a bien vite

Demandé madame d'Orson,

A qui, pour une affaire, il faisoit sa visite.

Je l'ai voulu mener chez elle promptement,

Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;

Et quelqu'un a couru vers son appartement

L'avertir que j'allois m'y rendre.

Nous montons donc assez vite et sans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon ! ceci sent un peu l'aventure de nuit ;
Le récit encor m'intéresse.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous, sur-le-champ la comtesse
Se lève, accourt, s'avance à travers une pièce,
Éclairée... assez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE COMTE.

Oh ! c'est ici... que commence la scène...
Elle couroit... l'on ne voyoit qu'à peine...
Et... par méprise apparemment...
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE COMTE.

Elle se jette.

Vous voilà, mon ami, dit-elle, tendrement !...
Et jusqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui soudain se répète...

LE MARQUIS.

Comme tu disois bien, l'aventure est vraiment
Plaisante.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Oh ! rien n'est plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis
se remettant.*

Vous sentez que pour moi je n'ai témoigné rien
Qui pût...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'est une méprise...

LE CHEVALIER, *riant aussi fort.*

Unique.

(*Le comte lui jette encore un coup d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi!

LE CHEVALIER, *toujours riant.*

Vous devez avoir bien ri tous trois!

LE COMTE, *avec colère.*

Oui, nous avons bien ri, monsieur,

LE CHEVALIER.

Oh! je le vois.

LE MARQUIS, *bas.*

Tenez, chevalier, je parie
Qu'il est jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, *bas.*

Quel amour!

LE CHEVALIER, *bas.*

Quelle jalousie!

LE MARQUIS, *haut.*

Après ce transport amoureux,
Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma nièce avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh! nous sommes tous trois... Ils sont, ma foi, tous deux
Un moment restés sans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, *d'un air rêveur.*

Savez-vous

Qu'il se pourroit fort bien qu'une pareille fête...

N'amusât pas tout-à-fait un jaloux?

Que la méprise enfin pourroit troubler sa tête?

LE MARQUIS.

(*à part.*)

(*haut.*)

Bon, la sienne est déjà troublée. Eh! mais pourquoi?

LE COMTE, *avec action.*

Mais vous ne sauriez croire, et je ne puis vous rendre

Toute l'impression... Non, j'en donne ma foi,

Je ne reçus jamais un accueil aussi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,

Comme un gage de sa tendresse:

Ce qu'à reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi;

Rien n'est plus sûr.

LE COMTE.

Oui, je confesse

Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi;

Quand plus loin la comtesse eût poussé la méprise...

LE COMTE, *vivement.*

Monsieur...

LE MARQUIS.

Écoute; une faveur surprise

Pourroit-elle éveiller un amoureux souci?

Où le cœur est les faveurs sont aussi.

Tu peux m'en croire un peu : j'ens aussi mon jeune âge ;

Nous avons à l'amour donné quelques moments ,

Et quelques-uns même au libertinage.

Mais de mon temps , oh ! le premier hommage

Étoit au cœur : sans le cœur, point d'amants.

Dans ce siècle , l'amour vit d'une autre manière.

Le cœur changea de place un beau jour à la voix

Des médecins du bon Molière ;

Nous l'avons déplacé depuis , une autre fois ;

Par un procédé fort honnête ,

Quittant sa place , alors il fut mis près de là :

Aujourd'hui nous changeons cela ,

Nous mettons le cœur dans la tête.

Mais je dois me dédire , au moins par un billet ,

De mon dîner ; avec vous je m'oublie.

Adieu , pardonnez , s'il vous plaît ,

Mes longs discours et ma folie ;

Car je suis un peu fou.

LE COMTE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

D'Orson,

Oh ! ça , parlons avec franchise ;
Confesse que d'hier la burlesque méprise
A troublé ta tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh ! mon cher , apprends , je te prie ,
Qu'un jaloux , puisqu'il faut te nommer par ton nom ,
Ne peut cacher sa maladie.

LE COMTE.

Ah ! je suis donc jaloux ?

LE CHEVALIER.

Mais , qu'est-tu donc ? Comment !
Au moindre bruit ton ame est alarmée ;
Sur un mot équivoque , et dit innocemment ,
Voilà ta fièvre rallumée ;
Qu'on ajoute un souris , c'est un redoublement ;
Et cela , sans aimer. Ma foi , pour une belle ,
Cette mode , je crois , seroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle , moi ?

LE CHEVALIER.

Tout.

LE COMTE.

Non, je veux qu'elle n'aime personne,

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.

Encor si ton honneur s'alarmoit, cet effroi

Est un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne;

Je te plaindrois sincèrement :

Mais non, ce n'est, sur ma parole

Ni préjugé, ni faux raisonnement;

C'est une passion aussi triste que folle.

LE COMTE.

Point; c'est un sentiment par la raison dicté;

C'est de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'est de la vanité.

(plus gaiement, mais plus bas.)

Mais il me vient une pensée, écoute :

Si ton cœur est jaloux de ce qu'il n'aime pas,

De ce qu'il aime il ne l'est pas, sans doute?

Et sans danger on pourroit, en ce cas...

LE COMTE.

Hem?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtresse.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut absolument

Que monsieur plaisante sans cesse.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh ! finissons.

LE CHEVALIER.

Franchement ,

J'admire de ton cœur les vastes fantaisies.

Il est, ma foi, par-tout. Comment !

Mener de front deux jalousies !

C'est n'être pas oisif, vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Écoute, chevalier, parlons sans nous déplaire.

Endoctriner le frère en épousant la sœur,

C'est trop d'affaire aussi ; l'on ne peut pas tout faire.

Si tu le veux, dès demain sois mon frère ;

Mais ne sois pas mon précepteur.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER.

Hom ! mon frère se fâche ; il avoit l'air sévère :

Mais je suis fait à sa prompte fureur ;

L'apaiser n'est pas une affaire ;

Il est sensible, il a bon cœur...

Mais cette jalousie à quoi donc lui sert-elle ?

Est-ce une volupté qu'un éternel courroux ?

Je conçois les plaisirs d'un époux infidèle ;

Mais je ne conçois pas les plaisirs d'un jaloux.

Voici sa jeune sœur. Ses graces, son langage

M'amusent fort ; mais tout ce badinage

Pour moi bientôt n'est plus un jeu :
Quand je vois sa gaieté, la mienne baisse un peu ;
De jour en jour je sens que je m'engage.

SCÈNE V.

MADemoiselle D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *seul*.

J'aime et je hais son enjouement.

(*haut.*)

Mademoiselle, ah ! de grace, un moment.

Vous me fuyez ?

Mlle D'ORSON.

Moi ? non. Je fais un tête-à-tête ;

Car, si l'on m'a dit vrai, c'est un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'est selon la personne ; et ces libertés-là

Deviennent un plaisir honnête,

Et très permis au terme où nous voilà.

Mlle D'ORSON.

Il est vrai qu'on me dit sans cesse

De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots

Vous causent-ils de la tristesse ?

Mlle D'ORSON.

Rien ne m'attriste, moi.

LE CHEVALIER, *à part*.

Toujours mêmes propos.

(*haut.*)

Mais est-ce sans regret que votre cœur s'engage ?

Mlle D'ORSON.

Je ne peux pas savoir auparavant

Si j'aimerai le mariage ;

Mais je sais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*à part*)

Fort bien. Plus d'une fille , aux autels amenée ,

N'a pas d'autre amour dans le cœur ;

Du couvent ainsi la laideur

Embellit souvent l'hyménée.

(*haut.*)

Mais n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur

Que de trouver une chaîne nouvelle ?

Le mariage en soi n'est rien , mademoiselle ;

C'est l'époux , non l'hymen , qui plaît ou qui déplaît.

Quand on hait le mari , le mariage est laid.

Or , dites-moi donc , je vous prie ,

Avez-vous du penchant à m'aimer en effet ?

Mlle D'ORSON.

Il le faut bien , puisque l'on nous marie.

LE CHEVALIER , *à part.*

Il le faut bien est galant tout-à-fait.

(*haut.*)

Mais c'est par goût , non par obéissance ,

Qu'on doit aimer.

Mlle D'ORSON.

J'aime par goût aussi ,

Car depuis que je suis ici ,

Vous me voyez toujours chercher votre présence;
Je m'amuse avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;

Elle s'amuse. Avec ces discours-là,
Ensemble elle me charme et me met en colère.

(*haut.*)

C'est que si j'allois vous déplaire,
Ma maison deviendrait pour moi
Un vrai couvent; et le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous ne me plaît guère.

Mlle D'ORSON.

Oh! du mien votre cœur sera toujours content;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant!

Mlle D'ORSON.

Mais promettez qu'aussi rien ne pourra détruire
Notre enjurement, nous donner l'air boudeur;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! bon, je la ferai rire.

Mlle D'ORSON.

Où; c'est que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a, ma foi, raison; je ris moins qu'elle.

(*haut.*)

Ne craignez rien; pour vous nous rirons tous.

Vous ne vieillirez pas pour moi, mademoiselle;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

Mlle D'ORSON.

Mais il me reste encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me semble,
Sitôt qu'ils sont unis, cessent de vivre ensemble.
Il vient ici grand monde, et j'observe tout bas
Ce que fait monsieur ou madame.

Quand nous avons l'époux, nous n'avons point la femme;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.

C'est ainsi qu'avec la comtesse
Mon frère même en use tous les jours;
Moi je voudrois, je le confesse,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh bien! avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais;
Mademoiselle, je promets
De ne vous pas laisser un moment de veuvage.
Quand...

SCÈNE VI.

MADemoiselle D'ORSON, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

J'amène le comte ici,
D'Elcour; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après je voudrois bien aussi

Vous entretenir, vous instruire
De mes projets sur le comte et sur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient ; laissez-nous.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Avant que le marquis revienne ,
Monsieur le comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, madame? De d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! Mais de lui, je n'ai, qu'il me souviene.
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Où, vous avez raison ;

C'est lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Où, je veux croire

Qu'il peut en parler ; mais sur quoi?

LE COMTE.

Eh mais ! d'hier il peut conter l'histoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi.

Et puis c'est tout.

LE COMTE.

Et c'est déjà trop.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Mais j'espère

Que sans peine de vous j'obtiendrai le pardon

D'un transport si peu volontaire ;

Et que votre amitié ne voudra pas me faire

Un tort réel d'une méprise.

LE COMTE.

Non...

Mais pourquoi cette course imprévue et subite ?

Vous auriez pu m'attendre en votre appartement ;

Vous auriez pu, du moins, courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il est vrai ; je reçois si peu votre visite,

Que le plaisir, l'étonnement,

M'ont fait courir un peu trop vite.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, et non pour moi.

Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire...

LA COMTESSE.

Eh bien ! après ? d'où vous vient cet effroi ?

LE COMTE.

L'on veut, dans ses récits, être gai... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon sincère :

Et je vois en lui...

LE COMTE

Moi je voi

Qu'en racontant, même de bonne foi,

Assez souvent on exagère.

LA COMTESSE.

Soit. Mais c'est un ami : pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde est plein d'échos ; tout se répète ;

Tout s'envenime ; on interprète

Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...

Mais, expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement est presque sans bongie,
Est à peine éclairée. Oh ! vous avez des gens

Si paresseux, si négligents !

LA COMTESSE.

C'est que jamais le soir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi ; j'ai dû les étonner.
On ne devine pas...

LE COMTE.

Il falloit deviner.

On ne peut pas être plus mal servie ;
C'est à faire pitié, madame. Et, s'il vous plaît,
Quel est donc ce charmant valet,
Qui me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdiment,
A couru vite vous l'apprendre ?

LA COMTESSE.

Oh ! c'est excès de zèle ; il a cru bonnement...

LE COMTE.

Vous auriez bonne grace encore à le défendre !
Vous ne voyez donc pas où cela va ? Comment !
Sentez-vous quels soupçons un jaloux pourroit prendre ?
Et si je l'étois, moi, jaloux ?

LA COMTESSE.

Il est certain

Que c'est tout mettre au pis, aussi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin

Il en est, des jaloux. Or vous devez comprendre

Que tels valets, entre nous,

Vous feroient soupçonner de craindre qu'un époux

Ne vint un beau jour vous surprendre.

LA COMTESSE.

Commue vous allez loin !

LE COMTE.

Vraiment,

C'est que pour vous cela me pique.

Même je vous prierai quelque jour instamment

De faire maison nette impitoyablement,

Et de vous composer un nouveau domestique.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, ordonnez librement ;

Prenez sur ma maison un pouvoir despotique.

Mais, venons à l'objet dont au moins en ce jour

Je voudrois avec vous parler en confidence.

Votre sœur est promise au chevalier d'Elcour ;

Souffrez que mon ame, à son tour,

Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi ! madame, auriez-vous blâmé ?...

LA COMTESSE.

Non, monsieur, non

Chez mademoiselle d'Oison

Le goût seul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore.

Mais je voudrois vous voir encore

Interroger le cœur de son époux,

Le sonder...

LE COMTE.

Mais son cœur s'est montré devant vous

Cent et cent fois ; d'Elcour est incapable

De vouloir vous en imposer.

LA COMTESSE.

Oui ; mais peut-on lui supposer

Un amour tant soit peu durable ?

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous savez , je crois ,

Ce qu'il est.

LE COMTE.

Dites mieux , ce qu'il fut autrefois.

Peut-être sa gaieté garde encor le langage ,

L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un seul moment ;

Mais il est généreux , bon ami , bon amant ;

Il sera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce présage.

Pardon : vous connoissez mon cœur ;

Vous le savez , pour votre jeune sœur

J'ai la tendresse d'une mère.

Voyez encor d'Elcour. Ah ! recommandez-lui ,

Priez-le bien , comme ami , comme frère ,

D'être toujours ce qu'il est aujourd'hui.

Je la connois, je réponds d'elle;

Elle l'aimera quelque jour :

S'il alloit trahir son amour,

S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle,

Ah ! j'en suis sûre, elle en mourroit.

Oui, par fierté, peut-être, elle voudroit

Cacher aux yeux d'autrui sa blessure cruelle;

Peut-être même aux yeux de son époux,

Pour ne pas l'affliger, et par délicatesse,

Dans son cœur, en secret jaloux,

Elle renfermeroit ses ennuis, sa tristesse;

Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh ! mais pourquoi...

Se créer par avance un chimérique effroi ?

Pourquoi... du chevalier soupçonner la tendresse ?

LA COMTESSE, *avec abandon.*

Vous ne connoissez pas les supplices affreux

D'une épouse qui cache un amour malheureux ;

Qui de ses pleurs, la nuit, baigne sa triste couche,

Et fait mentir, le jour, ses regards et sa voix ;

Qui toujours se condamne à porter à-la-fois

Le chagrin dans le cœur, et le rire à la bouche.

Si vous saviez tout ce qu'on souffre, hélas,

A n'être plus aimée, alors qu'on aime encore !

N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore !...

Tant de secrets ennuis ! de douloureux combats !

Qu'à jamais, s'il se peut, votre sœur les ignore !

(*se reprenant.*)

Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois ;

Mon amitié...

LE COMTE.

(à part.)

Madame!... Oh! non, jamais sa voix

(haut.)

Ne m'a si fort troublé! Ma surprise est extrême!

Sur un ton si chagrin vous parlez des époux,

Que vous avez l'air, entre nous,

D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, très gracieusement.

Non, mon ami: vous avez mal jugé

Des mots où pour ma sœur mon ame se déploie;

Non; je suis votre épouse, et la suis avec joie:

Avec ma main mon cœur est engagé.

Du couvent à l'autel par mon père amenée,

Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée:

Mais, libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content;

Vous fûtes accepté lors de notre hyménée;

Vous seriez choisi maintenant.

Pardon; je n'ai pu me contraindre:

Mais par ce long discours, qui peut vous étonner,

Non, mon dessein ne fut pas de me plaindre,

Moins encor de vous chagriner...

N'est-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner?

Vous ne m'en voulez point? et je n'ai pas à craindre...

SCÈNE VIII.

MADemoiselle D'ORSON, LE COMTE,
LA COMTESSE.

Mlle D'ORSON.

Mon frère, on a servi; mon oncle est prêt; et moi,
De sa part, je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi! je respire.

LA COMTESSE.

(*à part.*) (*haut.*)

Elle arrive à propos. Nous descendons, ma sœur.

(*au comte, en lui tendant gracieusement la main.*)

Donnez-moi donc la main, monsieur le comte.

Vous ne me tiendrez pas rigueur?

(*Après que le comte lui a donné la main comme un
homme qui sort d'une rêverie dont il est confus.*)

Voilà la paix faite; et j'y compte.

SCÈNE IX.

MADemoiselle D'ORSON.

Elle rit! mais eu même temps

On voit qu'elle déguise une douleur secrète.

Ai-je donc tort quand je répète

Que les époux ne sont pas tous contents?
 Mais que faire? S'il faut qu'on choisisse à mon âge
 Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
 Aura vu le premier, voudra du mariage :
 Ce doit être un dur esclavage,
 S'il fait regretter le couvent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER.

Oh ! me voilà pris ! oui , ma foi !
Que de charmes divers un seul objet rassemble !
Tant de candeur et d'esprit tout ensemble !
Que de graces !... Mais en ce jour
Un soin plus sérieux m'appelle :
C'est par les seuls devoirs d'une amitié fidèle
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin , cette Circé nouvelle ,
Qui fait du comte aujourd'hui le destin.
J'ai dit deux mots , mon projet est en train.
Si le comte est aveugle , il est temps qu'on l'éclaire ,
Ma charmaute Sophie ; et j'en fais mon affaire.
Je sais sur votre cœur comme on acquiert des droits ;
Si je vous rends dupe une fois ,
C'est pour vous empêcher d'en faire.
Relisons mon épître : oui , ce ton prévientra...
Vos charmes... elle y croit... Mon cœur... elle y croira.
Eh ! pas mal ! comme ici le sentiment petille !
Ah ! séducteur ! fort bien ; et puis , par apostille ,
Des diamants ! quel style ! oh ! ma lettre prendra ;

J'en suis sûr, on m'écouterà.

(*Il donne à son laquais une lettre et un écrin.*)

Cermon, partez, et faites diligence;

Mais sur-tout point de confidence.

(*seul.*)

Tout, ses biens, son honneur, lui-même, est en danger.

Je ne vois qu'un moyen d'empêcher son naufrage;

Mais ce moyen, qui peut le dégager,

Je risque tout à le mettre en usage.

Il peut m'ôter sa jeune sœur :

N'importe; l'amitié, l'honneur...

Dois-je de mon projet avertir la comtesse?

Mais non. Pourquoi réveiller sa tristesse?

Ah! plutôt puisse-t-elle, appelant sa raison,

Toujours de sa rivale ignorer jusqu'au nom!

Épargnons sa délicatesse.

SCÈNE II.

MADemoiselle D'ORSON, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Je vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non; je pars à l'instant.

LA COMTESSE.

Oui; mais songez qu'on vous attend.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, MADemoiselle D'ORSON.

LA COMTESSE.

Vous savez si pour vous mon ame s'intéresse,
Ma sœur : pour prix de ma tendresse,
Traitez-moi, non pas comme sœur,
Mais comme amie ; ouvrez-moi votre cœur.

Mlle D'ORSON.

Quoi ! m'avez-vous surprise à n'être pas sincère ?

LA COMTESSE.

Non : mais ici sur-tout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner ?

Mlle D'ORSON.

Mais oui, je l'aime assez.

LA COMTESSE.

Je sais que votre frère
Desire cet hymen, sans vous y condamner.
Si quelque autre...

Mlle D'ORSON.

A présent, c'est une affaire faite ;
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi !

Vous ne pourriez...

Mlle D'ORSON.

Le chevalier et moi,

(à l'oreille de la comtesse, et d'un air d'enfantillage.)

Nous sommes arrangés.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Bon !

Mlle D'ORSON.

Oui, je le répète,

Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner sa foi.

Puis il m'a promis... Il me semble

Que l'hymen quelquefois donne un air triste.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

Mlle D'ORSON

Nous serons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

Mlle D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud rassemble,

Quand l'un est ici, l'autre est là.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

Mlle D'ORSON.

Nous changeons tout cela,

Et nous serons toujours ensemble.

LA COMTESSE, *avec l'expression du sentiment.*

Oui, sans doute, oui, l'hymen vous doit des jours heureux.

Mais du bonheur quand on se fait l'image,

On doit craindre, si l'on est sage,

D'exagerer son espoir et ses vœux.

Quand on voit trop beau par avance,

Quelquefois, tant de près le charme est alloibli,

Le bien que l'espérance avoit trop embelli,
Est gâté par la jouissance.

Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguste et souvent fortunée,
Craignez qu'espérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous enfin qu'user de complaisance

Est le bonheur et le devoir de tous;

Et que souvent, pour deux époux,
L'art d'être heureux, c'est l'indulgence.

Mlle D'ORSON.

Mais si le chevalier alloit être jaloux?

LA COMTESSE.

Eh bien ! un cœur jaloux et tendre
Pent faire encor notre bonheur.

Mlle D'ORSON.

Que vous devez être heureuse, ma sœur !
Car mon frère est jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort*.

Je suis heureuse aussi.

Mlle D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confesse,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, vous prenez
L'air occupé pour la tristesse.

Le nom d'épouse, en comblant nos desirs
Ajoute à nos devoirs ainsi qu'à nos plaisirs

Mlle D'ORSON.

Oui, souvent vous m'avez fait craindre
Que mon frère en secret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frère ! Et sur quoi peut-on le soupçonner ?
Me vîtes-vous jamais l'accuser ou m'en plaindre ?
La paix et l'union habitent parmi nous.

Vous le voyez, demain nous célébrons sa fête ;
Pour lui, sans l'avertir, un spectacle s'apprête ;
Et j'ai pris dans la pièce un rôle, ainsi que vous.
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante ?

Mlle D'ORSON.

Vous m'assurez donc bien que vous êtes contente,
Heureuse ?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

Mlle D'ORSON.

De quel poids vous soulagez mon cœur !
Ainsi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le sort du mariage ?
A prendre un époux ?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, ma sœur.

(*à part.*)

Je souffre à lui parler, et ne sais que lui dire ;
A chaque mot mon ame se déchire.

(*haut.*)

Allez, ma sœur... d'Elcour nous attend au jardin...
J'ai quelque ordre à donner... Je vous rejoins soudain.

Mlle D'ORSON, seule.

Bon. Ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle dissimule en vain !
Quand elle dit qu'elle est contente,
Elle le dit d'un ton chagrin.

J'en reviens toujours là ; ma sœur aura beau dire :
De quelque ennui secret son cœur est dévoré ;
Chaque fois que je la vois rire,
Je m'aperçois qu'elle a pleuré.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, MADemoisELLE
D'ORSON.

LE MARQUIS.

Quoi ! ma petite nièce ici seule ?

(*s'approchant de l'oreille de mademoiselle d'Orson.*)

Il nous quitte ;

Mais je le crois encore au jardin. Vite ! eh vite !

(*Il la pousse vers la coulisse ; mademoiselle d'Orson
s'en va, et le marquis rit de plaisir en la regar-
dant.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Avant de m'en aller, d'Orson, causons un peu ;

Rien ne nous presse. Mon neveu,

C'est moi qui fis ton mariage,
Et je suis, grace au ciel, content de mon ouvrage;
De ta conduite enfin je suis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce...

LE MARQUIS.

Point de modestie.

Aussi pour toi mon amitié,
Commue tu vas le voir, ne s'est pas ralentie.
Je viens solliciter, d'Orson; sais-tu pourquoi?
Connois-tu mon projet?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réussisse;
Le succès te fera plaisir autant qu'à moi,
J'en suis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez justice.

LE MARQUIS.

Oh! je m'entends.

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; et c'est ainsi qu'il faut que tout se traite.
C'est peu de demander la grace qu'on souhaite;
Il faut courir après, si l'on veut l'attraper.

La faveur est comme une belle,
Aux modestes amants toujours fière et cruelle.

Fatiguez à grands cris ceux par qui doit couler

De ses dons la source infidèle :

Avant d'avoir réponse, il faut long-temps parler.

Enfin ces bienfaiteurs que par-tout on renomme

Cherchent assez souvent, en obligeant quelqu'un,

Moins à servir un galant homme ,

Qu'à s'affranchir d'un importun.

J'ai toujours voulu me conduire

D'après les sentiments que je t'expose ici.

Ont-ils le sens commun? je n'oserois le dire ;

Car l'âge avec le corps use l'esprit aussi.

LE COMTE.

Comment ! de ce discours aussi vrai qu'énergique

Chaque mot devrait être écrit ;

C'est parler en homme d'esprit ,

Et penser en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le sens commun?

LE COMTE.

Vous? Vous êtes la raison même.

LE MARQUIS.

J'en suis bien aise. Allons, tu sais combien je t'aime ;

Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.

Ah ! tiens, voilà Frontin.

SCÈNE VI.

FRONTIN, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE, à *Frontin*.

Approchez. Et ma lettre?

(*au marquis.*)

Vous permettez?

FRONTIN.

Je viens de la remettre;

Et l'on a répoudu : J'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie?

FRONTIN.

Oh ! personne ;

On étoit seule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré?

FRONTIN.

Oui, monsieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je soupçonne...

N'as-tu rien observé? N'as-tu...

FRONTIN.

Pardonnez-moi,

J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit ! On parloit ! On m'a vu !... Quel langage !

Mon neveu, ce garçon méconnoit-il l'usage

De nommer les gens par leur nom ?
Ne sait-il donc jamais s'exprimer que par *on* ?

LE COMTE.

Il est vrai que sa langue est un peu singulière ;
C'est un tic. Par bonheur je suis fait à son ton ;
Même en l'interrogeant je savois la manière
Dont il alloit répondre à chaque question.

LE MARQUIS.

Moi qui n'y suis pas fait, avec lui je te laisse ;
Plus à son aise *on* pourra te parler

SCÈNE VII.

FRONTIN, LE COMTE.

LE COMTE.

Ce soir au bal elle veut donc aller ?

FRONTIN.

Monsieur, à ce seul mot , qui bannit la tristesse ,
J'ai vu dans ses beaux yeux éclater l'allégresse.

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins ?

FRONTIN.

Non, monsieur ; il faut tant de soins !

Mais quand il sera plus facile

De prévoir le moment auquel on sera prêt ,

Quelqu'un viendra vous parler en secret ,

Ou bien à moi, si monsieur est en ville.

LE COMTE.

On choisira sans doute un messenger habile ?

FRONTIN.

Oh! de vos soins on sait que le plus important
C'est le secret; que, par délicatesse,
Monsieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la comtesse;
Que vous êtes humain, et qu'il est parmi nous
Peu de maris qui soient faits comme vous.
Monsieur, votre prudence est telle,
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous savez que sans bruit
Il faut que mon carrosse, avant d'être chez elle...

FRONTIN.

Oui, monsieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit..

FRONTIN.

Je sais, point de flambeau; je suis assez instruit.
Vous voulez au censeur le plus inexorable
Fermer la bouche forcément;
Je sais que vous voulez, monsieur, absolument
Vivre en époux irréprochable...

LE COMTE.

Mais à Lisette, au moins, vous n'allez pas conter?..

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infame!
A qui pourrois-je résister,
Si j'étois séduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas à pas,
Et mon premier forfait, monsieur, ne seroit pas

Une malice aussi profonde.

A ma femme, qui, moi, j'irois conter cela?

Il faudroit donc qu'avant d'en venir là,

Je l'eusse dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertissez mes gens qu'on peut laisser monter

Un laquais qui tantôt viendra se présenter.

J'attends madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Faut-il être attristé, madame, ou réjoui,

De ce qu'on vient de vous écrire?

Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,

Et j'oubliois de vous le dire.

C'est de mon vieux parent le marquis d'Ervaley;

Il arrive à Paris, et son retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la personne.

LA COMTESSE.

Je le sais bien, monsieur; et si j'en ai parlé,

C'est... pour parler.

LE COMTE, *après un silence.*

Je viens vous faire confidence

D'un doute qu'aujourd'hui m'inspire votre honneur :
A votre jugement je le soumets d'avance.

Quoique d'Elcour bientôt soit l'époux de ma sœur,
Il ne l'est pas encore ; et, durant mon absence,
Il précède, accompagne ou suit par-tout vos pas...

Comme moi, ne craignez-vous pas ?

LA COMTESSE.

Quoi ?

LE COMTE.

Les propos. Vous savez comme on donne
Un ridicule.

LA COMTESSE, *à part.*

Bien ! ceci fait des progrès ;
Ses soupçons, grace au ciel, n'ont épargné personne.
(*haut.*)

D'Elcour est votre ami.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ! après ?

Ce n'est pas moi non plus qui le soupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Par-tout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne suis là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire ;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très bien ;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre absence.

LE COMTE.

Oh ! j'en croirai votre prudence.

Mais à d'Elcour , de tout cet entretien ,
Vous ne ferez , j'espère , aucune confidence ?
Vous le verriez bientôt , oh ! je connois d'Elcour ,
Me prêter des motifs... et peut-être à vous-même ;
Vous taxer envers moi d'un véritable amour ;

Me croire aimé par vous... là... comme on aime.
Ce seroit , n'est-ce pas , vous... calomnier ?...

LA COMTESSE.

Moi?...

Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui , je le croi ,
Une amitié bien douce , bien tranquille.

LA COMTESSE , *à part.*

Tranquille !

LE COMTE.

Et l'amitié , j'en fais toujours grand cas.
M'aimer d'un autre amour vous seroit difficile ;

Cela doit être , et je ne prétends pas
Être exigeant , cruel... Mais à propos , madame ,
Vous a-t-on dit la nouvelle du jour ?

LA COMTESSE.

Non , monsieur.

LE COMTE.

Le marquis d'Herté , contre sa femme ,
Vient d'obtenir un ordre de la cour :
Elle est partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu ! quelle triste nouvelle !
Que je la plains !

LE COMTE.

Mais , avec elle ,
Vous n'aviez , ce me semble , aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur est si grand , monsieur , que la pitié
Doit...

LE COMTE.

C'est avoir l'ame fort belle :
Mais son malheur n'est pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La marquise , dit-on , avant d'être infidèle ,
Avoit perdu son cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par-là je ne veux point excuser ses erreurs.
Je sais que d'un mari les volages ardeurs
N'autorisent jamais les travers d'une femme ;
Quand un époux a pu nous oublier ,
La vengeance est un droit qu'en vain l'amour réclame ,
Imiter un ingrat , c'est le justifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort , madame.
Oh ! oui... Mais il disoit qu'un mari vigilant ,

Même à l'excès , devient utile ;
Qu'à sa femme , en la surveillant ,
Il rend la vertu plus facile ;
Qu'il fait doubler les forces de son cœur
Par sa jalousie importune ;
Et qu'à tout prendre enfin , pour garder son honneur ,
Deux sagesse valent mieux qu'une.
Il avoit de l'esprit.

LA COMTESSE.

D'accord.

Mais on dit qu'il grondoit sans cesse.

LE COMTE.

Il avoit tort.

Mais il disoit , il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime ,
Triste ou gai , plaît également.
Assez bien parfois il raisonne.

LA COMTESSE.

Et sitôt qu'il alloit joindre son régiment ,
Il falloit qu'enfermée en son appartement
La marquise ne vît personne.

LE COMTE.

Il avoit tort assurément.

Mais voici son raisonnement :

Du sexe , disoit-il , moi , je suis idolâtre ;
Je crois qu'il se défend par sa seule vertu ;
Mais le plus sûr , pour n'être point battu ,
C'est de n'avoir pas à combattre.
Plus il l'aimoit...

LA COMTESSE.

Ah ! bon , insistez sur ce point ,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point ;
Je suis historien.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'un époux aimable
Elle avoit la tendresse ! Est-il un sort plus doux ?
Quoi ! pouvant être heureuse au sein de son époux ,
Elle aima mieux être coupable !
On l'aimoit , et son cœur a formé d'autres vœux !
Elle a détruit son bonheur elle-même !
Qu'importe que l'objet qu'on aime
Soit jaloux , s'il est amoureux ?
Ses soupçons outrageants , même ses violences ,
Tout ce que l'amour fait est absous par l'amour :
Ses peines sont des récompenses ;
Et pour lui le cœur , chaque jour ,
De ses privations se fait des jouissances.
Oui , que l'on me condamne au reproche , au courroux ,
A la gêne , à tous les supplices
Que puisse inventer un jaloux ;
S'ils viennent de l'amour , j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi , si l'on peut vous aimer sans cela ?...

LA COMTESSE.

(à part , mettant la main sur
son cœur.)

Oui , vous avez raison . . Mon mal est toujours là.

Oh ! je le vois , j'aurois beau faire ;
Je ne peux jusqu'au bout l'entretenir sur rien
Sans me trahir.

LE COMTE , *à part.*

Ah ! j'avois bien affaire
De demander cet entretien !

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Ah ! vous voilà tous deux ! Je vien
Vous faire un récit qui , j'espère ,
Va vous amuser.

LE COMTE , *à part.*

Ah !

LA COMTESSE , *à part.*

J'en ai besoin.

LE COMTE.

Eh bien !

Nous voilà prêts, mon oncle.

LE MARQUIS.

Écoute.

En te quittant , il te souvient sans doute
Que chez le commandeur j'allois dire deux mots.
J'étois à peine assis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs , féconds , intarissables,
Du bulletin du jour courriers infatigables

Tu ne vois rien encor de plaisant?

LE COMTE.

Jusque-là.

LE MARQUIS.

Un moment, et nous y voilà.

J'écoutois peu sa harangue indiscrete,
Même ennuyé déjà, j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille distraite.

LE COMTE.

Mon nom !

LE MARQUIS.

Oui, ce monsieur t'a daigné consacrer
Un article de sa gazette.

LE COMTE.

C'est trop d'honneur, assurément.
Mais, qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment.

Il ignoroit mon nom. Sa politesse,
Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long et l'esprit et le cœur
Et la beauté de la comtesse ;
(*en riant.*)
Puis d'un ton presque douloureux,
Il a dit que c'étoit dommage,
Et que ses qualités, ses charmes et son âge,
Méritoient un sort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux? Quel est ce langage?
Mais je suis très heureuse.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'y sommes pas.
Il a dit que de la comtesse
Le monde faisoit tant de cas ,
Qu'avec chagrin tous les gens délicats
T'avoient vu prendre une maîtresse.
(*Il rit de toutes ses forces.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, monsieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend

Que d'une jeune fille achetant la tendresse,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem? que dis-tu du personnage?
Conter tout cela, moi présent!
Ne trouves-tu pas bien plaisant
Qu'il vienne!...

LE COMTE.

(*à part.*)

Oh! très plaisant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me passerois fort d'un pareil entretien.

En effet, pour nous faire rire,
Mon oncle s'y prend assez bien!

LE MARQUIS, *de même.*

J'écoutois d'abord sans rien dire;
Puis, pour faire durer le plaisir jusqu'au bout,
J'ai fait des questions : il répondoit à tout;

Et toujours pour un mot une harangue entière.
Cet homme-là sait tout absolument;
Comme toi-même, il connoît ta bergère.

LA COMTESSE.

Ainsi le premier fat, toujours impunément,
D'un seul mot dénigre, diffame...

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous savons tous, madame,
Que vous êtes heureuse; ainsi point de courroux.
Bien, fort bien, ai-je dit: mais le connoissez-vous?

LE COMTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle :
Mais il tient ces détails de l'un de ses amis.
Il a fait plus, il m'a promis...

LE COMTE.

Il a promis?...

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle?

Et vous avez dit non?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi!...

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot, et bien vite.

LA COMTESSE, *à part.*

Je souffre, hélas ! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi vous mêler?...

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, il mérite

Que je le pousse à bout. Oh ! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non ;

Ne vous commettez point ; c'est moi seul qu'on offense .

J'irai moi-même, et j'en aurai raison.

LE MARQUIS.

Point : je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je pense ,

Si vous me demandez mon avis sur cela ,

Qu'il faut répondre à tous ces propos-là

Par le mépris et le silence.

LE MARQUIS.

Eh bien ! quel air dolent avez-vous là tous deux ?

Quel diable de maintien !

LE COMTE.

Ah ! c'est qu'il est fâcheux...

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh ! très fâcheux, je le confesse.

Ah ! fort bien, petit scélérat !...

Prenez bien garde à vous, ma nièce :

Vous avez pour époux un perfide, un ingrat.

On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie ;

Il n'en est rien, c'est un détour ;

Pour vous son cœur a de la jalousie,
Pour une autre il a de l'amour.

(*Il rit encore plus fort.*)

LA COMTESSE.

Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'est-ce ?

Encor de l'humeur, du courroux ?

Toujours effarouchée ? En vérité, ma nièce,
Ou ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'est qu'il est vrai qu'un pareil persiflage,
S'il se prolonge trop, mon oncle, amuse peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus ! parbleu,
Notre conteur l'est un peu davantage.
Et l'histoire, dis-moi, de ta belle, entre nous,
En abrégé penses-tu qu'il l'ait faite ?
Il en parloit d'un ton à tner un jaloux.

Il faudroit voir comme il la traite ?

Monsieur le comte, vous pensez

L'avoir séduite, être aime d'elle ?

Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.

Elle vous est pleinement infidèle.

LE COMTE, *vivement, et avec un rire forcé.*

Comment ?... car en effet ceci devient plaisant.

Oui, mon oncle a raison, madame ;

Il faut en rire. On dit donc à présent

Que ma belle a trahi ma flamme ?

Ah ! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon !

C'est un malheur. Et pour qui ? le dit-on ?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*

Pour mille ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'est dommage

LE MARQUIS.

Ah ! vous vous avisez, vous, monsieur le volage,

D'être à-la-fois dupe et fripon !

Sûr du cœur de votre maîtresse,

Sûr de votre secret, donnant un libre essor !...

Mais, chut ! n'en parlons plus, car nous ferions encor,

A coup sûr, pleurer la comtesse.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle ; c'est moi qui crains de vous troubler.

Je ne me seus pas bien ; souffrez que je vous quitte.

(*Elle sort.*)LE MARQUIS, *au comte.*

Que t'ai-je dit ? Va-t'en bien vite ;

Va, cours la consoler. Va, va.

(*Il le pousse, en riant, vers la comtesse. Le comte qui fait d'abord semblant de la suivre, sort par une autre porte, sans que le marquis s'en aperçoive.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS.

Oh ! les amants ,

Je l'avouerai , sont de drôles de gens !

Quand j'y songe pourtant , mon récit trop sincère
De ma nièce , après tout , pourroit troubler le cœur ;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire ,
Pour pouvoir dissiper ensuite son erreur.
Allons , je me prépare une triple alégresse ,
Humilier d'un fat le babil scandaleux ,
De mon neveu d'Orson justifier les feux ,
Et remettre la paix dans l'esprit de ma nièce.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

Quoi ! vous partez si vite ?

LE MARQUIS.

Une affaire qui presse...

LE COMTE.

Vous n'allez pas sans doute éclaircir de ce pas,
L'histoire, la, de ma maîtresse ?
Ces contes de tantôt ?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh ! non ; c'est pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh ! je n'y songeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...

Mais il est mieux de n'en rien faire.

Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non : je n'irai que ce soir.

LE COMTE, *vivement*.

Ce soir?

LE MARQUIS.

Oui. N'est-ce pas assez tôt?

LE COMTE.

Au contraire.

Même je craindrois, entre nous,

Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous

D'aller vérifier une aussi triste fable :

Car dans le fond rien n'est plus misérable.

Et si j'étois de vous...

LE MARQUIS.

Eh ! non, non, mon neveu.

Aux dépens du content je prétends rire un peu ;

Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.

Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison.

LE MARQUIS.

Hier tu t'étonnois, d'Orson,

De me voir éveillé plus tôt qu'à l'ordinaire?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'est qu'à la cour se traite mon affaire ;

Et dans ce pays-là, mon neveu, sois certain

Que, fût-on éveillé long-temps avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire...
Convenez qu'on a su pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, absurde. J'ose croire...

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler?

LE COMTE.

La, de la ridicule histoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah ! rien n'est si plaisant.

Mais il s'agit d'autre chose à présent.
Je n'ai fait jusqu'ici parler que mes services ;
Mais si, de jour en jour, après m'avoir promis,
Le ministre me fait essúyer des caprices,
Je saurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au ministre ? es-tu fou, d'Orson ?
Pour le succès cela feroit merveilles !
C'est fort bien solliciter !

LE COMTE.

Non ;

Je parlois de ce fat...

LE MARQUIS, *en colère.*

Oh ! ce propos, d'Orson,

Me lasse enfin , commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah ! mon oncle , pardon :
Rien ne pourra plus me distraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colère.*

C'est bien le moins , je croi ,
Lorsque pour toi j'agis , que tu daignes m'entendre ;
Car ce que je viens d'entreprendre ,
Ce que j'ose espérer est pour toi seul.

LE COMTE.

Pour moi?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui , mon cher neveu , c'est pour toi.
Auprès du roi , ce que je sollicite ,
C'est , entre nous , son agrément
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement ;
C'est pour cela qu'ici je te fais ma visite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus , mon cher oucle ; eh ! comment
Pourrai-je jamais reconnoître?...
Quoi ! vous venez exprès?...

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens ,

Mon neveu, sont embarrassants :

Tu ne m'attendois pas ; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui ? vous, mon oncle ! O ciel ! ni le temps, ni le lieu...

SCÈNE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au marquis.*

Monsieur, votre notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire :

(au comte.)

On attend. Sors-tu, toi ?

LE COMTE.

Non ; je m'en vais écrire,

En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, saus adieu.

(Le comte et le marquis sortent.)

SCÈNE III.

FRONTIN.

Monsieur s'est ennuyé d'être un mari fidèle ;

De mon mieux je me prête à ce goût passager.

A-t-il bien ou mal fait ?... quant à moi, je me mêle

D'obéir à mon maître, et non de le juger.
Je crois bien qu'on pourroit, en critique sévère,
Le chicaner un peu sur cette humeur légère :

Mais suis-je fait pour le changer?

Et d'ailleurs, raisonnons. Pour aimer sa maîtresse,
Il me paie assez bien, il faut noter ce point;
Mais, pour aimer sa femme, il ne me paieroit point.
J'use de son argent, et lui de mon adresse :
Tout est dans l'ordre. Il se peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence :
Mais, ma foi, je ne suis pas fait
Pour décider les cas de conscience.

SCÈNE IV.

LISETTE, FRONTIN

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

Mais, un moment, Frontin, un moment.

FRONTIN.

Eh bien ! quoi ?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi sans cesse tu déclames.

Cà, voyons ; dépêchons : j'ai hâte.

LISETTE.

Oh ! je le croi.

Quand je te parle, je te voi
Toujours pressé.

FRONTIN.

C'est que vous autres femmes,
Vous ne l'êtes jamais sitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots; puis tu vas t'en aller.
Quoi! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître?

Quoi! tu ne me parleras pas,
A moi ta femme, et tu me quitteras
Saus me rien dire de ton maître?
Quoi! j'aurai beau prier soir et matin,
Tu ne me conteras jamais de bonne grace
Ce qui se passe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'ou dit, ce qu'ou fait, ce que tu sais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Est-ce que rien se passe?
Est-ce qu'il se fait rien? Est-ce que l'on dit rien?
Est-ce que je sais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits sur ton ame?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a sonné ce matin pour écrire;
Tu tiens même en ce moment-ci
Une réponse; et tu viendras me dire
Qu'il ne se passe rien ici!
Inhumain! comme tu me traites!
N'est-il pas de règle, en tout temps,
Que les valets disent tout aux soubrettes?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amants;

Mais moi je suis époux. Écoute :

Il fut un temps où l'amour m'eût sans doute

Fait babiller ; car tu n'ignores pas

Qu'au temps passé, comme au siècle où nous sommes,

L'amour a fait faire ici-bas

Des sottises aux plus grands hommes.

J'en aurois fait aussi pour toi :

Je voyois au babil ma langue disposée ;

J'ai senti le danger, je t'ai vite épousée.

Depuis ce jour je suis maître de moi,

Et je ne causerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh ! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage !

J'étois bavard, je suis silencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux ; ah ! grace aux cieux,

Je suis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh ! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir ;

Oh ! maintenant, je ne fais plus qu'un somme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le sais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,

Le mariage aussi corrige bien un homme !

L I S E T T E.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.
Ta conscience, enfin, peut-elle être en repos ?
Quand de te dire tout j'eus toujours la foiblesse !
Tu le sais... Viens, ingrat, m'interroger ici
Sur les défauts de ma maîtresse.

F R O N T I N.

Je ne suis pas curieux, Dieu merci ;
Et c'est encor graces au mariage.

L I S E T T E.

Tu me pousSES à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne sais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage ?

F R O N T I N.

Ma chère enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conséquence,
Nécessaire, et qui vaut de l'or
Pour les maris : la patience.

L I S E T T E.

Hom, le dénaturé ! Mais quoi !
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi ?

F R O N T I N.

Adieu, mon cœur.

SCÈNE V.

LISETTE.

Adieu , monstre ! Quelle foiblesse ,
De n'oser châtier, ainsi que je le dois...

Le fripon conduit tout , à ce que j'aperçois.

Eh ! mais , ce chevalier ! Se pourvoir d'une belle ,
Sur le point d'épouser ici mademoiselle !

Il donne des écrins , notre galant berger !

Ah ! j'ai bien fait d'interroger ,
Pour apprendre cette nouvelle.

Tous les valets , grace au ciel , aujourd'hui
N'ont pas fait du silence une étude profonde.

Je vivrois toujours , quel ennui !

Sans savoir un seul mot des affaires d'autrui ,

S'il n'existoit que des maris au monde.

Profitons de ceci du moins. Monsieur d'Elcour ,

Madame va savoir votre innocent amour ;

Il faudra que tout s'éclaircisse.

Les deux amis sont dignes de courroux ;

Et , sans miséricorde , on doit faire justice

Des volages amants et des maris jaloux.

Allons , courons , l'affaire presse.

SCÈNE VI.

MADemoiselle d'ORSON, LISETTE.

Mlle d'ORSON.

Lisette, avez-vous vu le chevalier?

LISETTE.

Moi? non,

Mademoiselle... Mais pardon...

Je vais parler à ma maîtresse.

SCÈNE VII.

MADemoiselle d'ORSON, *révant*.

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,

En vérité, je ne peux rien comprendre.

Par-tout un air de mystère, d'effroi;

L'un pleure, l'autre est triste, un autre gronde, et moi,

Je ne sais rien.

SCÈNE VIII.

MADemoiselle d'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part*.

On est prêt à se rendre;

On a promis réponse à mon doux compliment.

Mais moi, dans ce fatal moment,

Je ne me défends point d'une frayeur extrême;
Car peut-être, ce soir, je perds tout ce que j'aime.
C'est jouer trop gros jeu; risquer tout en un jour.

Mlle D'ORSON, à part.

Ah! bon, voici le chevalier d'Elcour.

Il cause avec ma sœur; il peut avoir su d'elle...

(haut.)

Monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

Mlle D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma sœur
Est triste?

LE CHEVALIER.

Non, mademoiselle.

Mlle D'ORSON.

Mais savez-vous pourquoi mon frère a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde

Sera fâché, sans qu'on sache pourquoi.

Ça, monsieur, savez-vous quelle triste nouvelle

Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je croi,

Si vous saurez quelque chose.

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?

Mlle D'ORSON.

Oui, vous : ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle !...

Mlle D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais jusqu'à ce jour

Mon cœur ne fut pour vous si tendre et si fidèle.

Mlle D'ORSON.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle

Coûtera cher peut-être à mon amour.

Mlle D'ORSON.

Comment?

LE CHEVALIER.

Notre devoir souvent inexorable...

Mademoiselle, on peut m'accuser aujourd'hui :

Je peux, quoique innocent, vous paroître coupable...

Croyez plutôt mon cœur que les discours d'autrui...

Mlle D'ORSON.

Eh ! parlez-moi donc... Il soupire...

. (*Le chevalier sort.*)

SCÈNE IX.

MADemoiselle d'ORSON.

Eh bien donc ! à présent il s'en va sans rien dire !

Oh ! non , je n'entends rien à tout ce que je voi ;

Tout a changé de face ici depuis une heure.

Et puis ce chevalier qui s'éloigne de moi !...

Qui me regarde !... et d'un air !... Eh bien ! quoi !

Ne voilà-t-il pas que je pleure

Comme lui , sans savoir pourquoi ?

S'il vient d'apprendre ici quelque triste nouvelle ,

Il devrait bien...

SCÈNE X.

MADemoiselle d'ORSON, LE COMTE.

LE COMTE, *brusquement.*

Rentrez, mademoiselle.

Mlle d'ORSON.

Quel son de voix ! Quoi ! mon frère , il se peut

Que contre moi !... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*

Rentrez.

Mlle d'ORSON, *s'en allant.*

Moi qui jamais n'ai rien fait à personne ,

Il semble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul d'abord.*

A merveille ! Lisette est dans sa confidence.

J'ai bien fait d'épier leur secret entretien,

Ah ! c'est d'Erbon ; ce soir, en mon absence,

On l'attend donc ici ? Fort bien !

Frontin !... Je souffre le martyre.

Dieu !... Frontin !

FRONTIN.

Monsieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi ! tu sais quelque chose aussi ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur : vous aviez dit, sans doute,

Que vous ne restiez pas à souper ?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas,

J'ai vu, madame, à part, s'entretenir tout bas

Avec le chevalier. Je m'approche, j'écoute...

Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce soir

D'Erbou...

LE COMTE.

(*avec emportement.*) (*à part.*)

Eh! je le sais. Traîtres! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuse nouvelle

N'est pas le seul danger pressant.

LE COMTE.

Comment?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien? seroit-elle infidèle?

FRONTIN, *à part.*

Faisons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu?

FRONTIN.

Monsieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui tantôt avoient quelque soupçon
Sur Sophie...

LE COMTE.

Hem?

FRONTIN.

Ma frayeur est extreme.

Oui, je croirois qu'ils ont raison.

LE COMTE.

Que dis-tu? ciel! Frontin, tandis que je demeure.

Va, cours chez Sophie, et sur l'heure...

Mais non, j'irai moi-même: il faut,

Dans ces cas-là, parler en face;

Un tiers peut aisément se trouver en défaut;

Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace;

Il n'entend que ce qu'on lui dit,

Ne voit que ce qu'on montre; il juge la surface,

Et jamais dans l'ame il ne lit.

Mais tandis que je sors pour venger cet outrage,

Si le complot qu'ici l'on trame contre moi...

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble est peint sur son visage!

LE COMTE.

Puis-je?...

FRONTIN.

Irez-vous, monsieur?

LE COMTE,

Tais-toi.

Oui, je dois me venger; oui, j'y vole, et j'espère

Qu'à mon retour...

FRONTIN.

An fond, c'est fort bien fait;

Car ce que madame peut faire,

Tous ses rendez-vous, en effet,

Auprès d'un tel chagrin ne vous importent guère.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guère! Comment!

Tu veux que je souffre en silence!...

Qu'en m'éloignant d'ici je sois d'intelligence !...

FRONTIN.

Eh non ! monsieur... Restez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment

Je ne peux pas sortir.

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis rester.

FRONTIN.

Il est vrai

LE COMTE.

Viens, écoute.

Va, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Non, reste là.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien ! te voilà ?

Avec tes bras pendants, et ton morne visage
Qui n'exprime jamais qu'un stupide embarras,
Tu me verrois périr sans me tendre les bras ;

Digne et trop ressemblante image

De tes pareils, vil peuple de valets,

Qu'on achète sans cesse, et qu'on n'acquiert jamais

FRONTIN.

Voilà pour la gent domestique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique.

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'espère qu'en toi;
Cours chez Sophie, observe tout pour moi :
Ne m'abandonne pas; sois l'ami de ton maître.
Va, malgré mon courroux, je dois me contenir;
Ici j'épierai tout, et je saurai peut-être
Confondre un cœur coupable avant de le punir.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Mais la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devrait être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais quel air d'embarras!
Vous paroissez troublée?

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien tranquille?

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc ne le serois-je pas?

(à part.)

Que veut-elle dire? Ce style...

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, il faut parler enfin.

Avez-vous toujours le dessein

De donner votre sœur pour femme

Au chevalier?

LE COMTE.

Et vous, madame,

Aurez-vous donc sur lui toujours quelque soupçon?

Pourquoi, sur sa gaieté prenant un faux ombrage,

D'après son ton léger, croire son cœur volage?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger; pardon :

Je voudrois vous sauver le déplaisir extrême...

LE COMTE.

Comment? expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Quand, pour calmer, d'Elcour, de trop justes frayeurs,

Votre bouche avoua quelques torts de jeunesse,

Je n'ai pas dû penser que ces aveux trompeurs

Fussent un voile heureux, une perfide adresse,

Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déjà dit, madame,
Que votre amitié pour ma sœur
A d'injustes soupçons avoit ouvert votre ame.
D'Elcour est mon ami; je réponds de son cœur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter sur lui.

LE CHEVALIER.

Mais est-ce tout de bon qu'on m'accuse aujourd'hui?
Et sérieusement faudra-t-il se défendre?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidents discrets,
Monsieur le chevalier; on a dit vos secrets.
C'est à monsieur de voir s'il veut, ami fidèle,
Donner pour époux à sa sœur
Un homme qui, tout près d'en être possesseur,
Arrange une intrigue nouvelle;
Et qui, prétendant, tour-à-tour,
De devoirs, de plaisirs remplir sa destinée,
Veut apparemment que l'amour
Le console de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos!

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon dessein!

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Osez les réfuter; si c'est une imposture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écriin?...

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

LE COMTE.

Un écriu !...

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet;
Que de mes vœux, de ma tendresse,
Votre sœur est l'unique objet;
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéresse.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous?

(*à part.*)

Mais vous me trahissez. J'enrage!

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahisse une sœur, un époux?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laissez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage!

Que je vous laisse faire!

LE COMTE.

Eh bien! cet embarras...

LA COMTESSE.

Monsieur, l'aventure est réelle;

Et j'ai même su de la belle

Jusques au nom, que je ne cherchois pas :

Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot est lâché!

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?

Veut-elle me confondre? ou dois-je voir en lui
Un perfide rival?

LA COMTESSE.

C'est ainsi qu'on l'appelle.

Osez me démentir; la connoissez-vous?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE,

J'ai donc fait un récit fidèle.

LE COMTE, *en colère.*

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.

Il n'est plus temps de rire, et l'aventure est telle...

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux!

Un cœur ne sauroit, entre nous,
Pousser plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois sentir...

LE CHEVALIER.

Oui; je lis dans ton cœur,
Et d'un... frère alarmé j'excuse la fureur.

LA COMTESSE, *au comte.*

Ah! mon ami, l'objet de sa foiblesse
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur.
Autant que ses attraits on vante son adresse.

Mais, à juger par cet effroi
Dont votre ame, à ce nom, paroît encore émue,
Cette beauté vous est connue,
Et d'un si grand danger vous tremblez comme moi.
Ah! l'on m'a dit vrai, je le voi.
D'Elcour, votre silence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.

Comte, voyons; ordonnez de ceci:
Est-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accusé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *se disposant à parler.*

Eh bien!...

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous sur un pareil sujet,
Madame: seul à seul, j'éclaircirai l'affaire;
Et si je réussis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du salaire.

LE CHEVALIER.

Soit ; je saurai tous deux vous satisfaire.

Mais donnez-moi jusqu'à la fin du jour ;

Et j'aurai mérité peut-être , à mon retour ,

L'estime de la sœur , et l'amitié du frère.

(Il sort ; et , par un jeu muet que la comtesse ne comprend pas , il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

J'ai prévu qu'un moment je vous affligerais

Par ma cruelle confidence ;

Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets ,

Si j'avois gardé le silence.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LE COMTE.

Les voilà donc ces deux amis de cœur !

Fort bien ! l'un , ingrat et parjure ,

En veut à mes plaisirs , et l'autre à mon honneur !

Allons ; à cet excès s'ils ont poussé l'injure ,

De l'amitié , comme eux , oubliant tous les droits ,

Prévenons ou vengeons deux affronts à-la-fois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Tu viens de chez Sophie? eh bien?

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puisse la confondre, elle ou le chevalier.

Mais j'ai posé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira, fiez-vous à mon zèle.
Vous savez qu'elle doit envoyer aujourd'hui,
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui.

Peut-être elle enverra le nouveau domestique;
Il ne m'a jamais vu : je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.

On l'a donné pour un garçon unique.
Il doit être prudent, car il est vieux, dit-on.
Et puis c'est de ma main que l'on tient la soubrette;
Elle saura l'instruire avant de l'envoyer.

Oh! quelque agent qu'elle veuille employer,

J'en réponds. Diable ! elle est sage et discrète.

LE COMTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira

L'interroger sur moi ?

FRONTIN.

Personne n'entrera,

Et l'on n'apprendra rien ni de ses gens ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne uu moment ; faites bien sentinelle.

SCÈNE II.

FRONTIN.

Hom ! tout ceci va mal, ma foi !

Par-tout où mon regard s'arrête ,

Depuis quelques moments , je ne sais , j'aperçoi

Des nuages autour de moi ,

Qui m'annoncent de la tempête.

Mais nous voilà sur mer , voguons ; force de bras ,

Force de rame , et du courage !

Laissons faire aux vents. En tout cas

J'ai fait un peu ma main ; et pour braver l'orage ,

Comme il faut tout prévoir , que tout change ici-bas ,

J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCÈNE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Le comte reparoit. Oh ! oh ! quel air chagrin !

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on lisoit, qu'on a fermé soudain
En me voyant !

FRONTIN, *à part.*

Quelle sombre tristesse !

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le bosquet, il a vu la comtesse
Qui tenoit son rôle à la main ;

Tous les soupçons alors sont entrés dans son ame.
Voir un papier écrit dans les mains de sa femme !
C'est pour le rendre fou, ma foi, jusqu'à demain.

LE COMTE, *de même.*

O trahison !

LISETTE, *de même.*

Il m'attend au passage.

Dieu sait les questions ! J'enrage !
C'est un triste service ! il ennuie à la fin.

(*Frontin s'en va, toujours avec l'air d'observer.*)

SCÈNE IV.

LISETTE, LE COMTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré jusque vers la fin de la scène.*

Mademoiselle, un mot ! Je vous trouve sans cesse
L'air très occupé.

LISETTE.

Mais... je le suis.

LE COMTE.

Je le croi.

Quand à-la-fois on a ses affaires à soi,
Les affaires de sa maîtresse...

LISETTE.

(bas.)

C'est beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'est un assaut qu'on me prépare ;
Tenons-nous bien ; point de grace au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare !

La comtesse de vous doit faire aussi grand cas :
Son amitié doit payer votre zèle.

LISETTE.

Il est vrai ; mais aussi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh ! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cède de grand cœur au dépit qu'il m'inspire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez ensemble un papier à la main;
A haute voix aussi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah ! monsieur, cet article-là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie ! A moi ? Je sais les convenances,
Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE, *de même.*

Un mari, c'est sans conséquences.
Mettez-moi du secret ; allons : vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage ?

LISETTE.

(*à part.*)

(*haut.*)

Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous savez arracher le masque du visage ;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE, *de même.*

Où ! moi,

J'ai le coup d'œil juste.

LISETTE, *à part.*

Il enrage.

LE COMTE.

Au reste, je ne peux m'en offenser. Je croi
Qu'on peut à la comtesse offrir un tendre hommage;
Rien n'est si naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, si nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne se fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on se fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe.

LE COMTE.

Et ces vers, enfants du sentiment,
Elle les récitait, je crois?

LISETTE.

Oh! oui. Madame
A la mémoire heureuse.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'ame?

LISETTE, *à part.*

Il expire.

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura
Une réponse?

LISETTE.

Oh! oui, je crois qu'on répondra;
Car...

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous, mademoiselle.

LISETTE, *à part.*

Quel courroux ! Il est temps, ma foi,

(*haut.*)

De l'arrêter. Écoutez-moi,

Monsieur le comte ; il faut...

LE COMTE, *de même.*

Sortez de ma présence.

LISETTE.

(*à part.*)

(*haut.*)

Quelle fureur ! Je dois en confidence

Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas besoin.

LISETTE.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Est le silence.

LISETTE.

Mais...

LE COMTE, *plus haut.*

Sortez.

LISETTE, *à part, en sortant.*

J'ai poussé la chose un peu trop loin.

SCÈNE V.

LE COMTE.

J'avois tort ! j'étois fou de prendre de l'ombrage !
Je devrois vivre sans soupçon !

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *serrant un papier dans sa poche.*

J'ai cru ne point finir. C'est un ouvrage
De chercher des papiers parmi... Voilà d'Orson.

LE COMTE.

Je sens dans mon cœur une rage !...
Voici mon oncle ; allons , contraignons-nous.
(*très vivement.*)

Ah ! mon oncle , que feriez-vous ,
Si , par vos procédés , votre femme volage
Vous déshonorait ?

LE MARQUIS.

Hem ?

LE COMTE.

Vous êtes juste et sage.

LE MARQUIS.

Me déshonorait ? moi ? Je l'en défierois bien .
Elle , et tout son sexe avec elle .

LE COMTE.

Si, sous le masque heureux d'un modeste maintien,
Elle eût caché long-temps une flamme infidèle?

Si jouant la candeur, la foi,
Elle oublioit, à ses amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à son époux, à soi?

LE MARQUIS.

Eh bien ! ma femme alors seroit déshonorée.

(*en colère.*)

Mais moi ? Te moques-tu ? Parbleu , sans m'abuser,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi ; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi ; que nul encor ne pent en disposer,
Ni le perdre que moi. Si la foi , le courage ,
Illustra mes aïeux , cette gloire , je croi ,
N'est pas un des effets compris dans l'héritage ;
Ma noblesse vient d'eux , mais ma gloire est à moi.

Or, tous les miens , par leur sottise ,
N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder,
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par testament celle qu'ils ont acquise.

LE COMTE.

Soit. Mais , de grace , dites-moi ,
Que feriez-vous en pareille occurrence ?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos ! Ma foi ,
Je ferois... j'agirois suivant la circonstance.

Mais , es-tu dans ce cas-là , toi ?

LE COMTE.

Moi ? Je ne serois pas , mon oncle , si tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guère.

LE COMTE.

Oh! je le suis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas, supprimons un discours inutile.

Mon notaire venoit, sur un point important...

(*Le comte s'éloigne sans rien dire.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS.

Bon! voilà qu'il s'en va comme un fou, sans répondre!
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.

Je n'entends rien à tout cela.

Oh! je veux m'éclaircir; il le faut; le temps presse.

(*Il appelle.*)

Frontin!

SCÈNE VIII.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vois si je peux parler à la comtesse :
Tu lui diras qu'on attend; va.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

SCÈNE IX.

DUMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne sais; qu'il parle ou qu'il éconte,
De me déplaire il est toujours certain :
Il m'est suspect.

DUMON, *à part.*

C'est lui-même, sans doute ;
Car il vient de donner ses ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *à part.*

A mes yeux, son air, son langage
Ne disent jamais rien de bon.
Je croirois fort que ce visage
N'est que le masque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jenne.

LE MARQUIS, *à part.*

Avec son style :

On étoit ! on parloit ! Son ton mystérieux
Est propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu sérieux.

Mais avec quatre mots il me sera facile
De dérider son front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle est cette face nouvelle ?

184 LE JALOUX SANS AMOUR.

DUMON, *s'approchant de son oreille.*

Monsieur, à neuf heures ce soir,
Chez elle vous pourrez vous voir.

Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi? Hem? qui m'attend?

DUMON.

Eh!... elle.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Elle? Que diable est tout ceci?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Où, qui m'envoie ici,

Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;

Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! monsieur, pourquoi

Quand je me fais connoître, affecter du mystère?

Pourquoi vous déguiser? Je suis du secret, moi.

Oh! vous pouvez vous vanter, sur ma foi,

D'être aimé comme on ne l'est guère.

Vraiment, elle est folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'est un amour qui ressemble à la rage :
 Bien qu'à ses yeux on vous ait, entre nous,
 Représenté comme un petit volage.

LE MARQUIS.

Moi! petit volage!

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,
 Qui de temps en temps fait des siennes.
 Mais comme elle vous aime, et qu'elle a le cœur bon,
 Elle veut bien passer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
 Il ne finira point, le bourreau. Mes fredaines!
 A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je presumois...

LE MARQUIS.

Bon. Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh mais!

Je vous l'ai déjà dit; c'est elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle! elle! elle toujours! Que le ciel te foudroie!
 Mais qui donc se nomme Elle?

SCÈNE X.

DUMON, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à *Frontin*.

Eh ! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable.

FRONTIN, *bas*.

Que la peste t'étouffe ! Ah ! sorcier détestable !
Il aura pris l'oncle pour le neveu.

(au marquis.)

Ah ! ah ! je sais, monsieur ; un quiproquo , je gage.
C'est à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah ! bon.

L'un vous dit toujours *elle*, et l'autre toujours *ou*.

FRONTIN.

*(à Dumou.)**(bas.)*

Venez donc me parler Viens donc, maudit visage !
(au marquis.)

Monsieur, on vous attend.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS.

Mais quelle déraison !

M'appeler, moi, petit volage !...

Oh ! je m'y perds. Fort bien, je vois rôder d'Orson...

Quel train ! Mais quand je me rappelle...
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur ;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être historien fidèle.

SCÈNE XII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant sortir le marquis.*
Il s'en va. Toi, Frontin, avant que de sortir,
De mon projet ne laisse rien paroître :
Dis seulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour, peut-être.
Va, je sors en effet, mais pour rentrer soudain.
J'ai pris une clef du jardin.
Dans cette salle aussitôt je remonte,
Sans mot dire, invisible à tous ;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FRONTIN.

Rien n'est plus singulier, au fond. Monsieur le comte
Craint... ce qu'on craint, j'en juge par mes yeux.
Mais si je sais bien m'y connoître,
Monsieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet que de passer pour l'être.
Voici, ma foi, l'instant de crise.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Votre maître

Ne doit rentrer qu'après souper?

FRONTIN.

Ou bien demain.

Je ne sais pas au juste son dessein.

LA COMTESSE.

Bon. Laissez-moi.

SCÈNE XV.

LA COMTESSE.

D'Elcour vient de m'instruire

Du projet que pour moi son cœur avoit conçu.

Tantôt devant d'Orson j'ai failli le détruire ,

Ce dessein pris à mon insu ;

Et c'est malgré moi qu'il persiste.

Il part pour l'achever... Ah ! c'est avec regret

Que j'ai promis de garder son secret...

Mais éloignons un tableau qui m'attriste.

Écrivons à d'Erbou qu'il vienne répéter ;

Car pour demain il faut nous concerter.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

(Elle s'approche d'une table pour écrire ; le comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vue s'ouvrir, et il écoute ce qui suit.)

Allons, si de l'hymen l'ingratitude extrême

A refusé de combler mes desirs,

Songons au moins à ce que j'aime.

Hélas ! veiller sur ses plaisirs,

Est désormais le seul qui me reste à moi-même.

LE COMTE, à part.

Lisette l'avoit dit, on répondra. Fort bien !

Par ses tendres discours on peut juger son style.

LA COMTESSE, de même.

Sans nourrir dans mon ame un espoir inutile,

J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du sien.

(après s'être levée, et en serrant sa lettre.)

On vient.

LE COMTE, à part.

Poussons à bout son extrême arrogance.

Elle paroît surprise.

LA COMTESSE, à part.

Il me semble troublé.

D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé,

Qu'il m'a pour son projet mis dans la confidence ?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous semblez attristé ?

LE COMTE, *avec une colère contrainte, et en considérant le visage de la comtesse.*

Oui, je plaignois la marquise d'Herté...
Elle écrit au marquis une lettre fort tendre,
S'accuse d'imprudence et de légèreté;
Mais le marquis est toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi ! son cœur refuse de se rendre ?

Oui, je l'avoue, assurément
L'amant le plus coupable est l'infidèle amant :
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'esprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur soit son complice ?
Un remords doit suffire... et suffit à l'amour.
(*regardant le comte fixement, et avec la plus grande expression.*)

Que dis-je ? je voudrois, à lui plaire empressée,
D'aveux et de pardons éloigner la pensée.

Oui, la reconnoissance, ardente à l'excuser,
De mon courroux prendroit bientôt la place ;
Ma bouche, au lieu de l'accuser,
Ne s'ouvreroit que pour lui rendre grace.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je ? Voudroit-elle implorer son pardon ?
(*haut.*)

Madame, vous avez raison ;

Mais l'honneur a crié vengeance.

Que voulez-vous? on croit se cacher jusqu'au bout...

Tout se découvre enfin lorsque moins on y pense.

Le temps voile et dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'est ce que mot pour mot, mais d'un ton moins sévère,

Je me disois tantôt avec douleur.

LE COMTE, *à part.*

Ce phlegme-là me passe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colère.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout se fait délateur.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Dieu! quel front! Loin de mourir de honte!...

Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte,

Qu'avez-vous donc? vous semblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je sais tout; j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi! vous savez tout?

LE COMTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Déjà?

LE COMTE.

Déjà!... Comment! à votre gré,
Il n'a donc pas assez duré,
Ce doux lien, ce tour infame?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'est malgré moi
Qu'on m'a fait consentir...

LE COMTE.

Ah! plaisante manière
De se justifier, ma foi!

LA COMTESSE.

Et que si du secret j'étois maîtresse entière,
Vous ne l'auriez pas su.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement*.

Ah! dès ce jour, daignez m'en croire,
Oubliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi! vous pourriez me pardonner enfin?...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez?... Oh! rien n'est plus certain,
Le trouble et la frayeur ont dérangé sa tête.

Oh ça! finissons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Montrez, de grace, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh quoi ! c'est pour ce billet-là
Que vous...

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame !

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, instruit de l'aventure :
Je sais à qui, madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là...

LE COMTE, *lisant.*

Fort bien ; après ceci,
Me voilà, grace au ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure !

LE COMTE.

Encore ? Oh ! mais, pour celui-ci,
Ce seroit se moquer...

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE; LE MARQUIS,
qui s'arrête au fond du théâtre, et les écoute.

LA COMTESSE.

Vous refusez d'entendre?...

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois savoir.

Mon malheur est certain; je n'ai pu le prévoir,
Mais j'en saurai tirer une vengeance prompte.
Je sais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez?

LA COMTESSE.

Fort bien, monsieur le comte,
Et votre oncle aussi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle ! O ciel ! quelle imprudence !
C'est lui ; s'il a tout entendu ,
Ah ! malheureux ! je suis perdu ;
De ma honte, par-tout, il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orson, d'où vient donc ce transport ?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! je suis mort.

(*haut.*)

Tout Paris va savoir... Bien... vous venez d'entendre?...

LE MARQUIS.

A peu près : ce billet , si j'ai bien su comprendre ,
T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui , j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah ! jalousie.

LE COMTE.

Oui , j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas la de quoi crier si fort :
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, à la comtesse.

N'est-ce pas ? Il est pour...

LA COMTESSE.

Si vous êtes instruit,
Vous savez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, au marquis.

Oui, c'est pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, au comte.

Mais si l'on vous a dit...

LE COMTE, au marquis, interrompant vivement la
comtesse.

Tenez.

(Il lit le billet.)

« Je vous attends ce soir.

LE MARQUIS.

Ce soir ? Et que veut-elle dire ?

Tu ne rentres donc pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Oh ! si fait.

Ce soir, c'est-à-dire...

LE MARQUIS.

Hem ?

LE COMTE.

Plus tôt qu'à l'ordinaire.

« Nous serons seuls enfin , et je sens que j'en ai besoin ;
« il le faut pour l'exécution du projet que mon cœur
« m'a suggéré.

LE MARQUIS.

Le projet ?

LE COMTE.

Oui... c'est... un projet.

« Vous savez de qui j'ai besoin de m'occuper, pour ne
« pas croire avoir perdu mes moments.

LE MARQUIS.

De qui ?

LE COMTE.

De moi.

« Hâtez-vous ; vous vous retirerez le plus tôt possible ,
« pour n'être pas aperçu. »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce mystère ?

N'être pas aperçu chez toi ?

LE COMTE.

Je sais... l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'est pas pour vous; c'est pour d'Erbon.
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh! oh!

LE COMTE.

(*à part.*) (*haut.*)

Quel supplice! Mais, non.

(*au marquis.*) (*à la comtesse.*)

Croyez..... Défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, *à la comtesse.*

De grace, dissipez un si cruel soupçon:

On vous croiroit; par-tout on iroit le répandre.

LA COMTESSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, *au marquis.*

Ainsi qu'à moi, la comtesse est à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout-à-fait autant, et je vois entre nous...

LE COMTE.

Au lieu de l'accuser vous devez la défendre.

On doit, par des soupçons eût-on le cœur aigri,

Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, tristement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec l'accent de la sensibilité.*

Il rend à ma vertu justice malgré lui.

LE COMTE, *de même.*

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au marquis bien tendrement.*

Oui, monsieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monsieur, daignez m'en croire,

Ne soupçonnez jamais un cœur tel que le sien,

Et de ce cruel entretien

N'allez pas raconter l'histoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi, car je n'y comprends rien.

SCÈNE XVIII.

MADemoiselle D'ORSON, LA COMTESSE, LE
COMTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur le chevalier, de grace,

C'est à propos qu'ici vous arrivez.

Expliquez-moi, si vous pouvez,

Une énigme qui m'embarrasse.

J'écoutois tout à l'heure ici, sans être vu,

Le comte avec sa femme; il s'emportoit contre elle :

Tout seul il la traitoit en épouse infidèle;

Et moi présent, il vante sa vertu.

Il prétend qu'au moment où j'ai su les surprendre

Elle écrivoit pour lui ce billet assez tendre,
Et sa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il se trompoit; la lettre est écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'une autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orson,

J'accuse la comtesse, et je vais la défendre.

(*à part.*)

Voici l'instant de ne rien ménager.

(*haut.*)

La lettre est pour d'Erbon: on vouloit l'engager
A venir répéter un bouquet qu'on apprête

Pour célébrer parmi nous votre fête.

Voilà le noir complot qui causoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du mystère.

LE COMTE, *relisant.*

Que vois-je? qu'ai-je fait? Eh quoi!

Quand je forme contre elle un dessein téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh oui! je le savois, rien n'est plus véritable.

LE CHEVALIER.

(*à part.*)

(*haut.*)

Frappons les derniers coups. Ce billet si pressant
T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable;

(*lui donnant une lettre.*) *

Connois encor celui que tu crois innocent.

LE COMTE, *avec transport, mais d'une voix étouffée.*

Sophie ! un rendez-vous ! et pour toi !

(*Le comte demeure comme accablé.*)

LE MARQUIS.

Justement.

J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! libertin , effronté !

Ah ! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité ?

LE CHEVALIER.

Pardonnez ; le remords le presse.

LE MARQUIS.

M'avoir, par un beau masque , abusé si long-temps !

Me voir sa dupe à soixante ans !

Me faire aller par-tout exalter sa sagesse !

(*Le comte se relève pour parler.*)

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Ah ! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à mademoiselle d'Orson.*

Voilà d'Elcour, ma sœur ;

Voulez-vous l'épouser ?

Mlle D'ORSON.

Quand vous voudrez, mon frère

LE COMTE, *au chevalier, en lui prenant la main.*

C'est en le déchirant que tu guéris mon cœur.

(à la comtesse.)

Je dois être pour vous un objet de colère;
 Mais le remords vous venge et punit mon forfait.
 Quel cœur j'osai trahir ! ciel ! et pour quel objet !
 Pour chasser de mon ame un odieux caprice,
 D'Elcour démasque un cœur faux sous d'heureux dehors ;
 Le vôtre généreux, tendre, sans artifice,
 A bien fait plus que ses efforts ;
 Ainsi lorsque, honteux d'une double injustice,
 Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,
 Mon cœur est moins changé par la haine du vice,
 Que par l'amour de la vertu.
 Si de me pardonner vous vous sentez capable...

LA COMTESSE.

Moi, mon ami, vous pardonner ! Hélas !
 Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
 Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux ! vous daignez oublier
 Une trop coupable foiblesse !
 Je dois m'en souvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais sur cette promesse
 Qui donc me répondra, d'Orson,
 Que je puis...

LA COMTESSE, avec un sourire touchant.

Moi : je suis sa caution.

LE MARQUIS.

(Il l'embrasse.)

Allons, je la reçois, ma nièce.

(*au comte.*)

Je te fais gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre.
De mon titre, d'Orson, je viens te revêtir;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi! chaque jour votre main bienfaisante?...

LE MARQUIS, *montrant mademoiselle d'Orson.*

Et j'ajoute à sa dot dix mille écus de rente.

Aimez-vous, et vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le marquis de Rinville.

LE MARQUIS.

Non; c'est bien moins que je ne veux:
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux,
Car je suis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle!...

LE COMTE.

O ciel! quand vous comblez nos vœux!

LE MARQUIS.

Mais, dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice?

Ta jalousie étoit donc un détour.

Une feinte, un?...

LE COMTE.

Non, c'étoit injustice.

LE CHEVALIER.

Oh! quant à ce mal-là, monsieur, de plus d'un jour,

Je doute un peu qu'il en guérisse.

LE COMTE.

Eh bien ! si mon tendre retour
M'expose encore à cette maladie,
Je saurai du moins par l'amour
Faire excuser ma jalousie.

FIN DU JALOUX SANS AMOUR.



LES
RIVAUX AMIS,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR FORGEOT,

Représentée, pour la première fois, le 13 novembre
1782.

NOTICE

SUR

FORGEOT.

N. FORGEOT naquit à..... en.....

Cet auteur, mort à Paris le 6 avril 1798, s'étoit rendu cher aux amateurs du théâtre par un assez bon nombre de jolies petites pièces qu'il avoit composées tant pour le théâtre Français que pour les Italiens. Nous ne citerons des dernières que *les Dettes*, que l'on revoit toujours avec plaisir.

La première comédie de Forgeot jouée au théâtre Français fut *les Rivaux amis*. Cette pièce, en un acte, en vers, parut pour la première fois le 13 novembre 1782, et obtint un grand succès qui s'est toujours soutenu.

Une seconde comédie, également en un acte, en vers, donnée pour la première fois le.... .. 1785, intitulée *les Épreuves*, ajouta à la répu-

tation de l'auteur, et fit concevoir les plus flatteuses espérances de son talent.

La Ressemblance, comédie en trois actes, en vers, donnée en 1788, fut bien accueillie pendant plusieurs représentations.

Le Double Divorce, comédie en un acte, en vers, donnée pour la première fois le 26 septembre 1794, obtint quelque succès.

La Rupture inutile, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 2 juillet 1797, et eut cinq à six représentations fort applaudies.

Cette pièce est la dernière de cet auteur, qui mourut l'année suivante.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

LISETTE.

MELCOUR.

DAMIS.

La scène est chez la comtesse.

LES
RIVAUX AMIS,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

DAMIS, MELCOUR.

MELCOUR.

Je veux te faire part d'un excellent projet,
Damis. Nous adorons tous deux le même objet.
Tous deux depuis long-temps nous gardons le silence,
Toi par timidité, moi, mon cher, par prudence.

DAMIS.

Par prudence, Melcour?

MELCOUR.

Je vais te le prouver.

Je suis fort étourdi, la comtesse est très sage :
Nous ressemblant si mal, il pourroit arriver
Qu'on ne reçût pas bien l'offre de mon hommage.
Mais si tu t'y prêtois, je sais un sûr moyen
De déclarer nos feux à l'aimable Julie,
Sans rien craindre, et peut-être avec succès.

DAMIS.

Eh bien,

Quel est-il?

MELCOUR.

De parler l'un pour l'autre.

DAMIS.

Folie!

MELCOUR.

Nou. Peins-lui mon amour, je lui peindrai le tien.

DAMIS.

Ce dessein...

MELCOUR.

Est charmant, et de plus nécessaire.

DAMIS.

Que diroit la comtesse?

MELCOUR.

Il ne peut lui déplaire.

DAMIS.

Je craindrois...

MELCOUR.

Que crains-tu? Le mal sera pour moi.

DAMIS.

Il faudroit un motif.

MELCOUR.

Tu plaisantes, je croi.

Le nôtre est suffisant. Aimes-tu la comtesse?

DAMIS.

Je l'aime.

MELCOUR.

Voudrois-tu qu'elle connût ton cœur?

DAMIS.

Oui.

MELCOUR.

Bon. Oseras-tu lui peindre ta tendresse?

DAMIS.

Jamais.

MELCOUR.

Ce mot-là seul décide en ma faveur.

Ne te permettant point de rompre le silence,
Il faut bien que quelqu'un déclare ton amour.
Je serai ce quelqu'un, si Damis, à son tour,
Du mien au même objet veut faire confidence;
D'ailleurs chacun de nous, dans ces tendres aveux,
Ne parlant pas pour soi, nous pourrons tous les deux
Confirmer ou nier, suivant la circonstance :
C'est beaucoup.

DAMIS.

J'en conviens : mais...

MELCOUR.

Plus de résistance.

Sur-tout, quoique rivaux, soyons de bonne foi.

DAMIS.

Et tu commenceras ?

MELCOUR.

Pourquoi la préférence ?

DAMIS.

Comme auteur du projet.

MELCOUR.

Allons, par complaisance

J'y veux bien consentir : je vais parler pour toi.
Mais à ton tour aussi...

DAMIS.

Tu connoîtras mon zèle.

SCÈNE II.

DAMIS, MELCOUR, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, je vous salue.

MELCOUR.

Ah ! bonjour , mon enfant.

Peut-on voir ta maitresse ?

LISETTE.

Elle n'est pas chez elle.

Pour deux tendres amants cette absence est cruelle.

DAMIS.

Deux amants !

LISETTE.

Oui , messieurs , le fait est très constant.

L'amour se cache en vain , j'ai deviné le vôtre.

MELCOUR.

Parbleu ! je suis charmé de ton discernement ;

Et , puisque tu sais tout , dis-nous confidemment

Lequel est préféré.

LISETTE.

Lequel ? Ni l'un ni l'autre.

MELCOUR.

Fort bien , point de jaloux.

DAMIS.

L'aveu n'est pas flatteur.

LISETTE.

Que chacun de vous deux déclare sa tendresse ,
Vous serez mieux instruits.

MELCOUR.

Et , si de ta maîtresse

Un de nous deux alors doit obtenir le cœur ,
Pour qui parierois-tu ?

LISETTE.

C'est mon secret.

MELCOUR.

Lisette !

LISETTE.

Je suis sourde , monsieur.

DAMIS.

Réponds.

LISETTE.

Je suis muette.

MELCOUR.

Pour Damis ?

DAMIS.

Pour Melcour ?

MELCOUR.

Je veux être éclairci.

LISETTE.

Vous ne le serez point.

DAMIS.

Et moi?

LISETTE.

Pas davantage.

DAMIS, *lui donnant sa bourse.*

Prends, et parle.

LISETTE.

Ma foi, c'est pour vous que je gage.

MELCOUR, *lui offrant la sienne.*

Elle l'aime, Lisette?

LISETTE, *la prenant.*

Elle vous aime aussi.

MELCOUR.

Comment donc ! Mais tu fais des progrès incroyables :
La comtesse à présent nous aime tous les deux.

LISETTE.

C'est que tous deux aussi vous êtes fort aimables

DAMIS.

Lisette a de l'esprit : mais, si j'en crois ses yeux,
Lisette ne sait rien.

LISETTE.

Justement, dont j'enrage.

Si vous vous déclariez, j'en saurois davantage.

DAMIS.

Je crains de lui déplaire.

LISETTE.

Un aveu plaît toujours.

Et vous?

MELCOUR.

J'aurois parlé, mais depuis quelques jours

Sa froideur me retient.

L I S E T T E.

Selon vous, pour bien faire,
Madame se devoit déclarer la première.

M E L C O U R.

Oui. Je l'aimerois mieux.

L I S E T T E.

Ce projet vous sourit?
La déclaration seroit neuve.

M E L C O U R.

Et divine.

Qu'en penses-tu?

L I S E T T E.

Monsieur, une femme d'esprit
Ne dit point son secret; il faut qu'on le devine.

D A M I S.

Aide-moi donc, Lisette, à deviner le sien.
Je ne suis point ingrat.

L I S E T T E.

Je ne réponds de rien :
Mais comptez sur mon zèle et mon expérience.

D A M I S, *s'en allant.*

Tu peux compter aussi sur ma reconnoissance.

M E L C O U R.

Où vas-tu?

D A M I S.

Chez Florise. On m'attend, et j'y cours.

M E L C O U R.

Notre convention a toujours lieu?

D A M I S.

Toujours.

Commence, et je finis.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MELCOUR, LISETTE.

MELCOUR, *à part.*

Mon nouveau ministère

N'est pas aisé.

LISETTE.

Monsieur, vous savez donc vous taire?

MELCOUR.

Pour la première fois.

LISETTE.

L'effort est surprenant :

Il faut que vous aimiez bien véritablement.

MELCOUR.

Juge de mon amour, puisque je me marie.

LISETTE.

Bientôt?

MELCOUR.

Tout aussitôt que l'on voudra de moi.

Je tremble cependant.

LISETTE.

De quoi donc, je vous prie?

MELCOUR.

L'hymen sage et constant me cause quelque effroi;

Lorsque l'amour plus gai, débitant la fleurette,
S'engage, se dégage, à chaque instant du jour,
Contracte inuocemment quelque agréable dette...

LISETTE.

Que l'hymen en bon frère acquitte pour l'amour.

MELCOUR.

C'est fort bien fait à lui.

LISETTE.

N'est-ce pas?

MELCOUR.

Et moi-même

Je veux me corriger, réformer mon système,
Être le protecteur de ce lien chéri.
J'aime, parle pour moi, ma victoire est complète;
Et je me charge alors de la dot de Lisette.

LISETTE.

Et Lisette, monsieur, se charge du mari.

MELCOUR.

Je m'en rapporte à toi.

LISETTE.

Chut, voici ma maîtresse.

SCÈNE IV.

MELCOUR, LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Lisette, en vérité j'admire votre adresse.
Damis vient pour me voir, vous le laissez partir.

LISETTE.

Si madame, en sortant, eût daigné m'avertir,

Je l'aurois retenu.

LA COMTESSE.

L'excuse est excellente.

LISETTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Une autre fois, soyez plus prévoyante.

MELCOUR.

Ce vif empressement est flatteur pour Damis.

LA COMTESSE.

Non. Mais il faut du moins ménager ses amis.

MELCOUR.

Ses amis?

LA COMTESSE.

Rien de plus.

MELCOUR.

Heureux d'être le vôtre,
Ce titre m'est bien cher : mais je vous avouerai
Que je viens près de vous en réclamer un autre.
Je n'ose...

LISETTE, *bas*.

Osez toujours, et je vous appuierai.

MELCOUR.

Je dois parler d'amour, la chose est délicate.

LA COMTESSE.

Cet aveu me surprend.

MELCOUR.

Bien plus qu'il ne vous flatte.
Ah ! si vous connoissiez l'excès de cet amour,
Lui refuseriez-vous le plus léger retour?

LA COMTESSE.

Vous amoureux ! J'en doute.

LISETTE.

Et moi j'en suis certaine.

MELCOUR.

Je sens trop que vers vous un doux penchant m'entraîne !
Mais ce n'est pas pour moi que je parle aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Comment ?

LISETTE.

Pardonnez-moi , madame , c'est pour lui.

MELCOUR.

Non , madame.

LISETTE.

Si fait. Je suis son interprète.

MELCOUR.

Je ne suis en ces lieux que comme ambassadeur.

LISETTE.

Mais , que dites-vous donc ?

MELCOUR.

La vérité.

LISETTE.

Monsieur...

MELCOUR.

Enfin c'est pour Damis...

LA COMTESSE.

Damis?... Sortez , Lisette.

LISETTE.

Une autrefois encor je parlerai pour vous.

SCÈNE V.

MELCOUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Plaisantez-vous, Melcour?

MELCOUR.

Non, d'honneur. Entre nous
Il faut sur cet amour que votre cœur prononce.
Damis brûle, et se tait : en ami généreux
J'ai promis aujourd'hui de déclarer ses feux ;
Je l'ai dû, je l'ai fait, et j'attends la réponse.

LA COMTESSE.

Damis m'aime, et c'est vous qui m'en faites l'aveu !
L'idée est merveilleuse.

MELCOUR.

On peut m'y reconnoître.
Que lui dirai-je ?

LA COMTESSE.

Mais...

MELCOUR.

L'aimeriez-vous un peu ?

LA COMTESSE.

Si je vous consultois ?

MELCOUR.

Il y perdrait peut-être.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas amis ?

MELCOUR.

Oui. Mais il est des cas

Où l'amitié... Tenez, ne m'interrogez pas.

Si le premier aveu coûte beaucoup à faire,

Un second maintenant ne me coûteroit guère.

LA COMTESSE.

Un second ! poursuivez.

MELCOUR.

Il ne m'est pas permis.

LA COMTESSE.

Sauriez-vous quelque trait qui pût nuire à Damis ?

MELCOUR.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Parlez.

MELCOUR.

Non, vous dis-je, au contraire

Damis est un jeune homme...

LA COMTESSE.

Aimable.

MELCOUR.

Assurément.

LA COMTESSE.

Modeste.

MELCOUR.

Je le sais.

LA COMTESSE.

Plein d'honneur.

MELCOUR.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Estimable.

MELCOUR.

En tout point.

LA COMTESSE.

D'un commerce charmant,
Et qui feroit, je crois, le bonheur d'une femme.

MELCOUR.

Aie, aie!

LA COMTESSE.

En vérité, je ne vous comprends point.
Si vous aimez Damis, un éloge sincère,
Quand vous parlez pour lui, ne doit point vous déplaire.

MELCOUR.

Non, mais...

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

MELCOUR.

Je me tais sur ce point.

LA COMTESSE.

Encor?

MELCOUR.

C'est un secret.

LA COMTESSE.

Daignez m'ouvrir votre ame.
Éclaircissez un fait qui pourroit m'alarmer.
Auroit-il quelque tort à vos yeux?

MELCOUR.

Oui, madame,
Un bien grand.

LA COMTESSE.

Quel est-il?

MELCOUR.

Celui de vous aimer.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Melcour.

MELCOUR.

Non, j'ai toute ma tête.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, monsieur, vous êtes fort honnête.

MELCOUR.

Mais vraiment ce discours est très flatteur pour vous.

LA COMTESSE.

Vous m'impatientez.

MELCOUR.

Calmez ce grand courroux.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement, ou je quitte la place.

MELCOUR.

Je ne puis plus me taire après cette menace.

LA COMTESSE.

Parlez donc.

MELCOUR.

Eh bien !...

LA COMTESSE.

Quoi?

MELCOUR.

Vous saurez, s'il vous plait...

(Il aperçoit Damis.)

Mais non : voici quelqu'un qui va vous mettre au fait.

SCÈNE VI.

MELCOUR, LA COMTESSE; DAMIS, *au fond*.

LA COMTESSE.

Vous partez?

MELCOUR.

Il le faut.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

MELCOUR.

Par modestie.

DAMIS, *au fond*.

Eh bien?

MELCOUR.

Avec succès je quitte la partie.

DAMIS.

La comtesse?...

MELCOUR.

A ton tour.

DAMIS.

Au moins...

MELCOUR.

Chacun le sien.

Adieu. Plaide ma cause, et sur-tout parle bien.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

Il approche : voyons.

DAMIS, *à part.*

Que fant-il que j'espère?...

Je le saurai bientôt en parlant pour Melcour.

Madame...

LA COMTESSE, *à part.*

Il est tremblant.

DAMIS.

Je suis un téméraire

Qui craint avec raison l'aveu qu'il doit vous faire.

LA COMTESSE.

Et quel aveu?

DAMIS.

Celui du plus sincère amour.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah!... je n'en doute plus.

DAMIS.

On vous aime, madame.

On pourroit vous déplaire en déclarant sa flamme...

LA COMTESSE.

Celui dont vous parlez seroit-il dans ce cas?

Son mérite...

DAMIS.

Il en a. Mais sa tête légère

Peut-être en sa faveur ne vous prévient pas.
Il est fort étourdi.

LA COMTESSE.

Je croyois le contraire.

DAMIS.

Je ne le flatte point, je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Ne le jugez-vous pas avec sévérité?

DAMIS.

Quand vous le connoîtrez, vous penserez de même.

LA COMTESSE.

Je l'ai cru raisonnable.

DAMIS.

Il est vrai qu'il vous aime.

C'est son seul titre.

LA COMTESSE.

Encor? Vous en parlez, Damis,
Comme s'il n'étoit point au rang de vos amis.

DAMIS.

Il m'est cher cependant.

LA COMTESSE, *riant*.

Vraiment?

DAMIS.

Je vous le jure.

LA COMTESSE.

Ce serment est de trop.

DAMIS.

Peut-être croyez-vous

Qu'un peu de jalousie...

LA COMTESSE.

Eh ! non , non. Vous jaloux ?

Et de quoi ?

DAMIS.

Je voudrois son bonheur.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

DAMIS.

Pent-être à son égard ai-je été rigoureux ;
Mais mieux que ses défauts je connois son mérite.
Il est franc , bon ami , sensible , généreux...

LA COMTESSE.

Trop timide sur-tout.

DAMIS.

Timide ! Sa conduite...

LA COMTESSE.

Le prouve.

DAMIS.

Non.

LA COMTESSE.

Si fait.

DAMIS.

Nous nous trompons tous deux.

LA COMTESSE.

Je ne me trompe pas.

DAMIS.

Ce discours...

LA COMTESSE.

Vous étonne.

Allez , épargnez-vous tant de discrétion ;

Je sais tout.

DAMIS.

Vous sauriez?

LA COMTESSE.

Je connois la personne.

DAMIS.

Qui vous aime?

LA COMTESSE.

Oui, vous dis-je. Et Melcour...

DAMIS.

Est son nom

Vous l'avez deviné.

LA COMTESSE, *à part.*

Me serois-je méprise?

Melcour?...

DAMIS.

Est cet amant pour qui je vous parlois.

LA COMTESSE, *à part.*

Je suis jouée. O ciel!

DAMIS.

Vous paroissez surprise.

LA COMTESSE, *tranquillement.*

Moi surprise! et pourquoi, puisque je le savois?

DAMIS.

De lui-même?

LA COMTESSE.

Peut-être.

DAMIS, *à part.*

Il n'aura pu se taire.

(*haut.*)

Et vous l'avez sans doute écouté sans colère?

LA COMTESSE.

Sans colère.

DAMIS.

Fort bien. L'aveu qu'il vous a fait
Ne vous a pas déplu ?

LA COMTESSE.

Devoit-il me déplaire ?

DAMIS, *à part*.

Elle l'aime !

LA COMTESSE.

D'ou vient ce transport indiscret ?

DAMIS.

Moi ! je suis enchanté.

LA COMTESSE.

Tout de bon ?

DAMIS.

Oui, madame.

(à part.)

Monsieur Melcour !

LA COMTESSE.

Encor !

DAMIS.

J'approuve votre flamme.

LA COMTESSE.

Vous l'approuvez !

DAMIS.

Melcour méritoit d'être heureux.

LA COMTESSE.

Il est franc , bon ami , sensible , généreux.

DAMIS.

Cela pent être, mais...

LA COMTESSE.

Vous l'avez dit vous-même.

Quoiqu'un penchant secret m'entraînât vers Melcour,
Je n'osois cependant approuver son amour :
Mais vous me rassurez en louant ce que j'aime ;
Et j'espère, Damis, vous prouver aujourd'hui
Que ce n'est pas en vain que vous parlez pour lui.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MELCOUR.

DAMIS, *seul*.

Quel coup ! Cruel Melcour ! ah ! quelle perfidie !
Il parloit pour lui-même, et moi, complaisamment...

MELCOUR.

Eh bien ! mon cher Damis, quel est le dénouement ?
Tu triomphes, sans doute, et l'on me congédie.

DAMIS.

Oui.

MELCOUR.

J'en suis enchanté pour toi.

DAMIS.

Bien obligé.

MELCOUR.

Ton triomphe étoit sûr, et je l'aurois gagé.
Allons, puisqu'il falloit que l'ingrate comtesse

Dédaignât fièrement l'hommage de mon cœur,
Au moins est-il heureux que tu sois son vainqueur :
Le bonheur d'un ami dissipe ma tristesse.
Tout sembloit vous lier, l'âge, l'humeur, le goût ;
Et vous vous convenez tous les deux.

DAMIS.

Oui, beaucoup.

MELCOUR.

Je l'avois toujours dit. A quand ton mariage ?

DAMIS.

C'est un peu fort.

MELCOUR.

Comment ! tu ne l'épouses pas ?

DAMIS.

Moi l'épouser, monsieur !

MELCOUR

Mais c'est assez l'usage.

DAMIS.

Finirez-vous bientôt ?

MELCOUR.

Pourquoi ces grands éclats ?

Rassure-toi, mon cher. Elle a de la figure,
Des graces, des talents ; mais mon but, je t'assure,
N'est pas de te la faire épouser malgré toi.

DAMIS.

Je le crois bien vraiment, puisque c'est vous qu'elle aime

MELCOUR.

Je ne m'en doutois pas.

DAMIS.

Loin de parler pour moi

Selon votre projet, vous n'avez pas vous-même
Déclaré votre amour?

MELCOUR.

Monsieur se divertit.

DAMIS.

Répondez, répondez. Eh bien?

MELCOUR.

Tu perds l'esprit.

Auprès de la comtesse, à mes projets fidèle,
J'ai déclaré pour toi ta tendresse pour elle.

DAMIS.

Vraiment?

MELCOUR.

Rien n'est plus vrai. Bien plus, c'est que son cœur
M'a paru, j'en conviens, pencher en ta faveur.

DAMIS.

Allons, vous vous moquez, monsieur.

MELCOUR.

Je suis sincère.

DAMIS.

Mais encore une fois je suis sûr du contraire.

La comtesse est plus franche, et m'a dit, entre nous,
Qu'elle vous aimoit.

MELCOUR.

Moi! qu'elle m'aimoit!

DAMIS.

Oui, vous.

MELCOUR.

Je n'y comprends plus rien. Tout ce que je puis dire,
C'est que de mon amour je n'ai point fait l'aveu.

Peut-être à nos dépens elle aura voulu rire ,
Et de nous intriguer se sera fait un jeu.

DAMIS.

Pourquoi?

MELCOUR.

Pour nous punir tous deux de notre ruse.

DAMIS.

C'est toi qui l'as voulu.

MELCOUR.

Mon zèle est mon excuse.

DAMIS.

Mais que faire à présent?

MELCOUR.

Il faut la détromper.

DAMIS.

Je n'oserai jamais me présenter chez elle.

MELCOUR.

Je te présenterai, moi : viens.

DAMIS.

L'offre est nouvelle.

Écoute. A son humeur si tu veux échapper,
Crois qu'il est dangereux de nous montrer ensemble.

MELCOUR.

Le danger n'est pas grand. Suis-moi toujours.

DAMIS.

Je tremble :

Je ne puis.

MELCOUR.

Adieu donc. Amant plus courageux ,
Je vole à ses genoux soupirer pour nous deux.

SCÈNE IX.

DAMIS.

Cette explication nous étoit fort utile,
Mais je suis détrompé sans être plus tranquille.
Ma conduite, mes torts, la comtesse, Melcour,
Je cains tout, j'attends tout; et la moindre apparence,
Tour-à-tour me rendant ou m'ôtant l'espérance,
Semble, pour mon malheur, accroître mon amour.

SCÈNE X.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, c'est un billet.

DAMIS.

Un billet de Julie?

LISETTE.

Lisez, et répondez.

DAMIS *lit*.

« J'ai à vous parler d'une affaire qui vous intéresse.
« Trouvez-vous dans mon salon dans une demi-heure.
« Ne dites rien à Melcour de ce rendez-vous, et ne
« l'oubliez pas. »

Qui? moi, que je l'oublie.

Lisette?

L I S E T T E.

Eh bien, monsieur?

D A M I S.

Tu peux me mettre au fait.

L I S E T T E.

Voyons, parlez.

D A M I S.

Pourquoi m'écrit-on ce billet?

L I S E T T E.

Ma foi, je n'en sais rien.

D A M I S.

Crois-tu qu'on me pardonne?

L I S E T T E.

Quoi donc?

D A M I S.

J'ai quelque tort.

L I S E T T E.

Ma maîtresse est si bonne!

D A M I S.

Elle m'excuseroit?

L I S E T T E.

Je ne dis pas cela.

D A M I S.

Du moins puis-je espérer?

L I S E T T E.

Sur cet article-la

Attendez votre arrêt.

D A M I S.

L'attente est si cruelle!

LISETTE.

Il le faut.

DAMIS.

Allons donc. Melcour est auprès d'elle.
Je veux en m'éloignant le laisser dans l'erreur ;
Mais bientôt je reviens aux pieds de ta maîtresse
Reconnoître mes torts , déclarer ma tendresse ,
Mériter mon pardon , et peut-être son cœur.

SCÈNE XI.

LISETTE.

Il aime , il est tremblant ; et Melcour , au contraire ,
En recevant de moi ce billet circulaire ,
Sembloit croire déjà son triomphe complet.
D'abord se conformant aux termes du billet ,
Loin d'entrer chez Julie , il fuit avec mystère ;
Et sur ce rendez-vous m'a promis de se taire.
Mais pour se consoler d'une si dure loi ,
Monsieur de son mérite ose tout se promettre ;
Et quand pour le tromper j'osois tout me permettre ,
Son amour-propre encor le trompoit mieux que moi.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu Damis?

LISETTE.

J'ai remis votre lettre,
Madame. En vérité c'étoit avec regret.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien sensible.

LISETTE.

Ah! madame, il vous aime...

LA COMTESSE.

Oui, beaucoup.

LISETTE.

Il étoit dans un chagrin... Vous-même,
Vous ne l'auriez pas vu sans y prendre intérêt.

LA COMTESSE.

Je n'en prends point à lui.

LISETTE.

Du tout? Je plains sa flamme.

LA COMTESSE.

Il étoit donc bien triste?

LISETTE.

Hélas! votre billet
A fait naître un moment quelque espoir dans son ame.
Mais à tort?

LA COMTESSE.

Sûrement... Viendra-t-il?

L I S E T T E.

Oui, madame.

Monsieur Melcour aussi.

L A C O M T E S S E.

Je veux les réunir,

Et les faire expliquer.

L I S E T T E.

Peut-être les punir.

Je vous livre Melcour : punissez son audace.

Mais pour Damis au moins je vous demande grace.

L A C O M T E S S E.

Tu le protèges?

L I S E T T E.

Oui, je connois son amour ;

Et sa conduite enfin n'est qu'une étourderie.

L A C O M T E S S E.

Elle est forte.

L I S E T T E.

La la. D'ailleurs monsieur Melcour,

Madame, en est l'auteur.

L A C O M T E S S E.

Melcour?

L I S E T T E.

Je le parie.

Il l'a presque avoué.

L A C O M T E S S E.

D'après un tel aveu...

L I S E T T E.

Damis n'est plus coupable.

LA COMTESSE.

On du moins l'est bien peu.

N'est-il pas vrai, Lisette?

LISETTE.

Oui, si peu que sa grace...

LA COMTESSE.

Sa grace! eh bien?

LISETTE.

Voyez.

LA COMTESSE.

Mais toi-même à ma place,

Parle, que ferois-tu?

LISETTE.

Pardonner est si doux!

Damis vous aime tant?

LA COMTESSE.

Tu crois?

LISETTE.

En doutez-vous?

Tenez, je sens très bien la faute qu'il a faite;
Mais moi, je l'oublierois.

LA COMTESSE.

Oublions-la, Lisette.

LISETTE.

Ah! qu'il sera content!

LA COMTESSE.

Et Melcour?

LISETTE.

Le voilà.

LA COMTESSE.

Déjà ! Rentre, et tais-toi.

(La comtesse entre dans son cabinet.)

LISETTE.

Comptez sur mon adresse.

J'ai ma réponse prête.

SCÈNE XIII.

LISETTE, MELCOUR, DAMIS.

MELCOUR.

Ah ! que fait ta maîtresse ?

(Lisette fait la révérence, et se retire.)

On ne répond pas mieux que cette fille-là.

DAMIS, *entrant du côté opposé à Melcour.*

Attendons la comtesse.

MELCOUR.

Attendons notre belle.

DAMIS.

Si Melcour me savoit tête à tête avec elle !

MELCOUR.

Si Damis connoissoit jusqu'où va mon bonheur !

DAMIS.

Il m'en voudroit sans doute.

MELCOUR.

Il auroit de l'humeur.

DAMIS.

Aussi pour l'éviter j'ai pris un soin extrême.

(*Il aperçoit Melcour.*)

Ah!

MELCOUR.

Ah ! que fais-tu là ?

DAMIS.

Mais qu'y fais-tu toi-même ?

MELCOUR.

Ma foi... je te cherchois.

DAMIS.

Je te cherchois aussi.

MELCOUR.

Il faut faire expliquer Julie.

DAMIS.

Elle est ici.

Cours vite lui parler , l'instant est favorable.

MELCOUR.

Que n'y vas-tu plutôt ? ce rôle te convient.

DAMIS.

Non ; comme au plus hardi cet honneur t'appartient,

MELCOUR.

Je te le cède, moi, comme au plus raisonnable.

DAMIS.

Je ne sors pas d'ici.

MELCOUR.

Je l'attends dans ces lieux.

DAMIS.

Nous avons, tu le sais, quelques torts à ses yeux.

MELCOUR.

Eh bien ! je me fais fort d'obtenir notre grace.

Tu ne peux plus, d'après un motif aussi bon,

Te dispenser, je crois, de me céder la place.

DAMIS.

Si fait; car je l'attends pour la même raison.

MELCOUR.

Je m'en charge, mon cher.

DAMIS.

Cède-moi, je t'en prie

MELCOUR.

Mais ta timidité!

DAMIS.

Mais ton étourderie!

MELCOUR.

Je vois que du secret tu veux être éclairci.

DAMIS.

Avec toi, je le sens, il faut être sincère.

MELCOUR.

De la discrétion.

DAMIS.

Songe qu'il faut se taire.

MELCOUR.

Avec Julie...

DAMIS.

Eh bien?

MELCOUR.

J'ai rendez-vous ici.

DAMIS.

Avec elle en ces lieux j'ai rendez-vous aussi.

MELCOUR.

Tu plaisantes.

DAMIS.

C'est toi.

MELCOUR.

Le mien est véritable.

DAMIS.

Le mien pareillement.

MELCOUR.

Cela n'est pas croyable.

DAMIS.

Je puis te le prouver.

MELCOUR.

Tout de bon?

DAMIS.

Tout de bon.

A cinq heures, ce soir...

MELCOUR.

Cinq heures!

DAMIS, *montrant sa lettre*.

La comtesse

Me promet par écrit d'être dans son salon.

MELCOUR, *montrant la sienne*.

Pour la même heure aussi j'ai la même promesse.

DAMIS.

Quoi?

MELCOUR.

Nous sommes joués : mais le tour est charmant.

Nous comptons tous les deux que nous avions su plaire.

DAMIS.

Notre triomphe, hélas, n'a duré qu'un moment !

MELCOUR.

Ne te chagrine point. Sais-tu ce qu'il faut faire?
Partons et taisons-nous

DAMIS.

Mon secret est le tien.

MELCOUR.

Tu peux compter sur moi; notre gloire est commune.

DAMIS.

Tu ne publieras pas notre bonne fortune.

MELCOUR.

Imite ma prudence, et l'on ne saura rien.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE XIV.

MELCOUR, DAMIS, LA COMTESSE, ET
LISETTE, *qui paroît à la fin de la scène.*

LA COMTESSE, *sortant du cabinet.*

Je ne vous promets pas de garder le silence.

DAMIS.

O ciel!

MELCOUR.

Vous écoutiez?

DAMIS.

Oubliez notre offense.

LA COMTESSE.

Si vous m'avez jouée, au moins je vous le rends.

MELCOUR.

Nous ne nous devons rien, notre grace est certaine;

Et puisque cet instant à vos pieds nous ramène,
Prononcez notre arrêt, madame; je l'attends.

LA COMTESSE.

Comment?

MELCOUR.

Damis vous aime, et Melcour vous adore.
Quel sera le vainqueur?

LA COMTESSE.

Vous plaisantez encore.

DAMIS.

Il dit la vérité.

MELCOUR.

Vous doutez d'un aveu?...

LA COMTESSE.

Qui chez nous est beaucoup, et chez vous n'est qu'un jeu.

MELCOUR.

Pour triompher enfin de votre résistance,
Qu'exigez-vous de nous?

LA COMTESSE.

Mais... deux ans de constance.

DAMIS.

Il est d'autres moyens que l'on peut employer.

LA COMTESSE.

C'est le plus sûr.

MELCOUR.

Deux ans! Le terme m'épouvante.

LA COMTESSE

Deja?

DAMIS.

Pour un amant l'épreuve est violente.

LA COMTESSE.

Le titre de mari ne se peut trop payer.
Vous feroit-on subir le plus rude esclavage,
Obéir sans se plaindre est toujours le plus sage.
Vous avez votre tour : affranchi de ses fers,
L'époux venge l'amant des maux qu'il a soufferts.

MELCOUR.

Oui, mais...

LA COMTESSE.

Vos droits bientôt détruiroient mon empire.

DAMIS.

Des droits ! Vous rendre heureuse est le seul où j'aspire.

LA COMTESSE.

Si je vous en croyois, quels seroient mes garants ?
Vous êtes jeune encor.

DAMIS.

J'aimerai plus long-temps.

LA COMTESSE.

L'hymen est un lien dangereux à votre âge.

MELCOUR.

Je suis plus vieux que lui.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas plus sage.

MELCOUR.

Avant trois mois d'hymen je serai corrigé.
Vous verrez un Caton.

LA COMTESSE.

Vraiment ?

MELCOUR.

Je le parie.

Le cœur est-il pour moi?

DAMIS, à genoux.

Prononcez, je vous prie.

Lisette paroît et reste au fond du théâtre.

MELCOUR, à genoux.

Prononcez, dussiez-vous me donner mon congé.

LA COMTESSE.

La crainte me retient.

MELCOUR.

Crainte qui m'humilie.

DAMIS.

Si vous m'aimiez...

LA COMTESSE.

Hélas!

DAMIS.

Adorable Julie,

Qu'annonce ce soupir?

MELCOUR.

Parlez, je suis discret.

LA COMTESSE, à Damis.

Ah! c'est un imprudent qui vous dit mon secret.

DAMIS.

Vous m'aimez?

LA COMTESSE.

Oui, Damis.

DAMIS.

Agréable surprise!

Ah, madame! ah, Melcour! que ce moment est doux!

MELCOUR, se relevant.

Je puis me dispenser de rester à genoux.

LISETTE.

Je viens chercher la dot que vous m'avez promise.

MELCOUR.

Quand je me marierai. Pour nous, mon cher Damis,
Cessons d'être rivaux sans cesser d'être amis.

FIN DES RIVAUX AMIS.

LES ÉPREUVES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FORGEOT,

Représentée, pour la première fois, en 1785.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

ÉMILIE.

DAMIS.

FLORVILLE.

La scène est chez la comtesse.

LES ÉPREUVES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Oui, mon aimable sœur, enfin voici le jour
Où ma main de Damis va couronner l'amour.
Long-temps avec raison j'ai craint sa jalousie ;
J'ai voulu l'éprouver : d'un défaut dangereux
Je pense avec plaisir que son ame est guérie ;
Mais ce prompt changement peut n'être pas heureux.
Un calme trop profond, si j'en crois l'apparence ,
Succède dans son cœur aux transports les plus doux :
Tant de tranquillité mène à l'indifférence ;
Et l'homme indifférent ne vaut pas un jaloux.

ÉMILIE.

S'il n'aimoit plus, en lui vos yeux verroient un traître ;
Les miens plus indulgens l'excuseroient peut-être :
Vous l'avez fait souffrir.

LA COMTESSE.

Pour le mieux corriger.

ÉMILIE.

Pour corriger un cœur faut-il donc l'affliger ?

LA COMTESSE.

Ses tourments finiront.

ÉMILIE.

Quelle sera sa joie !

Le sort le plus heureux l'appelle auprès de vous ;
Et, de quelques chagrins qu'un amant soit la proie ,
Un hymen fortuné les fait oublier tous.

LA COMTESSE.

Il doit subir avant de nouvelles épreuves.

ÉMILIE.

Ne vous offre-t-il pas chaque jour mille preuves
D'un esprit confiant et d'un cœur sans détour ?
Vous le dites vous-même.

LA COMTESSE.

Oui, ma chère Émilie ;

Mais feignant d'éprouver encor sa jalousie ,
Je veux adroitement réveiller son amour.
A mes nouveaux desseins je fais servir Florville :
Des soupçons de Damis long-temps il fut l'objet ;
S'il sut me seconder dans mon premier projet ,
Il peut en ce moment m'être encor fort utile ,
Et l'on va de ma part lui rendre ce billet :
Lis.

ÉMILIE *lit.*

« Accourez, chevalier, vous m'êtes nécessaire :
« comme il s'agit de Damis, soyez discret avec lui.
« Depuis long-temps j'abuse de votre complaisance ;
« mais j'espère bientôt ne vous devoir plus rien, si la
« main de ma sœur...

LA COMTESSE.

Tu crains d'achever?

« si la main de ma sœur peut m'acquitter envers
« VOUS. »

Que dis-tu de mon style?

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Ma sœur ! Eh bien ! pourquoi se récrier ?
Sans toi , sans ton aveu je ne puis rien promettre ,
Rien n'est fait... Tu rougis ! Enverrai-je la lettre ?
Hein ?

ÉMILIE.

Puisqu'elle est écrite , il faut bien l'envoyer.

LA COMTESSE.

La réponse me plaît ; je l'avois devinée.
Veuve depuis deux ans , au moment où mon cœur
Va devenir le prix d'un second hyménée ,
J'ai cru devoir mes soins à ma discrète sœur ;
Et , profitant du droit de faire son bonheur ,
Me venger du chagrin de me voir son aînée.

(Damis entre ; il observe la comtesse.)

ÉMILIE.

Voici notre jaloux ; il a sur vous les yeux.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, ÉMILIE, DAMIS.

DAMIS.

L'espérance et l'amour m'ont conduit en ces lieux,
Madame; décidez du bonheur de ma vie.
Obtenir votre main est ma plus chère euvie.
J'ai quelques droits peut-être; et, sans oser parler
D'une épreuve cruelle offerte à ma tendresse,
Je pourrois réclamer ici votre promesse;
Mais c'est à votre cœur à vous la rappeler.
Moi, sûr d'avoir vaincu mon premier caractère,
Si ce cœur aujourd'hui me nomme votre époux,
Heureux de vous aimer, plus heureux de vous plaire,
De quel mortel encor pourrois-je être jaloux?

LA COMTESSE.

Enfin ce nom, Damis, n'est donc plus fait pour vous?

DAMIS.

Si je le méritois, j'oserois me permettre
Sur des ricas mille traits d'un dépit concentré;
J'oserois demander ce que c'est qu'une lettre
Que vous lisiez, je crois, lorsque je suis entré.
Mais le moindre soupçon à mes yeux est un crime;
Et désormais je veux respecter vos secrets.

LA COMTESSE.

Mais seriez-vous fâché, si je vous la montrois?

DAMIS.

On est toujours flatté d'une preuve d'estime.

LA COMTESSE.

Et souvent il en est que l'on peut accorder.

DAMIS

Il faut les mériter, et non les demander.

LA COMTESSE.

Je dois récompenser tant de délicatesse.

A l'un de vos amis cette lettre s'adresse :

Rendez-la-lui, Damis; dissipez son erreur,

Et que ce soit de vous qu'il tienne son bonheur.

(Elle sort avec Émilie.)

SCÈNE III.

DAMIS.

Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.

Quel est donc ce mystère? et pour qui ce billet?

Ciel! pour Florville! eh quoi! serois-je leur jouet?

Je sais qu'elle l'accueille, et que Florville l'aime;

En seroit-il aimé?... « Dissipez son erreur,

« Et que ce soit de vous qu'il tienne son bonheur. »

Un semblable discours s'explique de lui-même.

Oui, je n'en puis douter, Florville est son amant.

Mais depuis quelques jours il ne vient plus chez elle :

Ils sont brouillés... On veut terminer la querelle,

Et l'on me charge, moi, du raccommodement.

Oh! non pas, s'il vous plaît; la chose seroit neuve.

Votre lettre est à moi; je tiens votre secret :

Ah! que n'est-il permis de rompre le cachet!

Que vois-je! elle est ouverte : est-ce encore une épreuve?

Elle est forte !... tant mieux ; je veux être discret :
Je ne le lirai point ce funeste billet.
Qu'en faire ? Faudra-t-il le remettre à Florville ?
Faudra-t-il ?... Le voici.

SCÈNE IV.

FLORVILLE, DAMIS.

FLORVILLE, *courant embrasser Damis.*

Bonjour, mon cher Damis.

DAMIS, *froidement.*

D'un accueil si flatteur je connois tout le prix ;
Votre vive amitié...

FLORVILLE.

La vôtre est bien tranquille.

Pourquoi cet air d'humeur, et ce front sérieux ?
Voyez-vous à regret mon retour en ces lieux ?
Ou plutôt la comtesse ?... Oh ! oui, je le parie :
Vous boudez tous les deux, grâce à la jalousie.

DAMIS.

J'aurois tort.

FLORVILLE.

Je le craius. Que cela soit ou non ,
Puis-je être assez heureux pour vous prouver mon zèle ?
Mon amitié constante a quelques droits sur elle.

DAMIS.

Oh ! je n'en doute point.

FLORVILLE.

Et vous avez raison.

DAMIS.

Depuis peu cependant vous devenez plus rare :
J'en cherchois le motif ; et souvent , entre nous ,
Je vous ai crus bronillés.

FLORVILLE.

Oh ! non , rassurez-vous :

Entraîné malgré moi par un oncle barbare
Au fond d'un vieux château , tête à tête avec lui
J'ai passé huit grands jours consacrés à l'ennui.
Que mon cœur a souffert d'une si longue absence !

DAMIS.

A la comtesse au moins vous écriviez souvent ?

FLORVILLE.

Jamais.

DAMIS.

Jamais ?

FLORVILLE.

Non.

DAMIS.

Ah ! c'est elle qui commence.

FLORVILLE.

Je ne vous entends pas.

DAMIS.

J'aime cette prudence :

Oui , je sens que l'aveu doit être embarrassant.
Mais j'ai bien quelques droits à votre confiance ;
Si vous êtes discret , moi je suis complaisant.

(Il lui remet la lettre.)

FLORVILLE.

Une lettre ?

DAMIS.

Lisez.

FLORVILLE, *après avoir lu.*

Quel espoir séduisait !

DAMIS.

Quoi donc ?

FLORVILLE.

Embrassez-moi.

DAMIS.

Moins de reconnoissance.

FLORVILLE.

De grace , permettez...

DAMIS.

Non, je vous en dispense.

FLORVILLE.

Que ne vous dois-je pas !

DAMIS.

Oh ! rien.

FLORVILLE.

Mon cher Damis ,

Rien n'égale ma joie.

DAMIS.

Apprenez-m'en la cause ;

Nul ne sent mieux que moi celle de ses amis.

FLORVILLE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quel scrupule ! Achevez donc.

FLORVILLE.

Je n'ose.

C'est un secret.

DAMIS.

Pour moi?

FLORVILLE.

Pour vous.

DAMIS.

Je le saurai.

FLORVILLE.

J'en doute.

DAMIS.

J'en suis sûr : soit de force ou de gré,
Je prétends...

SCÈNE V.

FLORVILLE, DAMIS, LA COMTESSE,
ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, messieurs? ah! cette lettre
M'instruit de tout.

FLORVILLE.

Damis est un peu curieux.

LA COMTESSE.

Je vous salue, monsieur, d'avoir su la remettre;
Mais il faut respecter ce qu'on cache à vos yeux.
Un tel éclat m'offense; et de votre conduite
Ce soupçon déplacé détruit tout le mérite.

DAMIS.

Ah! sur votre billet je suis loin d'en former :

D'ailleurs je suis certain, s'il pouvoit m'alarmer,
Que, pour récompenser ma complaisance extrême,
De tout ce qu'il contient vous m'instruiriez vous-même.

LA COMTESSE.

Non; rien à cet effort ne pourroit m'engager.
La lettre est à monsieur.

DAMIS.

Mais pourquoi n'en charger?

LA COMTESSE.

Ma confiance en vous peut-elle vous déplaire?

DAMIS.

J'y suis sensible; mais...

LA COMTESSE.

Vous vous en passeriez.

DAMIS.

Sa joie en la lisant paroissoit si sincère!

ÉMILIE.

Elle étoit donc bien grande?

FLORVILLE.

Oh! oui.

DAMIS.

Vous le voyez.

LA COMTESSE.

De l'humeur! C'est assez. J'ai mal jugé votre ame;
Et ces transports jaloux...

DAMIS.

Moi jaloux! Ah! madame,
Faut-il, pour dissiper ce doute injurieux,
Faut-il à l'instant même abandonner ces lieux?
Laisser Florville ici? tout me sera facile.

Je veux voir désormais votre ami dans Florville;
Car il n'est que cela? Je le crois; j'en suis sûr.
Cette conviction rend mon bonheur plus pur,
Mon amour plus brûlant, et mon cœur plus tranquille.
Eh bien! faut-il partir?

LA COMTESSE.

Vous riez?

DAMIS.

Non; parlez.

LA COMTESSE.

J'y consentirai donc, puisque vous le voulez.

DAMIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Je ne crains plus de paroître exigeante.
Florville et moi, monsieur, nous avons pour l'instant
A traiter tous les deux un objet important,
Et nous profiterons de cette offre obligeante.

DAMIS.

Vous plaisantez.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

Quoi?...

LA COMTESSE.

Voulez-vous vous dédire?

DAMIS.

Non vraiment... trop heureux!... Allons, je me retire.
Sur-le-champ?

LA COMTESSE.

S'il vous plaît.

DAMIS.

Je le laisse avec vous :

L'effort seroit plus grand, si j'en étois jaloux.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, ÉMILIE, FLORVILLE.

FLORVILLE.

On peut se dispenser de croire à sa parole.

LA COMTESSE.

Vous savez maintenant quel sera votre rôle.

FLORVILLE, *regardant Émilie*.

Et l'espoir fortuné que vous m'avez permis.

LA COMTESSE.

Il est juste.

FLORVILLE.

Daignez le confirmer vous-même.

ÉMILIE.

Monsieur...

FLORVILLE.

Puis-je espérer?

LA COMTESSE.

Oui, Florville, on vous aime.

Cet aveu dans sa bouche auroit eu plus de prix;
Mais l'honneur la retient, lorsque l'amour l'entraîne :
Dans ce tendre embarras je dois l'aider un peu,
Et lui sauver l'effort de ce premier aveu,

Qu'on fait avec plaisir, mais qu'on prononce à peine.

FLORVILLE.

Ah ! comment mériter?...

LA COMTESSE.

En faisant son bonheur.

Aujourd'hui seulement il faudra vous contraindre ;
Il faudra de Damis justifier l'erreur ,
Oublier Émilie , et m'aimer.

ÉMILIE.

Où le feindre.

LA COMTESSE.

Tremblerois-tu déjà ? Rassure-toi ; demain ,
Pour prix de cet amour , je lui donne ta main.

ÉMILIE.

Demain?...

FLORVILLE.

Est l'heureux jour qui pour jamais nous lie.

ÉMILIE.

On pourroit différer.

FLORVILLE.

Différer ? Émilie ,

Pourquoi tant de rigueur , et que redoutez-vous ?
Quand on aime l'amant peut-on craindre l'époux ?

(à genoux.)

Ah ! cessez d'alarmer celui qui vous adore ;
Par un plus long délai n'affligez pas son cœur.

ÉMILIE.

Mais un jour , c'est bien peu.

FLORVILLE.

Combien il dure encore ,

Quand le jour qui le suit nous promet le bonheur!

LA COMTESSE.

O ciel! voici Damis.

FLORVILLE, *restant à genoux, et se tournant du côté de la comtesse.*

Ne craignez rien, madame :

Eh quoi! vous douteriez de la plus vive flamme?

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, ÉMILIE, FLORVILLE,
DAMIS.

DAMIS.

Le style du billet à présent m'est connu.

LA COMTESSE.

Vous voyez qu'on sait tout lorsque l'on veut attendre.

FLORVILLE.

Cet élan d'amitié vous paroît un peu tendre?

DAMIS.

Oui, c'est mal à propos que je suis revenu.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? Pourrions-nous craindre votre présence
Vous êtes raisonnable.

DAMIS.

Et d'une complaisance...

LA COMTESSE.

Bien grande assurément : pour prouver aujourd'hui
Jusqu'à quel point encor j'ose compter sur elle,
Sans craindre vos soupçons sur un ami fidèle
Je vous laisse en ces lieux et je sors avec lui.

SCÈNE VIII.

DAMIS, ÉMILIE.

DAMIS.

L'expression me manque, et ma bouche est muette.
Quel coup! Et je l'aimois! Qu'elle soit satisfaite.
Que de ses soins trompeurs Florville soit l'objet,
Sans craindre qu'aujourd'hui son triomphe m'afflige;
Il peut l'adorer.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

L'épouser.

ÉMILIE.

Non, vous dis-je.

DAMIS.

J'applaudirai moi-même à ce noble projet.

ÉMILIE.

Ah! gardez-vous-en bien... Votre erreur est extrême.

DAMIS.

Non, je suis détrompé.

ÉMILIE.

La comtesse vous aime.

DAMIS.

Sa conduite avec moi le prouve.

ÉMILIE.

Assurément.

Je voudrois m'expliquer, parler plus clairement;

Mon silence est cruel, et l'honneur me l'impose.
Mais Émilie est franche; elle connoît sa sœur,
Et malgré vos soupçons vous répond de son cœur.

DAMIS.

Ses torts en sont plus grands.

ÉMILIE.

Eh bien! je le suppose.

Mais, Damis, croyez-moi, modérez vos transports;
Ne vous séparez point d'une amante chérie:
Souvent, pour l'oublier, il faut toute la vie,
Quand un jour eût suffi pour oublier ses torts.

DAMIS.

Eh bien! je puis me rendre: oui, charmante Émilie,
De ce cœur déchiré l'amour est le plus fort;
Et je veux, méritant les soins de mon amie,
Pour excuser sa sœur, faire un dernier effort.
C'est à vous de m'aider: mon sort vous intéresse,
Et vous consentiriez à servir ma tendresse?

ÉMILIE.

Oh! de tout mon pouvoir: que voulez-vous?

DAMIS.

Je veux

Qu'en ce jour, qu'à l'instant vous receviez mes vœux

ÉMILIE.

Je ne le puis.

DAMIS.

Si fait.

ÉMILIE.

Je sais bien le contraire.

Si vous alliez m'aimer, jugez quel embarras!

DAMIS.

Non, non : rassurez-vous, je ne vous aime pas ;
Je le voudrois en vain. Sans dessein de vous plaire,
Sans espoir, sans amour, je prétends seulement
Me parer aujourd'hui du nom de votre amant.
Votre sœur me jouoit ; ce plan va la confondre.
Pour mieux sonder son cœur, à ses yeux chaque jour
J'affecterai pour vous le plus ardent amour...

ÉMILIE.

Et vous me permettez de ne pas y répondre ?

DAMIS.

Tout comme il vous plaira ; vous ferez le traité :
Trop heureux d'être encore un amant maltraité,
Si, secondant l'espoir auquel je m'abandonne,
Du secret de mon cœur vous n'instruisez personne !

ÉMILIE.

Je tremble que ma sœur...

DAMIS.

Non : soyez sans effroi ;
Vous n'avez rien à craindre, et je prends tout sur moi.
Eh ! comment pourriez-vous redouter sa colère,
Lorsque pour me servir il ne faut que vous taire ?

ÉMILIE.

Oh ! je vous le promets.

SCÈNE IX.

DAMIS, ÉMILIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je reviens sur mes pas

DAMIS.

Ce retour est flatteur : mais je n'y comptois pas.

LA COMTESSE.

Un reproche secret près de vous me ramène,
Et je veux m'expliquer.

ÉMILIE.

Ma présence vous gêne,
Je vais me retirer.

DAMIS, *bas*.

Songez à notre plan.

ÉMILIE.

Au moins souvenez-vous que ce n'est qu'un semblant.

SCÈNE X.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

J'ai craint que ma conduite avec vous et Florville
Ne vous ait alarmé.

DAMIS.

Non ; j'étois fort tranquille.

LA COMTESSE.

Vous voulez me cacher votre ressentiment.

DAMIS.

Je n'en ai point.

LA COMTESSE.

Un peu.

DAMIS.

Du tout absolument;
J'apprends à respecter tous vos goûts en silence.

LA COMTESSE.

Soyez moins complaisant : cette grande indulgence
Pourroit peut-être nuire à votre amour pour moi.

DAMIS.

Il est toujours brûlant.

LA COMTESSE

En effet, je le voi.

D'un aveu si flatteur je suis très satisfaite;
Mais il me déplairoit, si j'étois plus coquette.

DAMIS.

Vous ne l'êtes point; moi, je ne suis point jaloux.
Nous en avons tous deux la flatteuse assurance;
Et désormais la paix, l'aimable confiance,
Le bonheur le plus vrai, renaîtroit parmi nous.
En vous tout me plaira, jusques à vos caprices;
Je préviendrai vos vœux, j'étudierai vos goûts,
Et, pour suivre un projet dont je fais mes delices,
Je saurai me porter aux derniers sacrifices.

LA COMTESSE.

Moi, je crois qu'il en est d'impossibles pour vous.

DAMIS.

Vous ignorez encor jusqu'où va ma tendresse,
Madame; en m'éprouvant vous connoîtrez mon cœur.

LA COMTESSE.

Voyons donc : vous savez qu'une double promesse
Nous engage tous deux.

DAMIS.

Et j'en fais mou bonheur.

LA COMTESSE.

Fort bien : mais un amant dont l'amour est extrême,
Renonçant à l'hymen qu'il pourroit espérer,
De ce lien gênant m'affranchiroit lui-même,
Si mon cœur un moment sembloit le desirer.

DAMIS.

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Il est de ces femmes légères,
Que l'on voit par malheur varier dans leur choix,
Qu'un caprice conduit, mais dont l'aveu parfois
A su faire excuser les erreurs passagères.
Si je leur ressemblois?

DAMIS.

Vous, madame?

LA COMTESSE, *à part.*

Il pâlit.

(*haut.*)

L'amour le mieux fondé quelquefois s'affoiblit;
Souvent il disparoît : je sens le prix du vôtre;
Personne mieux que vous ne mérite ma main.
Mais si mon cœur vouloit que j'en choisisse un autre?

DAMIS.

Florville, par exemple.

LA COMTESSE.

Où; je suppose enfin
Que ce soit justement le choix fait pour me plaire.

DAMIS, *à part.*

Elle veut me piquer; mais je saurai me taire.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Eh bien!...

LA COMTESSE.

Parlez; vous ne répondez rien?
Sans doute à cet hymen monsieur seroit contraire?

DAMIS.

Vous vous trompez : qui ? moi , rompre un si beau lien !
Non , non : vous me verriez , maîtrisant mieux mon ame ,
Y souscrire avec joie.

LA COMTESSE.

Avec joie?

DAMIS.

Où, madame.

LA COMTESSE.

Je l'épouserai douc.

DAMIS.

Et vous ferez très bien.

LA COMTESSE.

(*à part.*)

Quel ami ! Quel sang-froid !... Votre ame est généreuse :
De ma main ma promesse étoit un sûr garant ,

Et vous me la rendez! le sacrifice est grand.

DAMIS.

Il cesse d'en être un puisqu'il vous rend heureuse.

LA COMTESSE.

Peut-être éprouvez-vous de violents combats?

DAMIS.

Oui, l'effort est pénible.

LA COMTESSE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Ah! malgré l'apparence il m'afflige sans doute;
Mais je sais à la fois me taire et m'immoler;
Je fais votre bonheur, et pourrois le troubler,
Si je vous instruisois de tout ce qu'il m'en coûte.
J'avois des droits sur vous, et je vous les remets;
Sans me plaindre un moment, j'y renouce à jamais:
Mais trouvant à vous voir un plaisir nécessaire,
Je veux dans l'avenir rendre mon sort plus doux,
En cherchant les moyens de vivre près de vous.
Vous me le permettez?

LA COMTESSE.

Oui; mais je n'en vois guère.

DAMIS.

Moi, j'en vois un bien simple; il peut nous réunir;
Il m'offre la douceur de vous appartenir;
Et même, en me privant de celle que j'adore,
Il pourra sous vos yeux me consoler encore,
Et me faire entrevoir une ombre de bonheur.

LA COMTESSE.

Et quel est ce moyen?

DAMIS.

D'épouser votre sœur.

LA COMTESSE.

Ma sœur !

DAMIS.

Qu'en pensez-vous ? Ce projet vous enchante ,
Je le vois. Quel tableau ce double hymen présente !
L'amour lui prêterait tous ses charmes pour vous ,
La constante amitié l'embellira pour nous.
Heureuse avec Florville , et moi près d'Émilie ,
Nous jouirons du sort le plus digne d'envie.
Quel jour l'épousez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais peut-être demain.

DAMIS.

Flatteur empressement ! Souffrez que je l'imite ;
Demain de votre sœur accordez-moi la main :
Ma conduite avec vous peut-être le mérite
Je cours l'en prévenir ; d'ailleurs pour votre amour
Ma présence en ces lieux est au moins inutile ;
C'est un temps précieux que je vole à Florville.
Je fus jaloux , son cœur pourroit l'être à son tour ;
Je sors : mais secondez ma vive impatience ,
Vous êtes aujourd'hui mon unique espérance :
Soit en me rappelant un titre dangereux ,
Soit enfin sous le nom du frère le plus tendre ,
De vous seule toujours mon destin doit dépendre ,
Et ce n'est que par vous que je puis être heureux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE.

Je croyois l'éprouver, et c'est lui qui m'éprouve.
Aussi pourquoi vouloir corriger un jaloux?
Pourquoi tous ces détours que mon cœur désapprouve?
Il m'aimoit; j'aurois dû .. Mais vous! monsieur, mais vous!
Vous me croyez des torts? soit : eh bien, ou s'explique;
On ne voit point les gens avec un air glacé,
Et l'on ne parle pas d'un projet insensé,
Auquel je ne crois point, et qui pourtant me pique.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous! approchez. Vous quittez Damis?

ÉMILIE.

Non.

LA COMTESSE.

Il vous parloit tantôt, et même avec mystère.
Que vous disoit-il donc?

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Pardon.

Mais...

LA COMTESSE.

Me répondrez-vous?

ÉMILIE.

J'ai promis de me taire.

LA COMTESSE.

De vous taire?

ÉMILIE.

Hélas! oui; moi, je croyois bien faire.

C'étoit pour l'obliger.

LA COMTESSE.

Vous prenez trop de soins.

ÉMILIE.

Eh! ne le dois-je pas? Pour prix de sa tendresse
Vous vous faites un jeu de l'affliger sans cesse...

LA COMTESSE.

Et vous l'en consolez.

ÉMILIE.

Je le voudrois au moins.

LA COMTESSE.

Sensible à l'intérêt qu'à lui vous daignez prendre,
Sans doute il a pour vous l'amitié la plus tendre?

ÉMILIE.

Oh! oui.

LA COMTESSE, *d'un ton piqué.*

Fort bien.

ÉMILIE.

Comment! A-t-il tort de m'aimer?

LA COMTESSE.

Non; il vous rend justice; et, loin de l'en blâmer,

Pour vous prouver combien ce beau choix m'intéresse,
Demain vous l'épousez.

ÉMILIE.

O ciel !

LA COMTESSE.

Je l'ai promis.

ÉMILIE.

Mais, ma sœur...

LA COMTESSE.

Il suffit : je vais joindre Damis
Pour lui renouveler cette heureuse promesse.

ÉMILIE.

Ah ! souffrez que...

LA COMTESSE.

Restez.

ÉMILIE.

Dans l'instant vous saurez...

LA COMTESSE.

Je sais qu'il vous convient, et vous l'épouserez.

SCÈNE XIII.

ÉMILIE.

Elle n'écoute rien : que je suis malheureuse !
L'ai-je donc mérité ? Sans être curieuse,
Je sais tout : malgré moi je suis de deux projets ;
On me donne à garder malgré moi deux secrets ;
Je veux servir Damis, et son étourderie...

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, DAMIS.

ÉMILIE, *courant à lui.*

Ah ! ne m'épousez pas , monsieur , je vous en prie.

DAMIS.

Qu'est-ce donc ? Votre sœur seroit-elle en courroux ?

ÉMILIE.

Oui , j'ai pu lui déplaire , et je ne veux plus feindre.
Courons la détromper.

DAMIS.

Un moment , calmez-vous.

ÉMILIE.

Non , vous ne savez pas combien je suis à plaindre !
Elle veut que demain vous soyez mon époux.

DAMIS.

Demain ?

ÉMILIE.

Rien n'est plus vrai : sentez-vous ma disgrâce ?

DAMIS.

Allez , ne craignez rien ; cet hymen est un jeu.

ÉMILIE.

Elle le veut , vous dis-je.

DAMIS.

Oui ; mais pour qu'il se fasse ,
Il faudra bien aussi que je le veuille un peu.ÉMILIE, *voulant sortir.*

Permettez que de tout elle soit éclaircie.

DAMIS.

Ah ! vous me perdriez.

ÉMILIE.

Je lui dois cet aveu.

DAMIS.

Différez-le d'un jour.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

Je vous en supplie,

Faut-il pour l'obtenir se mettre à vos genoux ?

ÉMILIE.

Si l'on vous y voyoit ! de grace, levez-vous.

SCÈNE XV.

ÉMILIE, DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous pourriez mieux cacher les transports de votre ame.

DAMIS.

Il est permis, je crois, d'être aux pieds de sa femme.

ÉMILIE.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

DAMIS, *bas, à Émilie.*

Et ne lui dites rien.

ÉMILIE.

Je n'ose m'expliquer...

DAMIS.

Fiez-vous à mon zèle.

Je ferai votre paix.

ÉMILIE.

Vous m'en le devez bien.

SCÈNE XVI.

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vos projets sont brillants!

DAMIS.

Trouvez-vous?

LA COMTESSE.

L'entretien

Paroissoit vif : enfin vous vous fixez près d'elle?

DAMIS.

Si comblant mes desirs, votre aveu suit le sien.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? Cet hymen me semble très sortable.

DAMIS.

Plus je la vois, et plus je le crois raisonnable.

LA COMTESSE.

Vous l'aimez donc?

DAMIS.

Mon cœur sait au moins l'estimer.

LA COMTESSE.

Quel cœur! quelle constance! un jour le rend volage.

DAMIS.

Lorsque l'on vous connoît, il suffit pour aimer;
Mais pour vous oublier, il en faut davantage.

LA COMTESSE.

Dès demain cependant vous épousez ma sœur?

DAMIS.

Et même cet hymen nous promet le bonheur.

LA COMTESSE.

Comment?

DAMIS.

Pour être amants, il suffit de se plaire;
Pour être époux, madame, il faut se convenir,
Au moment de son choix entrevoir l'avenir,
Plus que l'esprit enfin chercher le caractère.
Celui de votre sœur n'est pas encor formé:
Je veux, si quelque jour je puis en être aimé,
Développer le sien avec un soin extrême,
La porter à penser, à tout voir par moi-même,
Pénétrer dans son cœur, le suivre pas à pas;
Je le disposerai sur-tout à l'indulgence:
J'ai tant de défauts!

LA COMTESSE.

Vous?

DAMIS.

Je ne m'aveugle pas.
Je vois entre nous deux quelle est la différence:
Oui, je renonce à vous, et je sens qu'il le faut;
Pour vous appartenir j'étois né trop sensible.

LA COMTESSE.

C'est souvent un malheur, mais jamais un défaut.

DAMIS.

Pour triompher de moi, j'ai tenté l'impossible :
Je suis toujours jaloux, et vous les haïssez ;
A mes moindres penchans les vôtres sont contraires
Notre conduite enfin, tout nous démontre assez
Qu'il est peu de rapports entre vos caractères.

LA COMTESSE.

Moi j'en trouve beaucoup.

DAMIS.

Peut-être sans raison ;
Car, en examinant, vous verrez... Mais, pardon,
J'oubliois que demain vous épousez Florville,
Et qu'un plus long détail deviendrait inutile.

LA COMTESSE.

Voyons toujours.

DAMIS.

Demain n'est-il pas l'heureux jour
Choisi pour couronner vos vœux et son amour ?

LA COMTESSE.

Mais rien n'est décidé. Que disions-nous ?

DAMIS.

Madame,

Nous parlions des rapports qui sont entre nous deux.

LA COMTESSE.

Ah ! oui.

DAMIS.

Je croyois voir qu'ils n'étoient pas nombreux.
D'abord s'il faut ici vous dévoiler mon ame,
Je ne puis vous cacher que je suis exigeant.

LA COMTESSE.

Peut-être un peu.

DAMIS.

Beaucoup : je voudrois que ma femme
Vît mes torts sans colère et d'un œil indulgent ;
Qu'elle me pardonnât un peu de jalousie.

LA COMTESSE.

Vous pouriez y compter... Je connois Émilie.

DAMIS.

Je voudrois du reproche éviter le danger ;
Pour ne rien craindre enfin , la lui voir partager.

LA COMTESSE.

Vraiment ?

DAMIS

Je sens très bien que c'est un ridicule.

LA COMTESSE.

Mais non ; pour bien aimer , je le dis sans scrupule ,
Il faut avoir senti quelque dépit jaloux ;
L'amour en est plus vif.

DAMIS.

Je le crois , moi ; mais vous ,
Vous ne le pensez pas.

LA COMTESSE.

Et pourquoi moins qu'un autre ?
Je le répète encor , mon système est le vôtre.

DAMIS.

Vous riez.

LA COMTESSE.

Je dis vrai.

DAMIS.

Pour croire à cet aveu,
Il faudroit qu'à mes yeux vous devinssiez jalouse.

LA COMTESSE.

Si je l'étois déjà?

DAMIS.

Vous! allons, c'est un jeu.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

La, de bonne foi, vous le seriez un peu?

LA COMTESSE.

Oui.

DAMIS.

Quel bonheur!... Faut-il qu'un autre vous épouse!
Ah! si nous avions su nous connoître plus tôt!

LA COMTESSE.

Souvent pour tout changer il ne faudroit qu'un mot.

DAMIS.

Comment le deviner?

LA COMTESSE.

Ma sœur est libre encore.

DAMIS.

Florville aussi.

LA COMTESSE.

Sans doute, et Florville l'adore.

DAMIS.

Eh! non : c'est vous qu'il aime.

LA COMTESSE.

Il l'a feint un moment.

DAMIS.

Vous le croyez?

LA COMTESSE.

Ma sœur, pour reprendre sa chaîne,
Peut-être à votre main renonceroit sans peine.

DAMIS.

Oui; son amour pour moi n'est pas très violent.

LA COMTESSE.

Faudra-t-il les unir?

DAMIS.

La question me gêne.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Voyez.

LA COMTESSE.

Parlez.

DAMIS.

Je prononce eu tremblant :
En réglant leurs destins nous décidons des nôtres.
Pour son propre intérêt mon cœur est alarmé;
Mais je veux m'oublier pour le bonheur des autres :
Vous aimez votre sœur, Florville en est aimé,
Je lui remets ses droits.

LA COMTESSE, *lui présentant sa main.*

Et je vous rends les vôtres.

DAMIS.

Ah! d'un parcil bienfait je connois tout le prix :
Me pardonnerez-vous le détour que j'ai pris?
Déguisant à vos yeux cette ardeur qui m'enflamme.

Il falloit avec art vous piquer à mon tour ;
Il falloit par degrés faire entrer dans votre ame
Ce sentiment jaloux, le seul tort de l'amour.
Amant trop fortuné, je vous l'ai fait connoître :
Vous sentez qu'en aimant on ne peut l'éviter.
Vous me rendez des droits dont j'abusai peut-être ,
Et je ne les reprends que pour les mériter.
Oublierez-vous mes torts ?

LA COMTESSE.

La feinte étoit cruelle.

DAMIS.

Vous aviez commencé, j'ai pu vous imiter ;
Et, pour fixer un cœur qui sembloit infidèle ,
Me servir d'un moyen peut-être peu flatteur.
Pardon.

LA COMTESSE.

Ma vanité souffroit moins que mon cœur.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, DAMIS, ÉMILIE, FLORVILLE.

DAMIS.

Voici nos deux amants. Venez, belle Émilie ,
Que je m'acquitte enfin de ce que je vous doi ;
Donnez-moi votre main.

LA COMTESSE, à *Florville*.

La vôtre, je vous prie.

DAMIS.

Donnez-la sans trembler.

ÉMILIE.

Mais...

DAMIS.

Ce n'est pas pour moi.

ÉMILIE.

Ah !

DAMIS.

Vos vœux sont remplis.

ÉMILIE.

Si ma sœur est heureuse.

LA COMTESSE.

Oui. De nos démêlés je soupirois tout bas,
Et je sens que l'épreuve est souvent dangereuse.

ÉMILIE.

Ah ! Florville, aimez-moi, mais ne m'éprouvez pas.

FLORVILLE.

Non, jamais : pour l'hymen le doute est une offense,
Et son premier plaisir est dans la confiance.

DAMIS.

Je le crois, et promets de n'être plus jaloux.
Oui, tout me le défend, malgré votre indulgence,
Votre bonheur, le mien, peut-être la prudence :
On pardonne à l'amant, mais on punit l'époux.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

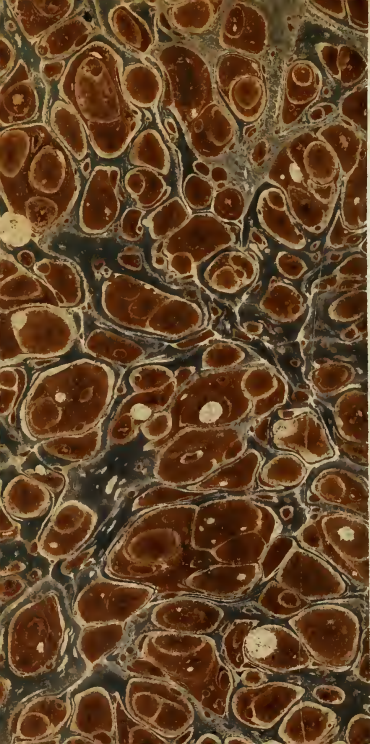
ORPHANIS, tragédie, par Blin de Sainmore.	Page	1
LE JALOUX SANS AMOUR, comédie, par Imbert.		73
LES RIVAUX AMIS, comédie, par Forgeot. . . .		205
LES ÉPREUVES, comédie, par le même.		249

FIN DE LA TABLE.









PQ
1957
B535
1824

Blin de Sainmore,
Adrien Michel
Hyacinthe
Chefs-d'oeuvre
dramatiques de Blin
Sainmore

